

Hétérité

5

Revue de psychanalyse

La psychanalyse et ses interprétations

II

Les diagnostics

La direction de la cure

Les interprétations de l'analyse finie

Internationale des Forums
École de psychanalyse du Champ Lacanien

Buenos Aires - 2004

Hétérité 5

Conseil éditorial international :

Jacques Adam, France
Fulvio Marone, Italie
Gladys Mattalia, Argentine

Version française réalisée par

Jacques Adam

Avec le concours de :

Vicky Estevez, Bruno Geneste, Carlos Guevara, Joëlle Hubert,
Ghyslaine Labaume, Ramon Menendez, Roger Mérian,
Guillermo Rubio, Patricia Zarowsky

pour les traductions et les corrections

Couverture : Giorgio de Chirico (1888-1978), *La récompense du devin* (1913)
Huile sur toile (53,3/8 x 70 7/8 inches), Philadelphia Museum of Art,
Collection Louise et Walter Arensberg, Philadelphie

Maquette et mise en page : ASTEC
Correction maquette : Laurence Mauguin

ISBN : 2-9515133-4-8

Sommaire

Éditorial

Jacques Adam	5
--------------	---

L'interprétation

Silvia Migdalek : <i>Moments de conclusion</i>	9
Gladys Mattalia : <i>Secrétaire, témoin... modes de destitution subjective</i>	15
Florencia Farias : <i>Ce qui reste de l'interprétation à la fin</i>	23
Anita Izcovich : <i>L'interprétation à côté</i>	29
Roser Casalprim, Carmen Lafuente, Núria Rivera, Margarita Santiso : <i>Utilisation de l'interprétation chez Jacques Lacan</i>	37

Les commencements

Maria de los Angeles Gómez : <i>De la déviation (Abwege) au détour (Umwege) : les premières élaborations freudiennes sur l'interprétation</i>	45
Jacques Adam : <i>Questions préliminaires à toute direction possible de la cure</i>	53
Enrique Katz : <i>Débuts d'analyse : sujet-supposé-savoir et transfert</i>	61

La direction de la cure

Diego Mautino : <i>L'a-cause analytique, encore</i>	71
Patrick Barillot : <i>Ce que je peux en dire</i>	79
Luis Fernando Palacio et Gloria Patricia Peláez : <i>Les résistances du symptôme</i>	87

L'analyse terminée

Michel Bousseyrroux : <i>Le trou qui est la clé</i>	95
Sol Aparicio : <i>Au sujet de la destitution</i>	101
Mayte Roqueta : <i>Que dit Lacan du roc de la castration ?</i>	107
Colette Soler : <i>Les invariants de l'analyse finie</i>	113
Bernard Nominé : <i>La Passe et l'analyse finie</i>	123

Les résultats

Marc Strauss : <i>Le désir du psychanalyste après la traversée du fantasme</i>	137
Guy Clastres : <i>L'identification au symptôme</i>	145
Leonardo S. Rodriguez : <i>L'interprétation psychanalytique et la pragmatique du langage</i>	151

Les discours

Sonia Alberti : <i>Œdipe en ville</i>	161
Fulvio Marone et Franco Scalzone : "Heads I win, tails you lose". <i>Anciens et nouveaux sophismes du dialogue entre science et psychanalyse</i>	167
Jorge Zanghellini : <i>Le dire soustractif de l'interprétation</i>	177

Éditorial

Les textes que l'on va lire ici sont ceux qui ont été prononcés et discutés à Buenos Aires les 16 et 17 juillet 2004 lors de la première rencontre internationale de l'EPFCL, Ecole de psychanalyse des Forums du Champ lacanien. Ils font suite et complètent ceux qui figurent dans le numéro 4 d'*Hétérité*, revue de l'Internationale des Forums - École de psychanalyse du Champ lacanien, IF-EPCL et portent sur le même sujet : *La psychanalyse et ses interprétations (direction de la cure, diagnostics, interprétations de l'analyse finie)*.

Le choix du sujet et son intérêt ne sont pas anodins. Qu'est-ce qui caractérise en effet le plus spécifiquement l'acte d'un analyste sinon celui de l'interprétation dont le sens, vieux comme le monde, a été remis en question par la découverte de l'inconscient par Freud. Mais bien plus encore qu'un renouvellement, un changement, une actualisation de son sens, l'interprétation, outil plutôt que concept d'une pratique savamment et prestement ordonnée par Freud, est devenue la clé d'une nouvelle discursivité dans le champ scientifique de ce tournant du XX^e siècle qui a été subverti par la découverte freudienne du rôle de la sexualité dans la pensée humaine.

On sait le succès de ce scandale mais aussi le risque de méprise du facteur sexuel comme pensée unique de ce nouveau discours. Cependant, avec la même ténacité que Freud, Lacan s'est appliqué à empêcher cette dérive en inventant, dans ses pas, ces mots étranges qui ont marqué de son style la nouveauté du discours psychanalytique : l'inconscient - le parlêtre, la pulsion - l'objet petit a. Cela implique-t-il alors aussi du nouveau dans la pratique interprétative de ces nouveaux shamans du XXI^e siècle que sont les psychanalystes ? La question n'est pas sans ambiguïté car s'il ne s'agit pas tant de savoir comment le psychanalyste interprète, du moins faut-il d'abord savoir ce que la

psychanalyse interprète mais aussi quelle interprétation les psychanalystes eux-mêmes ont de la psychanalyse (“penser la psychanalyse, disait Lacan, sans être voué à la manquer”).

C’est justement ce qui a été étudié lors de ce rendez-vous international de psychanalystes venus de langues et d’horizons divers et lointains, mais tous tenus par la rigueur de leur référence au Champ lacanien, champ des jouissances sur lesquelles – c’est bien là le fin mot de la question lacanienne relayant les premières interrogations de Freud – l’interprétation a, réellement : quel impact ?

Pour tenter d’y répondre, c’est bien sûr l’expérience analytique elle-même et la clinique psychanalytique qui constituent le tissu concret d’où se posent ces questions pratiques mais aussi épistémiques. Car ces questions résonnent au-delà de la cure elle-même, dans le champ social et dans le rôle du psychanalyste dans la Cité, – dans le discours qu’il supporte. Le discours psychanalytique est en effet le centre de gravité de ces problématiques qui se déploient, on le verra à la lecture des textes ici présentés et appuyés de données cliniques, entre ce qui, du point de vue de l’interprétation, se produit entre le début d’une cure et son résultat.

Loin des tendances réductrices du monde moderne à chercher ce qui fait sens dans les illusions idéalisantes de la mesure, la question de l’interprétation, en psychanalyse, se présente comme le nerf de la guerre contre l’“évaluation” : un travail qui ne peut pas se faire seul, mais qui se soutient de celui d’un ensemble, avec ses témoignages, ses recherches, ses questions sur la pérennité de la psychanalyse. C’est pour cela que l’Internationale des Forums du Champ lacanien a créé son École qui se réunira à nouveau à Paris en juillet 2006.

L'INTERPRÉTATION

Silvia Migdalek
Buenos Aires

Moments de conclusion

À quel moment un analyste se voit-il conduit à rendre compte de sa pratique ?

Freud disait, à l'occasion de la publication de *L'Homme aux loups* : "On ne publie pas de telles analyses pour convaincre ceux qui, jusqu'ici, ont démontré une conduite de rejet ou d'incredulité, la seule chose qu'on attend c'est d'apporter quelque chose de nouveau aux chercheurs qui, par leur propre expérience avec des malades, ont déjà acquis une telle conviction." Comme nous le savons, il s'agit d'un cas qui condense de manière paradigmatique les polémiques qui ont eu lieu au début de la psychanalyse et, plus particulièrement, les divergences avec Adler et Jung. Freud préconise même que la lecture du cas se fasse en prenant comme toile de fond son texte *L'Histoire du mouvement psychanalytique*. Il y a entre les deux textes ce qu'il appelle une relation complémentaire. Curieusement, on trouve aussi chez Lacan l'utilisation de ce même cas de figure de "relation complémentaire" entre deux textes, à savoir quand il précise que la "Proposition sur le psychanalyste de l'École" doit être lue en ayant présent à l'esprit le texte "Situation de la psychanalyse en 1956". Il existe donc une coïncidence avec Freud : un texte adressé aux analystes, complémentaire d'un autre qui rend compte de la situation de la psychanalyse.

On pourrait penser que, lorsque nous écrivons, nous, analystes, cela soit un effet inhérent à la pratique analytique elle-même, puisqu'il y a un moment où il faut prendre en charge ce qui reste de l'acte analytique. Nous pensons que le fait de le mettre au travail nous permet d'avancer dans nos conceptualisations. L'analyste, en dehors de la scène du transfert, se place en témoin de son acte, et c'est de cela dont il rend témoignage. Lacan nous dit : "Le Champ freudien est un champ qui par sa na-

ture a tendance à se perdre. C'est ici que la présence du psychanalyste est irréductible, comme témoin de cette perte."

Il ne faut pas perdre de vue ce nœud subtil qui fait que l'analyste se constitue en tant que tel comme effet d'un acte : le passage de l'analysant à l'analyste, opération qui comporte toujours un reste. Nous devons donc, comme le suggère Lacan, situer au niveau de l'acte analytique ce qui, d'un côté, est de l'ordre de la tâche de l'analysant, et de l'autre, de l'acte de l'analyste. Pour nous, il s'agit toujours de repérer les ressorts fondamentaux d'une pratique qui se soutient de certaines convictions qui en guident l'orientation, ce qui, à coup sûr, suppose une éthique qui en constitue l'horizon.

Certains passages des *Préliminaires* à notre Rendez-vous international ont eu pour moi un effet d'ouverture au thème de ce travail. Colette Soler nous invite à réfléchir en affirmant : "Il faut refaire la direction de la cure", et ce, au regard de la question de la jouissance dans la direction de la cure et par conséquent, en tenant compte du mode dont elle pâtit tout au long d'une cure. Cette transformation se réalise uniquement comme effet de l'expérience de l'analyse et, comme nous le disons, nous, les Argentins, il lui faut beaucoup de chance et avoir le vent en poupe. Nous savons qu'il n'est pas facile de rester au plus près de la jouissance.

Cet *au plus près*, Freud l'a parcouru de diverses façons. Pour n'en citer qu'une, ce "reste irréductible" à l'interprétation dont il parle dans "Observations sur l'amour de transfert" indique une limite à ce qui est interprétable et désigne ce qui peut surgir à partir d'une demande d'amour récalcitrante et incontrôlable. Mais en même temps il pointe aussi quelque chose qui concerne la satisfaction pulsionnelle comprise dans la scène analytique, car le transfert est conçu comme satisfaction substitutive, autrement dit comme ce qui véhicule de la jouissance.

Notre éthique devient donc fondamentale. Il y a un grand nombre de métaphores freudiennes et lacaniennes qui font de l'expérience de l'analyse un champ de bataille, un combat ou une guerre contre la maladie et ses refuges les plus opaques.

Freud en dégage les deux résistances principales : résistances à la cure elle-même, guérir est un danger ; être malade et souffrir est un refuge. Résistance du ça et du surmoi. Compulsion de répétition dans le transfert, réaction thérapeutique négative et sentiment inconscient de faute.

Dans le séminaire “Les non-dupes errent”, Lacan nous met en garde sur l’importance qu’a pour les analystes la dimension de l’incalculable, justement à propos de l’interprétation. L’interprétation doit cibler la jouissance, mais il y a quelque chose qu’on ne peut pas calculer. De la même façon qu’on ne peut pas calculer à l’avance la victoire d’une armée sur une autre puisque nous ne pouvons pas calculer la jouissance qu’éprouve l’ennemi à se faire tuer.

Nous pouvons donc affirmer que la dimension éthique à laquelle nous faisons référence nous interpelle particulièrement quand, en position d’analyste, nous devons accompagner quelque chose d’un franchissement ou, comme le disait une analysante, d’une “métamorphose” qui s’opère à certains moments que nous pouvons appeler de bords conclusifs, là où se produit un de ces tours décisifs autour de la fin d’une analyse.

La conclusion fait allusion au temps logique qui, cliniquement, se présente sous la forme d’une précipitation, c’est-à-dire qu’il n’y a pas une attente, mais une issue vers la sortie ; et le bord, comme Lacan le dit à propos de la lettre, est le bord du réel.

Le poids des mots

Il s’agit d’une analyse qui dure depuis longtemps, suffisamment de temps pour avoir produit des effets rétroactifs dans sa propre histoire, à la manière du schème freudien du peigne : quelque chose a pu s’y inscrire, en donnant les repères du cas et des effets qui sont reconnus en tant que tels par l’analysante, comme si l’énonciation était : “Il y a eu analyse”, mais, il est évident qu’il avait fallu le parcours de l’analyse pour qu’une part de cela puisse s’inscrire. Ceci permet de recouper la dimension de ce qui ne cesse pas de s’écrire, autrement dit, le nécessaire, le symp-

tôme. Mais aussi ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, c'est-à-dire, ce qui pour chacun se trouve à la place qui indique le réel irréductible. Je voudrais signaler quelques repères qui ont marqué son chemin.

Une jeune fille que nous appellerons N. se présente il y a quelques années, préoccupée par certaines choses. Elle avait entendu dire que les psychotiques relevaient d'une faille de quelque chose du père. Elle avait peur qu'une pareille chose puisse lui arriver. Elle avait beaucoup de difficulté à parler pour dire ce qu'elle voulait dire, et cela s'accompagnait d'une forte angoisse vécue au niveau du corps. Elle explique que son père est décédé quand elle avait 11 mois et qu'elle n'a pas de souvenirs de lui. Il lui reste seulement ce qu'on lui a dit de lui, d'après elle, pas grand-chose. Elle est la cadette d'une fratrie de trois, avec un grand écart d'âge avec ses aînés. Au moment où elle vient, elle vit encore avec sa mère. D'ailleurs, la première partie de son analyse a été consacrée, entre autres, à quitter la maison maternelle.

À un moment où elle était en train d'écrire son histoire, une scène apparaît. N. dit savoir peu de choses sur son père et sur les causes de sa mort. Elle sait seulement qu'il était obèse et qu'il ne faisait pas attention à lui. Elle ajoute qu'on lui a rapporté que, le jour de sa mort, elle dormait dans son berceau dans la même chambre que lui au moment où il a fait un malaise. La mère est allée chercher de l'aide et, à son retour, "mon père était déjà mort". On lui a dit qu'elle était dans son berceau "éveillée, comme immobile et sans pleurer".

Après coup, nous pouvons affirmer que pour N. la question du père était une question de "poids". Cette scène, ainsi décrite, véhicule une jouissance. En même temps, elle montre que N., comme n'importe qui, s'était inventé un père. Le signifiant "poids" se confirme de plusieurs manières, l'une d'entre elles étant les affections du corps. N. avait une longue histoire. Le corps se faisait présent sous forme d'angoisse, avec une irréductible et claire sensation de lourdeur, peu confortable, et de la peur. Elle avait aussi une difficulté à bouger. Ces symptômes avaient tendance à se développer comme une sorte d'aura qui

annonçait l'apparition imminente d'une infection de la peau revenant de façon récurrente. Selon ses mots : "Elle revient toujours à la même place." Cette affection avait par moments une virulence et une fréquence inquiétantes. Quand cela arrivait, N. n'acceptait même pas qu'on la frôle, elle voulait seulement rester immobile, sans parler. Immobilité et mutisme atterré, il y a là une jouissance qui commence à se chiffrer.

Un premier effet d'après coup raconté par N. s'est produit par hasard. Sans le chercher, elle a trouvé un cahier où son père avait consigné scrupuleusement, jour après jour, le poids de son bébé jusqu'au dernier jour de sa vie. "Une fille est pesée."

Une autre fois, parlant de sa relation aux hommes, elle dit qu'elle en avait toujours eu peur. Elle rapporte un souvenir d'enfance où elle était chez une de ses copines de jeux et, sans savoir pourquoi, elle avait eu peur du père de cette amie. Un jour, à l'arrivée de celui-ci, N. a commencé à pleurer sans répit en demandant à retourner chez elle. Elle dit : "Je ne pouvais pas le voir, ce mec ne comprenait rien à ce qui m'arrivait, le pauvre, il m'avait même pas adressé la parole." À ce point, la traduction est donnée par la voie de l'interprétation : un père qui ne lui avait jamais adressé la parole.

Le symptôme et le parlêtre

Au cours de l'analyse, on est délesté de certains poids et certains chemins deviennent praticables. La relation avec le partenaire se présente comme ce champ de bataille dans lequel il est difficile de calculer la jouissance de l'ennemi quand il se fait tuer.

Symptôme de quoi ? L'analysante se demande : "Pourquoi fallait-il que ça tombe sur moi, un type comme ça ?" Autrement dit, il y a là la mise en jeu de quelque chose que nous pouvons appeler "les conditions pour le choix d'objet". Le travail d'analyse avait permis de situer un certain nombre de répétitions que ce lien véhiculait, des choses de l'ordre du déjà su, retrouvé dans les tours faits : le mutisme atterré, le fait de ne trouver d'autre

issue qu'un "se taire", d'être envahie par une sensation "d'inconfort", par un : "Si je parle, je vais dire une sottise", par le "j'ai peur" et par "la sensation de poids". Peur, inconfort et poids : traits de jouissance ?

L'homme, lui, il sait, il est très éloquent, il parle sans difficulté, on dirait que pour lui tout est résolu. Il s'agit, fondamentalement, de quelque chose dont N. fait en plus une idéologie. Elle ne comprend pas les représentants du sexe masculin qui ont le désir ou le besoin d'être pères. C'est un sujet sur lequel il n'y a rien à ajouter. C'est à ce propos qu'apparaît la question "Pourquoi cela tombe-t-il sur moi ?" Dans un premier temps, par la voie d'une quelconque "normalité" attendue de l'Autre, les couples normaux peuvent, à un moment, faire le projet d'avoir des enfants. Pour N., un homme qui n'a pas envie d'être un père, cela fait partie des choses dont on ne peut pas parler. Si ça te va tant mieux et sinon tant pis.

Enfin, N. arrive très contente à une séance. Elle pense qu'il s'est passé quelque chose et est convaincue que c'est grâce à son analyse, - une métamorphose dans sa position. Elle raconte un rêve : "J'avais un cheveu sur la langue. Je l'enlevais mais d'autres commençaient à pousser. À un moment donné, c'est devenu une énorme mèche. Je me suis réveillée dégoûtée et avec des nausées." L'intervention a été : "Ça, c'est vraiment ne pas avoir la langue dans sa poche !"*

Est-ce qu'elle veut ce qu'elle désire ? Sa propre relation à la maternité est mise en question. Il lui reste encore la tentation de céder devant certains modes de relations que son partenaire lui propose, lui qui imagine une vie dans laquelle on puisse se promener un peu perdu, dépouillé des choses matérielles et loin de toute civilisation. N. pense qu'il faut le convaincre, ou, parfois, que c'est elle qui doit être convaincue. Mais de quoi ? Dans cette vie "dépouillée"... même s'il ne s'agit pas d'enfants, il pourrait s'agir encore d'un abri à la jouissance du renoncement.

* En espagnol, littéralement "Ne pas avoir un cheveu sur la langue" correspond à l'expression française : "Ne pas avoir la langue dans sa poche, ne pas mâcher ses mots" (N d T).

Gladys Mattalia
Tucuman

Secrétaire, témoin... modes de destitution subjective

Dans le travail de Lacan, nous pouvons schématiquement situer deux grands moments de construction au sujet des psychoses : avant les années 70, sur la base de la forclusion du signifiant du Nom-du-Père, Lacan met l'accent sur une première version du symptôme et fait ressortir l'importance des phénomènes élémentaires. Après les années 70, avec la nouvelle écriture de "sinthome", il le situera comme fonction du réel. Deux séminaires orientent ces deux moments : *Les psychoses* (1955-56) et *Le sinthome* (1975-76).

En 1953, Lacan assigne à l'analyste la place d'un "témoin pris à partie de la sincérité du sujet, dépositaire du procès-verbal de son discours, référence de son exactitude, garant de sa droiture, gardien de son testament, tabellion de ses codicilles, l'analyste participe du scribe¹." L'année suivante, il nous offre une formule : la première inflexion de la parole, dans le sens d'un déploiement de la courbe de la réalisation de la vérité du sujet, n'est possible que dans la mesure où l'analyste consent à se laisser prendre "à témoin²". Ensuite viendra le reste : la parole comme tentative de capter l'autre dans un jeu de séduction où elle passe à une fonction plus symbolique, à une place de métaphore de la satisfaction instinctive... Cette entrée obligée dans le labyrinthe des futures rencontres entre analyste et analysant fut ce que Lacan espérait aussi retrouver à l'occasion de ses contrôles. Être témoin est la condition *sine qua non* du début de partie, position par ailleurs la plus souhaitable dans le travail avec le psychotique, car elle exige plus que toute autre de payer le

¹ Lacan J., 1953, "Fonction et champ de la parole et du langage", *Écrits*, Paris ; Seuil, 1966, p. 313.

² Lacan J., *Le Séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud*, 1953, Paris ; Seuil, 1975, p. 61.

prix d'une "soumission entière... aux positions proprement subjectives du malade³."

Place paradoxale puisqu'elle suppose d'accepter d'être son représentant, celui qui s'offre à la prise de notes, son secrétaire, de façon à donner place aux significations ineffables. Place pour un sujet tourmenté et concerné par la certitude délirante. Place pour un sujet en équilibre sur un trépied plus ou moins boiteux. L'analyste est appelé, dans le champ des psychoses, à suppléer de sa présence le vide logé dans la rencontre avec la forclusion.

Nous prendrons "son récit au pied de la lettre", dit Lacan, ce qui, toujours, a été évité. Nous prendrons "au sérieux" ses intuitions, ses hallucinations, ses idées étranges – automatisme mental –, ce qui fait irruption dans le réel. "Le laisser parler le plus de temps possible", chose qui lui arrive si rarement. La psychiatrie asphyxie de psychotropes lesdits psychotiques. Pendant ce temps, le psychotique, *martyr de l'inconscient*⁴, nous présente son *témoignage ouvert* et attribue à l'analyste la place du témoin. De laquelle ce dernier *authentifie le délire du psychotique* au lieu même du discours inconscient où opère l'expérience analytique. L'authentifier, c'est faire du sujet psychotique un analysant de *plein droit*.

Secrétaire et témoin sont synonymes pour l'Autre de la langue⁵...

Martyr de l'inconscient

"Tout ce qui se passe se ramène à moi... certaines personnes ne seront pas éloignées de penser ici à une pure et simple infatuation morbide de ma part ; et, en effet, je le sais fort bien, cette tendance à tout ramener à soi, à mettre tout ce qui se passe

³ Lacan J., 1957, "D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose", *Écrits*, Paris ; Seuil, 1966, p. 534.

⁴ Le mot "martyr" signifie littéralement "témoin". Ainsi, saint Augustin indique-t-il en 416 à ses auditeurs d'Hippone : "Ce qu'en latin nous disons *testes* (témoin) se dit en grec *martyres* (martyr)".

⁵ *Diccionario de M. Molinier*.

en relation avec soi, est un phénomène fréquent chez les malades mentaux. Or, justement, dans mon cas, il y a sur le fond renversement complet par rapport à ce qui se passe chez ces malades. Depuis que Dieu s’est engagé avec moi dans un système de raccordement nerveux exclusif, je suis devenu pour lui, en un certain sens, tout simplement l’Homme – soit l’être humain unique autour duquel gravitent toutes choses, auquel il faut tout ramener : et qui sera donc contraint, par choc en retour, de son propre point de vue à lui, de tout ramener à soi⁶.”

Ainsi témoigne Daniel Paul Schreber de sa relation au signifiant et à la jouissance. Il réfute le diagnostic psychiatrique et fonde sa position dans ses *Mémoires*. Elles sont la preuve irréfutable, la *testis* qui libère l’auteur de la sentence de son incapacité permanente. Avec ses *Mémoires*, cet écrivain, adossé à sa production “littéraire”, rend compte de son expérience et persuade le lecteur que le diagnostic de paranoïa est un excès à son encontre, lui qui se considère seulement comme malade “nerveux”. La force de persuasion domine le texte. Tous les procédés rhétoriques sont utilisés pour faire la preuve – aux savants – de la vérité de sa révélation : être l’ élu de Dieu.

Schreber n’écrit pas pour la postérité, il écrit pour ses prochains et contemporains. Ses mémoires sont une machine rhétorique-persuasive, “au titre du projet pratique de quelqu’un qui recourut à l’écriture et à la publication pour modifier en sa faveur une situation donnée⁷”.

Cette diégèse, ce récit oratoire convainc juges, auditeurs et lecteurs... Elle persuade du sujet Schreber, de la pulsion de mort du sujet Schreber... Il ne faut pas oublier que le délire n’a pas une détermination négative, le délire est un choix. Un choix forcé, un choix de vie lorsqu’il n’y a d’autre possibilité, d’autre carte à jouer pour un sujet acculé dans le *vel* aliénant “le délire ou la mort”. Nous savons que la rencontre avec le réel précipite en beaucoup d’occasions le sujet au suicide.

⁶ Schreber D.P., 1903, *Mémoires d’un névropathe*, Paris ; Seuil, 1975, p. 262 de l’édition allemande.

⁷ Alcade R., « Estudio preliminar », in. Schreber D.P., *Memorias de un enfermo nervioso*, Perfil, 1999.

Les *Mémoires d'un névropathe* sont le témoignage de celui qui, pour ne pas mourir, construit – péniblement et non sans douleur – une orthopédie délirante face à la rencontre d'un père et à la constatation, par conséquent, du trou et du défaut de la métaphore paternelle. Martyr de l'inconscient, témoignage ouvert, preuve de l'existence du signifiant et de son supplément, l'objet.

L'entrée dans la maladie, le déchaînement mortifère des symptômes hypocondriaques : ce qu'il connaît lors de la phase prépsychotique, sentiment de perplexité, cataclysme, bord du gouffre, effondrement des béquilles imaginaires, vertige du succès... est tempéré par une idée qui surgit en lui dans un état de demi-sommeil : "ce doit être une chose singulièrement belle que d'être une femme en train de subir l'accouplement⁸." Pensée qui le surprend et l'indigne. Lacan nous dit : "Le président Schreber n'a jamais intégré... aucune espèce de forme féminine... Nous ne dirons ni émascultation, ni féminisation, ni fantasme de grossesse, car cela va jusqu'à la procréation. Voilà ce qui, non pas du tout à un moment déficitaire, mais au contraire à un moment sommet de son existence, se manifeste à lui sous la forme d'une irruption dans le réel de quelque chose qu'il n'a jamais connu, d'un surgissement d'une étrangeté totale, qui va progressivement amener une submersion radicale de toutes ses catégories, jusqu'à le forcer à un véritable remaniement de son monde⁹." Ce trait, la procréation, est le fil d'Ariane qui tisse et organise le délire du Président. Trait qui oriente le diagnostic : "ni émascultation, ni féminisation, ni fantasme de grossesse"... Lui, l'élu de Dieu pour sauver le monde de ces "ombres d'hommes bâclés à la six-quatre-deux", donnera naissance à une nouvelle humanité...

Il en va tout autrement pour le cas du conducteur de tramway hongrois de Joseph Hasler qui après un accident, une bosse et les inévitables examens neurologiques, décompense sa névrose dans un éventail de questions ("Qui suis-je ? Un homme ou une femme ? Suis-je capable d'engendrer ?") et cherche la présence

⁸ *Ibid.*, p. 36 de l'édition allemande.

⁹ Lacan J., *Le Séminaire, Livre III, Les psychoses*, Paris ; Seuil, 1981, p. 99.

dans ses excréments de noyaux de fruits encore capables de lever... Le “Qui suis-je ?” de l’hystérie est le contrepoint clinique du « je suis... » de la psychose. “Je suis la prostituée de Dieu...”, possédée, habitée par le langage intrusif et insultant des voix (“carogne”) qui me situent à une place particulière. “Dans les psychoses, il y a un doigt pointé sur l’être et une réponse qui tombe réellement, sans équivoque¹⁰.” Le premier est la réalisation imaginaire du père au travers d’un exercice symbolique symptomatique, la seconde est la mise en action de la fonction réelle de la génération. Au dire de Schreber : “ne vaut-il pas mieux être une femme spirituelle qu’un pauvre homme, malheureux, opprimé, voire castré¹¹ ?” Ce travailleur de l’inconscient, dernier tenant du nom de famille, qui hyperboliquement atteint l’ultime échelon de son curriculum vitae, parvient à border pendant vingt-huit ans l’abîme et laisse aux analystes un texte qui les interpelle encore.

Nouer-lier-soutenir

Pour Lacan, la clinique ne se définit pas par le spectre des transferts, mais par la “fidélité à l’enveloppe formelle du symptôme”, “car la fidélité à l’enveloppe formelle du symptôme qui est la vraie touche clinique dont nous prenons le goût, nous mène à cette limite où elle se rebrousse en effets de création¹².” Cette allégeance au symptôme, Lacan la maintient jusqu’à la fin, bien qu’il formulât le symptôme selon une autre perspective. Dans le *séminaire XXIII*, il questionne à propos de James Joyce, une forclusion du Nom-du-Père, une psychose sans déclenchement et nouée par un symptôme particulier, l’œuvre d’art de Joyce.

Un Nom-du-Père forclos et carent, suppléé par une prothèse : l’institution des Jésuites. Lacan considère qu’il y a un nœud bien particulier entre l’œuvre et la psychose. L’œuvre comme un produit symptomatique, comme une invention singulière qui noue

¹⁰ Soler C., “Respuesta de lo real”, Bilbao, 1987.

¹¹ Lacan J., *Le Séminaire, Livre III, Les psychoses*, Paris ; Seuil, 1981, p. 346.

¹² Lacan J., “De nos antécédents”, *Écrits*, Paris ; Seuil; 1966, p. 66.

et suture le sujet Joyce. Production littéraire énigmatique, *Finnegan's Wake* donnera du travail aux universitaires pendant trois siècles – disait Joyce –... Le présage s'est réalisé...

Deux moments dans la théorisation de l'enveloppe formelle du symptôme dans les psychoses. L'un qui met en lumière l'entrée du sujet dans la structure, les moments féconds – les phénomènes élémentaires –, qui, joints au déclenchement, signent la position du sujet. L'autre qui permet de penser les sorties – les stabilisations – à partir d'un symptôme qui, comme chez Joyce, “se rebrousse en effets de création”. Dans ce séminaire, Lacan nous donne une orientation clinique précise, l'analyste en place de celui qui peut soutenir la corde et comme un causeur de nœuds. Lacan ne dit pas un créateur face à la créature, ni un couturier ni un tailleur, il est, dirons-nous, un Autre qui peut tisser, parfois, les haillons d'un sujet psychotique. “...il faut garder la corde, dira Lacan. Je veux dire que si l'on n'a pas l'idée de où ça aboutit, la corde, soit au nœud du non-rapport sexuel, on risque de bafouiller¹³.”

Le psychotique témoigne avec ses symptômes d'une relation spécifique au signifiant et à la jouissance. Schreber pour persuader, Joyce pour perdurer. Tous deux travaillent pour faire quelque chose avec le vide. La forclusion du Nom-du-Père n'est pas une donnée première, elle est secondaire à une autre forclusion, universelle, structurelle... que Lacan a nommée “Il n'y a pas de rapport sexuel”. Un défaut du système symbolique qui manque d'un signifiant qui viendrait dire la femme. Être la femme de Dieu – le “pousse-à-la-femme” schreberien – ou être la cause du “bavardage universitaire” joycien sont des inventions, des façons de faire exister quelque chose dans le néant. Ces deux psychotiques – Joyce et Schreber – n'auront pas la nécessité de recourir à la psychanalyse pour s'autoriser à la trouvaille, l'innovation, la découverte...

“Ne pas reculer devant la psychose” signifie que toute demande d'analyse – quel que soit celui qui l'énonce – mérite d'être prise en compte. Accepter d'être le représentant, le tabel-

¹³ Lacan J., *Le Séminaire, Livre XXIII, Le sinthome*, Paris ; Seuil; 2005, p.72.

lion, celui qui permet au nouage de tenir... est une façon de faire place aux significations ineffables. Opérer par l'interprétation n'a pas de sens dans le cas d'une jouissance qui n'est pas refoulée, inscrite quelque part.

Deux temps dans l'enseignement de Lacan pour définir la place de l'analyste dans la cure du sujet psychotique : d'abord témoin ou secrétaire au chevet du psychotique, pour se faire le scribe de son témoignage (*séminaire III*). Mais, ensuite, à son tour, l'analyste devra savoir que ce n'est pas suffisant : il devra savoir tenir la corde (*séminaire XXIII*) et "apprendre" à nouer d'un fil singulier – parfois mince – les trous de cette singularité particulière. Nouages qui comme chez Joyce – même si nos psychotiques ne sont pas les révolutionnaires de l'art – supposent une articulation qui serve à retarder la rencontre fatidique avec les excès de la jouissance, rencontre que sut si bien éviter l'auteur d'*Ulysse*.

Freud relevait l'impossibilité de soutenir le transfert : face à un sujet hors discours et ancré dans la certitude quant au savoir sur sa jouissance, il en résulte qu'il est difficile de le faire entrer dans le dispositif du sujet-supposé-savoir. Cela peut déboucher sur des tentations comme celles de s'offrir comme sujet barré (\$) ou mortifié pour le psychotique (l'analyste angoissé, désorienté, compréhensif, bienveillant...), encore d'occuper la place d'un maître (S_1), lieu si séduisant pour le discours médical... enfin d'être un rééducateur et tenter d'adapter le sujet aux exigences du monde productiviste.

Quelle place pour l'analyste dans la direction de la cure ?

Il n'y a pas de doute que le travail avec le psychotique est une "expérience énigmatique" exigeant une particulière docilité aux *positions subjectives du patient*.

Le psychanalyste prête sa place, sa présence, son signifiant d'analyste. Mais il doit aussi effectuer une manœuvre qui sera toujours hasardeuse. La place de l'analyste dans la clinique du sujet psychotique : témoin, secrétaire, celui qui tient solidement

la corde, celui qui rend possible le tissage avec les cordes symboliques pour éviter la rencontre fatidique avec le réel. De quelle place particulière s'agit-il ?

Bien que Lacan ait utilisé la destitution subjective comme l'opérateur de la fin de partie, c'est une position qui peut nous orienter dans la clinique du sujet psychotique. Être secrétaire, témoin, faire "chaî-nœud" impose une exigence à la position de l'analyste. "Le sujet destitué" n'est pas un sujet "flottant", disposé à délirer avec le fou. Bien au contraire, c'est un sujet à la fois limité et décidé. Ce n'est pas un sujet vacillant, c'est un sujet fixé, non pas dans une identification, mais dans ce reste qui résulte de l'opération de chute des signifiants-mâtres. Un sujet ouvert au Réel, qui ne recule pas face à la véritable jouissance destituante: la jouissance de l'Autre.

Le sujet destitué marque un mode de se démettre de la position instituée du maître ou de l'éducateur. L'analyste doit savoir être une "ombre", sa certitude est celle de l'objet. Un pion qui a le courage de s'approcher du réel du psychotique où s'échoue le semblant dans l'accomplissement du réel.

Cette "chose que je suis", (φ) et (a), de la fin d'analyse, ne correspond certes pas complètement – mais facilite – la position de l'analyste en fonction de semblant d'objet. Destitution qui, si elle permet la place adéquate bien que limitée, de secrétaire, de témoin ou d'"agenceur de nœuds", peut inciter le sujet, incontrôlable dans sa folie déchaînée, à "retourner à la psychose comme structure¹⁴".

¹⁴ Lombardi G., "Cantor, la libertad", *Margen analítico*, Ed. Letra Viva, 2000, p. 134.

Florencia Farias
Buenos Aires

Ce qui reste de l'interprétation à la fin

“L’analyste, lui, tranche. Ce qu’il dit est coupure, c’est-à-dire, participe de l’écriture, à ceci près que pour lui il équivoque sur l’orthographe... C’est pour ça que je dis que, ni dans ce que dit l’analysant, ni dans ce que dit l’analyste, il y a autre chose qu’écriture.”

Jacques Lacan
 Séminaire “Le moment de conclure”,
 20 décembre 1977 (inédit).

Existe-t-il une interprétation qui conduit le sujet à la fin de l’analyse ?

Dans “L’étourdit”, Lacan donne la définition d’une interprétation qui peut conduire une analyse à son terme, à ce que le sujet soit confronté à sa position de jouissance. C’est une interprétation qui provoque une transmutation du sujet, des effets structuraux¹. C’est-à-dire, une interprétation qui pousse l’analysant vers la passe. C’est l’interprétation par l’équivoque. Tout en étant minime, elle souligne cependant le dire qui se cache derrière les dits du sujet. Seule l’équivoque comme interprétation peut obtenir un effet de résonance de la jouissance. L’équivoque désigne l’objet sans rien prédire sur lui, elle entraîne son vidage, sa chute.

C’est pour cela que nous ne pouvons pas nous contenter de l’interprétation limitée au sens. Celle-ci conduit l’analyse vers l’infini. L’interprétation ne fait pas série avec l’inconscient, elle s’oppose à la vocation d’infinitude de ce dernier. Là où l’inconscient met en chaînes les signifiants pour nous faire somnoler,

¹ Soler C., *El decir del analista*, Ed. Païdos.

l'interprétation en combat au contraire l'articulation et défait l'effet de chiffrage, elle vise le réel.

Nous avons besoin d'une interprétation capable de produire la division subjective. Autrement dit, une interprétation capable de produire "l'éclipse de l'interprétation".

Interprétation et passe

Je souhaite m'arrêter au point suivant : Quel est le destin de l'interprétation à la fin de l'analyse ? Il est surprenant de constater, malgré l'abondance des théories sur l'interprétation, son "absence" flagrante dans les témoignages de passe. On parle fort peu de l'interprétation. Le passant nous donne le récit de ses interprétations, son histoire et ses rêves clés, mais les interprétations faites par son analyste ne sont pas au rendez-vous. On trouve en revanche un silence criant.

Pourquoi cet effacement de l'analyste ? À quoi répond cet oubli de l'interprétation ? Les passants ne nous livrent pas les interprétations, mais ils ne se plaignent pas non plus du silence supposé de leur analyste. Nous pouvons cependant supposer que leur absence ne veut pas dire qu'elles n'ont pas eu lieu pendant l'analyse.

Je propose donc l'hypothèse suivante : "L'interprétation ne constitue pas un reste". Cela ne nous épargne en rien, bien au contraire, car nous sommes obligés de nous interroger sur ses causes. Nous trouvons une première réponse dans cet obstacle qui consiste à interroger l'interprétation à partir d'un point où elle n'opère plus, le point d'arrêt qui permettrait d'en dévoiler sa logique. Nous pouvons penser que l'interprétation perd sa valeur de vérité au moment où nous essayons de la reproduire, car elle est toujours effet du contexte. Il est difficile de cerner comment le signifiant du transfert a pu opérer pour le sujet, ou bien saisir le point d'impact dans lequel l'analyse libère le sens du symptôme. Nous pouvons aussi répondre que l'interprétation tombe sous l'effet du refoulement, de l'après-coup qui vient retoucher

le vécu. Ou encore penser que quand un énoncé a un effet d'interprétation, il est toujours de l'Autre, ce qui tend à en nier l'effet afin de rétablir l'identité de pensée.

Mais, peut-être, le plus important concerne-t-il le dispositif de la passe en soi. Il s'agit d'une transmission indirecte, dans laquelle l'interprétation acquiert une autre perspective : on touche à ce qui a eu lieu dans l'analyse à travers les passeurs qui ont ordonné le récit d'une manière qui leur est singulière. C'est-à-dire que l'interprétation a subi une métamorphose. En fin de compte il s'agit de quelque chose qui a été entendu : ce qui se transmet dans la passe n'est autre chose que l'effet de ce qui a été entendu et, par conséquent, perdu. Nous pouvons ajouter que, dans le témoignage, les dires de l'analysant et ceux de l'analyste forment une seule chaîne, ce qui implique un effacement de ce qui appartient à l'un ou à l'autre.

Nous sommes donc confrontés au fait que, dans le dispositif de la passe, nous n'attrapons que des bribes, des "effilochures" qui montrent comment l'analysant prend congé de son inconscient. Nous aurons toujours affaire à des trous, des lacunes entre son récit et ce qui fut l'expérience de l'analyse. Cela nous empêche de tomber dans une idéalisation de la fin de l'analyse, mais aussi donne souvent lieu à une sensation de... toutes ces années pour n'obtenir "que ça".

Cependant, les témoignages de la passe nous permettent de récupérer quelque chose de l'acte analytique, d'aller contre l'oubli. Il est possible de récupérer quelques interprétations inoubliables, mais lesquelles ? Celles qui déterminent un avant et un après. Celles qui ont un effet sur la vérité de la jouissance où le sujet ne peut plus être le même.

Toutes ces tentatives de réponse à l'absence des interprétations ont une part de vérité, mais elles n'arrivent pas à l'expliquer complètement. Je sou mets au débat cette idée : *l'absence d'interprétation est inévitable dans la mesure où elle est de même structure que l'interprétation lacanienne.*

L'interprétation à la lettre

Une analyse va du plein développement de l'association libre à son épuisement. Dans "L'étourdit", Lacan fait état d'un parcours qui va du "Je te le fais dire" à une formulation plus proche de la fin de l'analyse et qui est : "Moi je le dis". C'est en ce point précis que la fonction d'interprétation de l'analyste s'épuise complètement. Mais, quand peut-on dire que l'interprétation n'opère plus, qu'il n'y a plus rien à ajouter ?

Voici un exemple clinique, celui d'une analysante qui arrivait en fin de trajet de son analyse et qui avait réussi à cerner sa position de jouissance autour du signifiant "se faire quitter", à partir d'une série d'abandons dont elle avait souffert dans son histoire (celui de sa mère, la mort de son frère, la séparation d'avec son partenaire). Lors d'une séance, elle m'annonce d'une voix ferme et avec conviction qu'elle a pris une décision et qu'il s'agit de sa dernière visite. Je réponds seulement : "C'est un choix". Elle, avec la même conviction, l'entend comme : "Ce n'est pas encore le moment". Le semblant d'un Autre qui garantisse son acte montrait effectivement qu'il manquait encore un tour. Elle n'a pas encore réussi à se différencier totalement du sujet-supposé-savoir, il y a encore consistance de l'Autre puisqu'elle continue à interpréter ce que dit son analyste.

Il y a une chute de l'Autre, mais cela ne veut pas dire qu'il y a une chute de la considération ou du respect. Cependant, il n'y a plus d'interprétation analysante du désir de l'analyste. Il n'y a plus d'interprétation capable de mettre en route l'analyse. C'est ce qui permet à l'analyse de transcender la relation d'identification phallique d'un sujet. L'interprétation doit être en mesure de désamorcer progressivement la croyance au sujet-supposé-savoir. La psychanalyse ne fonctionne pas sans lui, mais on ne peut pas finir une analyse sans le liquider. Cela relève de la responsabilité de l'analyste. Quand l'interprétation atteint le sujet-supposé-savoir, elle atteint également le fantasme. Il s'agit d'un moment d'acceptation par le sujet, mais aussi par l'analyste, de la chute finale de sa présence. C'est pour cela que nous disons que l'interprétation exige de l'analyste le courage de faire face aux conséquences de son acte, dont la perspective est sa disparition en tant qu'analyste.

Nous pouvons alors nous demander quelle est la pente de l'interprétation ? Il est palpable qu'elle n'est pas ouverte à tous les sens, parce qu'elle en privilégie un, celui de la castration, que Lacan assimile au non-sens du rapport sexuel. C'est l'interprétation qui réduit les significations et qui, en même temps, met en question l'interprétation phallique du sujet. La seule façon de le faire est la déconstruction de l'Autre. Bref, la fin de l'analyse rend compte d'une question logique qui donne la solution au problème après avoir parcouru toutes les formes possibles d'impossibilité. Autrement dit, une fois qu'on a parcouru toutes les formes possibles du symptôme. Cela cible néanmoins la certitude, la réduction des signifiants au non-sens permet de trouver ce qui déterminait la conduite du sujet.

Alors, qu'est-ce qui s'écrit de l'interprétation ? Comment peut-on vérifier qu'il s'agit d'un réel ? Si l'on pousse les choses à l'extrême, nous pourrions dire que, à la fin, il n'y a pas beaucoup d'interprétations. Il y en a seulement une, celle qui interprète ce qui a été écrit. Lacan dit que l'interprétation "a pour effet de faire surgir un signifiant irréductible³", qui n'aurait aucune espèce de sens et qui ouvrirait au réel", signifiant que, plus tard, il appellera la lettre. Il s'agit d'un élément extrait de l'inconscient, hors-chaîne, qui ne représente rien si ce n'est que la jouissance est inscrite en elle. Il y a une fixation de la jouissance dans la lettre elle-même. Ce qui est essentiel, c'est que le sujet puisse voir dans quel signifiant irréductible, traumatique, il est assujéti comme sujet. Cette signification qui a une valeur fixe, est déterminée par la singularité de quelques signifiants qui, à condition d'être atteints, touchés vont peut-être cesser de fonctionner comme réponse pour se constituer en énigme, autrement dit, ouverts au sens.

Si le nom de la jouissance du sujet, ainsi isolé, coïncide avec l'éclipse totale de l'interprétation, c'est parce que ce nom est le même, c'est sa propre interprétation. C'est ainsi que nous pouvons expliquer l'absence d'interprétation dans la passe, elle nous

³ Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris ; Seuil, 1973, p. 226.

laisse une interprétation sans Autre, qui ne s'autorise plus de l'Autre, mais de soi-même.

Quel serait alors le destin de la lettre à la fin de l'analyse ? Le témoignage.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Lacan J. :

Le Séminaire :

Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1973.

Livre XV, "L'acte psychanalytique", inédit.

Livre XVII, L'envers de la psychanalyse, Paris, Seuil.

Livre XXII, "RSI", inédit.

Livre XXIII, Le sinthome, Paris, Seuil, 2005.

Livre XXIV, "L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre", inédit.

Livre XXV, "Le moment de conclure", inédit.

Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001.

"Radiophonie", 1970.

"L'étourdit", 1972.

"Note italienne", 1973.

"Introduction à l'édition allemande des *Écrits*", 1973.

"Télévision", 1974.

"La troisième", 1974.

Freud S. :

"Analyse avec fin et analyse sans fin" (1937), in *Résultats, Idées, Problèmes II*, PUF, 1974.

"Constructions dans l'analyse" (1937), in *Résultats, Idées, Problèmes II*, PUF, 1974.

Soler C. :

"Le dire de l'analyste", Ed. Païdos.

"Transferencia e interpretació", Ed. Fundació Freudiana de Medellín.

"Finales de Analisis. Transferencia e interpretació en la neurosis", Ed. Manantial.

"Silencios", en *La interpretación de Freud a Lacan*, Ed. EOL, Córdoba.

Solano E., "La práctica del pase", Ed. Eolia.

Divers auteurs :

"Acte et interprétation", Ed. Eolia

"Tiempo de interpretar", Ed. Eolia.

"Les pouvoirs de la parole", AMP, Ed. Païdos.

"Comment finissent les analyses", AMP.

"La interpretación, de Freud a Lacan".

"Enseñanzas de la pase", Ed. Eolia.

Chamorro, J.C., "El deseo del analista y el amor" en *Modos del Encuentro Amoroso*.

Mitchuich D., "Una interpretación que lanza un fin".

Vignola L., "Los tiempos del silencio" en *El decir del analista*. Ed. Paidós.

Anita Izcovich
Paris

L'interprétation à côté

En 1958, dans le séminaire *Les formations de l'inconscient*, Lacan nous faisait remarquer que les interprétations de Freud frappent par leur caractère “à côté¹”, précisément parce qu’elles sont directives, forcées, précipitées. Ce sont des interprétations qui consistent à extraire du discours analysant qui se présente comme fermé, de manière forte, le x énigmatique qui est au-delà, qui se rapporte au désir inconscient, et de le présenter comme vrai, comme verdict. Il est vrai que Freud lui-même notait que ses interprétations paraissaient “forcées, artificielles, tirées par les cheveux, donc déplacées et souvent même comiques²”.

On se rappellera des cas d’hystérie et des interprétations freudiennes. Que ce soit Katharina à qui Freud interprète le dégoût ainsi : “Vous vous êtes dit qu’il faisait maintenant avec elle ce qu’il aurait voulu faire avec vous la nuit dont vous m’avez parlé³”. Ou lorsque Freud interprète le désir d’Elisabeth von R. de plaire à son beau-frère, son conflit entre ses devoirs de garde-malade et ses désirs érotiques pour son père⁴. Pour ces jeunes femmes du début du XX^e siècle qui n’avaient aucune idée de l’Œdipe et de la psychanalyse, ces interprétations étaient, il faut bien le dire, forcées. En ce qui concerne ces analyses, qui étaient moins longues qu’aujourd’hui, et qui faisaient appel à l’efficacité d’une résolution rapide du symptôme, Freud ne laissait pas le temps aux hystériques d’élaborer et de tomber elles-mêmes sur leur désir inconscient, il leur injectait des greffes de sens œdipien, inconscient.

¹ Lacan J., *Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient*, Paris ; Seuil, 1998, p. 322.

² Freud S., *Introduction à la psychanalyse*, Paris ; Petite Bibliothèque Payot, 1962, p. 218.

³ Freud S., *Études sur l'hystérie*, Paris ; PUF, 1975, p. 103.

⁴ Freud S., *ibid.*, p. 118.

Lacan souligne l'importance de l'ambiance culturelle de l'époque pour accueillir la psychanalyse. Alors que Freud donnait naissance à la théorie psychanalytique, ses patients ne savaient pas à quoi s'attendre. Si Lacan notait, en 1958, que l'analyste apparaît comme le détenteur des voies et des secrets, Freud, au début du siècle dernier, devait donner une portée à son interprétation : c'est pourquoi il intervenait en position de jugement, de sanction. Nous dirions aujourd'hui, qu'il fallait que Freud "force" ses interprétations pour leur donner une valeur agalmatique, pour s'instaurer comme sujet-supposé-savoir auprès de ses analysants.

À partir de là, nous nous demanderons donc si dans notre clinique du XXI^e siècle, nous n'avons pas parfois recours à des interprétations forcées. Est-ce que celles-ci sont nécessaires, et à quelles conditions peuvent-elles se justifier ? Plus exactement, de quel forçage s'agirait-il, est-il semblable à celui de Freud ? La psychanalyse aujourd'hui est certes connue, médiatisée, mais aussi parfois dévalorisée, face aux pratiques comportementalistes. Donc la psychanalyse n'est pas, comme au début du siècle dernier, inconnue, non formalisée. Elle a, au contraire, été inscrite dans la culture, dans un discours social marqué par les pratiques comportementalistes. C'est ainsi que certains analysants viennent avec une demande d'analyse centrée sur la résolution rapide des symptômes qui barre l'accès au discours analytique.

Ou bien, il arrive aussi que des parents viennent rencontrer le psychanalyste pour une résolution rapide et efficace des symptômes de leur enfant, accompagnée d'un "je n'en veux rien savoir de la cause". C'est une demande inscrite dans un "je paie suffisamment pour un service assuré par un professionnel qui doit savoir", en relation avec la législation du "droit aux usagers" qu'il y a actuellement en France. Dans ces cas-là, est-ce que le recours à l'interprétation "forcée", "à côté", ouvre l'accès à l'inconscient ? En effet, dans certains cas, une interprétation qui met en connexion plusieurs signifiants peut permettre d'ouvrir le discours des parents : une interprétation qui, de par son supplément de signifiant, produit une faille, introduit au désir de savoir.

Ou bien encore, c'est l'enfant qui entre dans le discours analytique, ses parents en perçoivent les effets, et eux-mêmes s'interrogent alors sur la cause du symptôme. Ils en élaborent quelque chose, en laissant le temps à l'enfant de poursuivre son analyse qui dure parfois des années alors que la demande initiale était la résolution des symptômes en quelques mois. Je dirais que là, l'enfant, moins contaminé par le contexte du discours, a une affinité au dispositif analytique, dans un accès à l'inconscient dont ses parents se défendent en s'appuyant sur un discours de société qui y est opposé. Ce qui ne veut pas dire que l'enfant ne puisse avoir de résistances : je me souviens d'une petite fille qui n'avait rien à dire durant ses séances, et qui ne dessinait que des princesses affublées de bijoux et de fourrures, de parapluies, dont l'une s'appelait "Laura Lapie". C'est alors l'équivoque de l'interprétation qui a opéré, lorsque je lui ai dit : "Laura, l'aura comme l'avoir quoi ?" Et c'est là que son inconscient est devenu "bavard" – en français, on dit "être bavard comme une pie" – et qu'elle a articulé sa question autour de son manque phallique par rapport à son frère, sa castration et sa position masochiste par rapport à son père.

L'interprétation falsa

Je parlerai maintenant d'une femme pour laquelle c'est bien une interprétation "forcée" qui lui a permis d'entrer dans le discours analytique. C'est une personne qui, durant les premiers mois, venait à ses séances avec de fortes résistances. Elle parlait de ses souffrances, de ses symptômes, de souvenirs d'enfance, de rêves, mais sur une toile de fond qui était : pourquoi avoir recours à un analyste, j'aimerais tant résoudre mes problèmes seule, ou avoir recours à une "thérapie rapide". De plus, elle avait une plainte récurrente, qui concernait le prix des séances à payer. Un jour, elle arrive à sa séance avec une publicité qu'elle avait, dit-elle, trouvée dépassant de ma boîte aux lettres ; elle me la tend, en me disant : "Regardez, vous voyez qu'il y a des techniques de soin autres que la psychanalyse et qui doivent bien fonctionner, le Shia Tsu, une technique orientale par le massage." Et elle ajoute, avec une grossièreté qui ne lui était pas habituelle : "Qu'est-ce que ça m'emmerde de vous payer les séances, et j'ai

du mépris pour l'argent que je vous donne." J'ai eu alors cette interprétation que je dirais "forcée" : "Bien sûr, Shia Tsu, chier dessus, sur vos séances et l'analyste, comme vous avez chié sur votre père." Elle me dit alors, bouleversée : "Je vous aurais donc manqué de respect !"

En quoi cette interprétation était-elle donc forcée ? Forcée déjà dans les termes qui exprimaient l'objet anal dans son aspect cru, pris dans la relation transférentielle. Forcée aussi, dans le sens où l'interprétation mettait en exergue, mettait à jour, la position qu'elle avait depuis le début. Forcée aussi, parce qu'elle énonçait son désir inconscient face à son père, qui était latent et qui avait orienté mon interprétation. C'était une interprétation qu'on pourrait dire *falsa*, selon la référence de Lacan dans "L'étourdit⁵", dans le sens aussi bien de "fausse", que de par son caractère "à côté", ou "chue", "bien tombée". Elle opère précisément d'être à côté, dans le sens où elle a révélé un signifiant inconscient, produisant alors un changement chez le sujet. L'analysante avait énoncé jusque-là qu'elle en voulait à son père de l'avoir laissée seule avec sa mère quand elle avait deux ans, et qui, lorsqu'il la prenait pour les vacances, la laissait chez sa propre mère. "Ça ne se fait pas", avait-elle ajouté, et c'est un "ça ne se fait pas" qu'elle avait repris à son compte, une fois adulte, à plusieurs reprises chez son père et sa belle mère, quand elle faisait des scandales dirigés contre leur mode de vie "petit bourgeois" et leurs convenances, ou lorsque son père prenait le parti de sa femme et non d'elle-même dans les discussions. Ses déceptions amoureuses avec son père se soldaient toujours par des "scandales", par un "ça ne se fait pas", qu'elle adressait à son père.

L'effet de l'interprétation a été le suivant : le "manque de respect" qui m'était formulé, a été associé au manque de respect qu'elle a eu face à son père, dans une circonstance très précise, en rapport justement avec l'argent. Une fois adulte, étudiante, elle a exigé de son père qu'il lui donne une somme fort élevée, par mois : il l'invitait alors au restaurant, et lui faisait un chèque à la fin du repas. Elle associe alors qu'elle avait un profond mé-

⁵ Lacan J., "L'étourdit", *Autres Écrits*, Paris ; Seuil, 2001, p. 459, 477.

pris pour cet argent, elle s'ennuyait durant le repas, elle le faisait pour l'argent, et se sentait une prostituée, en donnant à son père le plaisir de déjeuner avec elle, mais qu'elle lui faisait payer. D'ailleurs elle ne voulait rien lui devoir, à ce père : elle se refusait à récupérer des objets qu'elle avait entreposés chez lui, pour ne pas avoir à lui reconnaître qu'il lui avait rendu service, pour ne rien lui devoir. On retrouve le "ne rien devoir" du prix des séances dans la relation transférentielle.

Un autre manque de respect concernant son père a été de ne pas lui permettre de connaître sa fille qui a maintenant trois ans : étant donné qu'il lui avait enlevé le sentiment de "se sentir sa fille", elle lui enlèverait celui qu'il avait une petite fille.

Ce que l'interprétation, forcée, a donc mis à jour, c'est le mépris inconscient corrélé à la revendication de l'amour du père, ainsi que la revendication phallique de châtrer le père, ne pas lui devoir de lui reconnaître le phallus et la descendance qui lui était associée. On ajoutera que l'association suivante a concerné l'échec dans ses études, avec la formulation que par ses échecs répétés, elle "avait payé cher ce manque de respect". Il faut noter que c'est à partir de ce moment que cette analysante est entrée dans le discours analytique, et je n'ai plus jamais entendu parler du prix des séances, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne brandira pas la consistance d'un autre objet par la suite.

L'à-côté du désir œdipien

J'évoquerai à présent une autre interprétation forcée, cette fois pas dans le sens de permettre au sujet de s'inscrire dans le dispositif analytique, mais dans le sens de faire surgir le "à-côté" du désir inconscient dans une névrose obsessionnelle déjà en cours depuis quelques années. L'analysant se plaint que son père adoptif, peu de temps avant sa mort, avait refusé de faire un conseil de famille, qui aurait permis à l'analysant d'hériter de la maison de son grand-père maternel. Trois ans après la mort de son père, et donc bien avant le début de son analyse, ce sujet fit une proposition devant le notaire, pour obtenir de sa mère une donation de son vivant concernant cette maison. Sa mère, qui

avait d'abord hésité, finalement refusa, écoutant les conseils du compagnon avec lequel elle vivait. L'analysant eut alors le fantasme de faire une main courante contre sa mère. Je lui fis alors l'interprétation suivante : "Vous ne pouvez exiger ce que votre père ne vous a pas légué, et ce que votre mère a décidé avec l'homme qu'elle a choisi." L'analysant abandonne alors l'idée du recours en justice, et il se voit, dans un rêve, avec la main de la justice qui tranche, ce qui évoque la main courante, qu'il associe à celle de son grand-père maternel qui savait trancher, se plaignant que son père n'ait pas tranché dans la répartition de l'héritage. Il rêve alors que sa propre main se desquame, avec les associations suivantes ; il a l'impression d'avoir perdu la peau de son grand-père. Il formule également que l'espoir d'obtenir cette maison l'avait empêché d'investir davantage sa famille, sa femme et ses deux filles, et il retrouve là les coordonnées de son désir mort. On peut percevoir ici comment l'interprétation "forcée", "au nom du père", qui désignait le "à côté" du désir œdipien, a produit un changement chez le sujet, un "je n'y suis plus", une chute de l'identification au grand-père maternel, avec l'émergence d'un nouveau désir, sans que cela signe la chute des identifications de la fin.

L'interprétation coupure

J'évoquerai à présent, l'interprétation forcée dans le sens d'un "Je ne te le fais pas dire". Il s'agit d'une jeune femme hystérique, qui a articulé son fantasme autour d'une mère castratrice, châtrant son mari. L'analysante élabore sa revendication phallique face à cette mère qui la diminuait, rabattait ses joies, supprimait ses objets de valeur. Elle a donc choisi deux objets privilégiés, mais impossibles à atteindre : un grand désir d'enfant, mais une impossibilité à trouver un homme qui le lui donnerait, ainsi que le choix d'une carrière de musicienne, et l'impossibilité de trouver un travail fixe et durable. Elle précise alors, dans son élaboration, le choix de l'objet voix dans la musique, tout en précisant que son père aimait les chanteuses d'opéra à voix forte : "J'ai choisi la musique parce qu'au moins, quand je chante, j'ai l'impression que ma mère ne pourra jamais prendre ma voix, qui est à l'intérieur de mon corps." J'interromps alors la séance, ce qui

montre l'interprétation comme arrêt, coupure, sous-entendant un "Je ne te le fais pas dire⁶", mais avec un silence qui indique un au-delà de cet énoncé, ce qui a amené, dans les séances suivantes, des rêves de castration.

Je terminerai sur un autre type d'interprétation qui fait appel au silence, face à une analysante qui avait une propension, dans son élaboration, à trouver toujours du sens à des constructions mythiques, à des interrogations nouvelles. Dans ce cas, l'interprétation était de l'ordre de préserver l'indicible, la scansion qui marque qu'au-delà, il n'y a plus rien.

Finalement, pour répondre à notre question de départ, est-ce que ces interprétations "à côté" ont le même statut que les interprétations freudiennes ? Le point commun serait qu'elles ont pour effet de "réveiller" l'inconscient, d'introduire au discours analytique. Mais la différence fondamentale est que Freud croyait à la vérité de ses interprétations, à leur fonction de verdict. On opposera alors l'interprétation freudienne, forte, directe, vraie, à l'interprétation lacanienne, latérale, allusive, dont le "à côté" va pointer, comme il le disait déjà dans "La direction de la cure", "l'horizon déshabité de l'être⁷", ou selon la formulation que l'analyse doit préserver l'indicible. Que ce soit l'horizon déshabité de l'être, ou l'indicible, un point est visé dans l'option lacanienne : c'est faire un trou dans le mythe. Alors qu'à travers le mythe, le sujet croit trouver l'essence de son être, il s'agit de lui montrer plutôt l'envers, à savoir que le mythe est un pur habillage. L'effet de vérité, c'est ce qui choit du savoir, ou "ce qui se propulse du non savoir". L'interprétation, dans la série des cas que j'ai évoqués, qu'elle soit supplément de signifiant qui fait faille, qu'elle énonce un désir inconscient, qu'elle pointe l'objet cause du désir, elle produit à chaque fois une chute de l'objet, un changement chez le sujet : elle est "à côté" au sens de *falsa*, chue.

L'interprétation vise le point à partir duquel l'analysant fait l'expérience fondamentale de la fuite du sens.

⁶ *Ibid.*, p. 492.

⁷ Lacan J., "La direction de la cure", *Écrits*, Paris ; Seuil, 1966, p. 641.

Roser Casalprim
 Carmen Lafuente (rapporteur)
 Núria Rivera
 Margarita Santiso
Barcelone

Utilisation de l'interprétation chez Jacques Lacan

Depuis ses débuts, la psychanalyse a défini l'interprétation comme ce qui produit des nouveaux effets de sens, c'est-à-dire que c'est elle qui entraîne la libre association. Cependant, si tel était le seul effet de l'interprétation, cela pourrait nous conduire vers une analyse interminable. C'est pourquoi on peut se demander de quel type de dire est une interprétation. Dans L'"étourdit", Lacan définit autrement l'interprétation par rapport à d'autres périodes de son enseignement : c'est celle qui produit un effet de "subversion topologique", c'est-à-dire, des effets dans le réel. Dans "El decir del analista", Colette Soler signale que toutes les interventions interprétatives évoquées par Lacan tout au long de son enseignement pour parler du discours de l'analyste ont un élément en commun ; ce sont des interventions ou des dire qui *disent rien*, ils pénètrent dans le discours de l'analysant et ils ont des effets : ils satisfont la signification, ils produisent la perplexité du non-sens ou la surprise de l'allusion ; au plus, ils ouvrent la possibilité que l'analysant construise peu à peu sa réponse singulière. Mais son discours ne dit rien dans le sens de la proposition affirmative.

L'interprétation chez Lacan

Nombreuses sont les variétés interprétatives que nous rencontrons dans Lacan : la coupure, l'allusion, l'équivoque, l'énigme... Toutes doivent cependant, s'il s'agit de véritables interprétations, s'attacher à montrer la cause du désir, l'*objet a*, mais non pas en tant que jouissance qu'on peut s'approprier ou savoir de la jouissance, mais en tant qu'impossible. Ce qui implique que sa fonc-

tion n'est pas de révéler l'objet ou de connaître la cause du désir, mais de produire le détour de cette cause. À partir de cette définition nous avons recherché des exemples d'interprétations de Lacan lui-même ou d'autres auteurs auxquels il a fait référence pour voir comment il utilise l'interprétation.

Les exemples que nous avons choisis peuvent se classer de la façon suivante : exemples pour illustrer sa propre position, vignette clinique, critique ou reconnaissance envers d'autres analystes, témoignages d'analysants, présentations de malades. Nous allons en souligner quelques-uns. D'abord, l'exemple que donne Lacan de ce qu'il ne faut pas faire, dans le "Discours à l'EFPP" de 1967. Il commente l'incapacité de l'analyste qui, devant l'insistance de la demande, répond par son savoir sur l'objet en le nommant. Le fait de nommer l'objet de cette façon ne fait que consolider le fantasme puisque celui-ci est la limite et non pas le soutien du désir.

Tout au long de son œuvre les références à d'autres analystes sont abondantes. Dans le séminaire *Les formations de l'inconscient* et dans "La direction de la cure et les principes de son pouvoir", il fait référence à Bouvet, Glover, Kris et R. Lebovici comme contrepoint de ses conceptualisations sur l'interprétation. Ses commentaires sont d'habitude très critiques à l'exception d'une référence dans "Position de l'inconscient" où il fait l'éloge de son disciple Leclair et son exemple de la "licorne" pour montrer que ce qui opère dans l'interprétation n'est pas l'effet de sens mais l'articulation dans le symptôme des signifiants - sans aucun sens - qui se trouvent emprisonnés dedans.

La lecture des témoignages de ses analysants est très intéressante. Nous n'avons pas essayé de compiler des témoignages pour suivre ses pas. De plus, il est bon de se souvenir de sa célèbre phrase : "Faites comme moi, ne m'imites pas". Cependant, la force du désir de Lacan est si puissante qu'elle pose de nombreuses questions tout en étant très suggestive. Parmi les nombreux exemples avec lesquels nous avons travaillé, nous en avons choisi un qui correspond à un contrôle de Moustafa Safouan : "Une patiente venue me consulter à cause d'un complexe d'infériorité s'était indignée parce que je lui avais dit de s'allonger sur

le divan, une position – disait-elle – qui la mettait en infériorité de condition. J'ai été sur le point de lui répliquer que c'était une protestation de femme mais ensuite j'ai pensé que c'était une interprétation inutile et je suis allé voir Lacan. Il m'a tout de suite dit : 'Mais pourquoi ne lui avez-vous pas dit qu'elle était là justement pour parler de cette position ?' Ceci m'a surpris : je me demandais pourquoi je ne l'avais pas fait. Plus tard, j'ai trouvé la réponse : j'étais trop imbu de ma position de supériorité et c'est à cause de cela que je n'avais pas pu le lui dire."

Ce que soulignent la plupart des témoignages, selon Colette Soler, c'est à quel point Lacan savait provoquer la surprise du dire à travers la surprise de l'objet. "Connaissant le risque des mots, il devenait muet tout en se mettant un masque de rage, le rire, un geste. Telle la *Commedia dell'arte*".

Les particularités de la pratique actuelle de l'interprétation

Dans cette Rencontre, il ne s'agit pas uniquement d'une révision de la théorie lacanienne de l'interprétation, mais surtout de son utilisation ou non dans l'expérience actuellement. Cela fait plusieurs années que l'on a discuté le "déclin de l'interprétation", qu'il faudrait attribuer entre autres, à la pratique des analystes qui ont peu utilisé l'interprétation, peut-être trop influencés par les dernières théories de Lacan. Nous savons cependant que l'analyse n'est pas possible sans cela. Il convient de rappeler que Lacan parle du "devoir d'interpréter" dans le résumé du séminaire XI.

Si on devait résumer brièvement la position de Lacan par rapport à l'interprétation, nous dirions qu'elle est basée sur une économie de la signification et du sens étant donné qu'il considère le savoir en tant que moyen de jouissance. Ceci dit, actuellement nous nous trouvons face à une clinique différente de celle de Lacan, exigeant une mise à jour de notre travail.

Quel est actuellement le rapport des névrosés avec l'inconscient ? Souvent nous ne trouvons pas de lien entre le symptôme et l'inconscient ou entre la sexualité et l'inconscient. Le rôle de la sexualité a changé dans le monde, il a été banalisé. C'est pour-

quoi les entretiens que Lacan appelait préliminaires se prolongent souvent, et ils mettent l'analyste en position d'avoir à être plus "explicatif". Ceci ne signifie pas nécessairement avoir à faire une psychothérapie (dans le sens de favoriser l'identification et non pas la division subjective) ni non plus à la position active défendue par Ferenczi : mais aujourd'hui, pour transmettre quelque chose de l'inconscient ou pour favoriser la division du sujet, faut-il envisager d'avoir une position différente de celle de l'époque de Freud et Lacan ?

Les analystes post-lacaniens ont utilisé le concept de l'analyste comme "un mort", presque comme un slogan (au moins à une certaine époque), mais l'individu de la post-modernité, tel qu'on l'appelle, exige-t-il une position plus active et plus flexible ? Lacan introduit une modalité analytique et une théorie de l'interprétation dans un contexte où les analystes qui provenaient de l'époque post-freudienne utilisaient un type d'interprétation chargée de sens que Lacan critique dans "La direction de la cure". Nous savons que le symptôme que l'on peut analyser est un symptôme interprétable pouvant être considéré comme un message et qui fait donc appel à l'interprétation. Aujourd'hui, cependant, nous avons à faire à de nombreux individus identifiés à leurs symptômes, cachant leur manque : est-ce que ces individus de la période post-moderne acceptent l'interprétation lacanienne ou recherchent-ils une interprétation représentant un apport de sens ? Dans ce cas, comment intervenir ?

Qu'est-ce que les analystes lacaniens interprètent actuellement ? Si nous suivons les enseignements de Lacan, nous savons qu'on n'interprète ni le transfert, ni les rêves ni le fantasme : Que faut-il interpréter alors ? Est-ce qu'on interprète aujourd'hui les formations de l'inconscient ?

Le maître actuel, celui qui possède un savoir de plus en plus technicisé et complexe, induit des modifications importantes dans la pathologie des symptômes, en particulier dans le cas de l'hystérie. Il ne s'agit plus de l'Autre du savoir (de l'époque de Freud) mais de l'Autre de la nomination. Cet Autre qui nomme fait cela à partir d'un "avoir" au lieu d'un "savoir" ou d'un "être" (ou d'un "non-être"). L'opération serait S_1/a , fixation promue par

la nouvelle version capitaliste du discours du maître, qui remplace l'ancienne version qui articule S_1/S_2 . L'opération S_1/a produit une fixation de jouissance donnant lieu au bénéfice d'une identité à travers le diagnostic et à ce que le symptôme cesse de représenter une question pour l'individu. C'est là la difficulté que rencontre l'analyste : comment supprimer cette fixation pour la reconvertir en hystérisation¹ ? Est-ce que cela exige une intervention plus active de l'analyste ?

L'homogénéisation de la jouissance promue par le discours capitaliste produit en contrepartie une suppléance qui fait que le symptôme ne fait pas appel à l'interprétation. Comment faire pour démontrer qu'il est important de croire au symptôme ? Est-ce que ceci a des effets sur le mode de penser notre pratique² ? Le but de la psychanalyse ne se réduit pas à la disparition des symptômes bien que, parfois, dans notre communauté, la dimension thérapeutique soit sous-estimée. En ce sens, une interprétation visant un sens peut entraîner comme effet un soulagement symptomatique, et même si l'objectif de notre pratique n'est pas essentiellement celui-ci, il ne faut pas le mépriser. Cependant, comment doit-on considérer et faire valoir l'aspect thérapeutique de la psychanalyse sans tomber dans l'impératif actuellement dominant de guérir les individus des signes de division qui subsistent ?

¹ Apport de R. Cevasco dans une affiche sur l'*Hystérie et la conversion*.

² Extrait de l'intervention de L. Izcovich dans les *Diagonales de la Opción Epistémica* du FPB.

LES COMMENCEMENTS

Maria de los Angeles Gómez
Porto Rico

De la déviation (*Abwege*) au détour (*Umwege*) : les premières élaborations freudiennes sur l'interprétation

Depuis le début, le chemin (*Wege*) freudien a été celui d'un désir permanent qui a mené Freud du discours médical, en passant par "L'esquisse d'une psychologie scientifique", jusqu'à sa proposition de *L'interprétation des rêves* qui a marqué la naissance de la psychanalyse. Son travail d'élaboration théorique et de réflexion clinique a ensuite pris forme et a fait son chemin selon un certain nombre de détours. Aussi bien dans son autobiographie que dans son texte sur la question de l'analyse profane, Freud soulignera essentiellement ce que furent les détours de son parcours et leur profonde et cruciale différence avec ce qu'ont été des déviations.

Une lecture attentive des premiers travaux freudiens, incluant la correspondance avec Fliess, l'"Esquisse" et *L'interprétation des rêves*, permet de retracer le parcours de l'élaboration freudienne, – un parcours fait de doutes et de difficultés, formant un chemin sinueux mais allant toujours dans une direction sous-tendue par le désir de Freud. Il me semble que la distinction que Freud fait entre l'*Umwege* – le détour – et l'*Abwege* – la déviation – correspond à une observation liée à la direction même que le processus analytique doit prendre : par des détours sans que ce soit une déviation. Cet itinéraire correspond aux détours propres à l'expérience analytique qui permettent que la demande émerge, que le ressort du transfert se mette en place et que les temps logiques s'articulent avec les interventions du psychanalyste. C'est d'ailleurs une observation reprise par Lacan dans ce qu'il appelle son "retour à Freud", pour souligner les déviations du projet freudien dans le contexte psychanalytique de l'après-guerre et l'importance d'un retour au travail – que le détour permet – par la mise en acte de l'expérience analytique.

Avec Freud

Dans l'élaboration des concepts fondamentaux de l'œuvre freudienne, la valeur de l'interprétation prendra forme, articulée avec les concepts de l'inconscient, du transfert, du désir, du symptôme, de la résistance et de la répétition, à partir de trois axes : la valeur de la parole, le lieu du savoir et le ressort du transfert.

Freud soulignera la valeur de la parole dans le texte "Le traitement psychique", en faisant revenir les souvenirs du patient grâce à l'effet d'une parole liée à la place du maître que soutient la structure de l'hypnose et de la suggestion : "Les mots sont bien les instruments les plus importants de l'influence qu'une personne cherche à exercer sur une autre¹." Le traitement psychique postulé par Freud dans ce texte lui a permis de constater l'effet de la parole sur les phénomènes pathologiques, la possibilité d'avoir accès à un certain savoir inaccessible à l'état vigile et surtout la dimension infantile de l'amour qui soutient la croyance du patient et qui met en relief la place que le médecin est appelé à occuper pour que le dispositif puisse fonctionner. Cependant, Freud sera assez prudent quant aux réussites apparentes de ce dispositif. Il en soulignera assez vite les limites dans le traitement des phénomènes psychiques. Bien que s'éloignant de la méthode de l'hypnose, Freud indiquera que, pour se doter d'armes thérapeutiques plus puissantes, il faudra attendre "une étude plus approfondie des processus de la vie psychique, dont les prémices reposent précisément sur les observations faites à partir de l'hypnose²."

Cette ponctuation situe l'hypnose comme un détour nécessaire dans l'itinéraire freudien dont il faudra s'éloigner pour découvrir la complexité du fonctionnement du psychisme et les possibilités d'appréhender la souffrance du sujet et ce qui la soutient, dans une perspective thérapeutique qui lui permette de faire face aux écueils que l'insistance des symptômes et la résistance lui posent. L'accent sur la position du médecin ainsi que la

¹ Freud S., (1890) "Le traitement psychique", in *Résultats, idées, problèmes*, Vol.I, Paris ; PUF, 1984.

² Freud S., *op. cit.*, p. 23.

dimension de l'amour infantile qui la soutient comme condition de réussite du traitement semblent présager de la place que le transfert occupera dans le dispositif de la cure par la parole, que Freud va élaborer.

Dans cet itinéraire, le refoulement va se préciser comme un concept crucial dans les écrits des années 1890 à 1900, l'amenant à prendre un tournant quant au sens du travail thérapeutique. Freud va souligner que "sa finalité n'est plus l'abréaction de l'affect bloqué, mais la découverte des refoulements et son remplacement par des opérations de jugement qui pourraient déboucher sur l'acceptation ou le rejet (*Verwerfung*) de ce qui avait été refusé à ce moment-là". Il y a ici le passage de la catharsis à l'acte inaugural de la psychanalyse, où l'interprétation prendra une place essentielle en tant que ressort de la cure analytique. Ce nouveau mouvement dans les idées de Freud, avec l'accent fondamental du mécanisme du refoulement, va l'amener à s'intéresser à la façon dont le matériel inconscient s'organise et s'articule. L'étude de ces articulations lui fera découvrir l'importance des mécanismes du déplacement et de la condensation dans la configuration des productions de l'inconscient : le symptôme, le lapsus, l'oubli et le rêve. La façon dont ces mécanismes opèrent dans les rêves est liée à la censure onirique et implique une transposition ou une défiguration, "des représentations non voulues qui surgissent se transforment en images visuelles et auditives³".

À partir de là, Freud va considérer le travail de l'interprétation comme un moyen de déchiffrer le rêve et de découvrir que "son contenu est l'accomplissement d'un désir et son motif, un désir⁴". Ce travail que Freud distingue avec insistance entre interprétation symbolique et "interprétation comme travail imaginaire", et qui se rapproche de la méthode du déchiffrement, doit se faire "en détail et non en masse", au nom du rêve compris comme une composition, comme un "conglomérat" de faits psychiques⁵". L'interprétation apparaît alors comme un travail qui

³ Freud S., (1900), *L'interprétation des rêves*, Paris ; PUF, p. 95.

⁴ Freud S., *op. cit.* p. 110.

⁵ Freud S., *op. cit.*, p. 97.

visé le détail, qui se centre sur les fragments et non sur le tout, qui va de signe en signe, pour découvrir les détours à travers lesquels les formations de l'inconscient prennent forme et s'articulent avec un matériel dont le sens pourra être mis à jour. Ce sont bien ces relations entre les formations et le matériel inconscient qui devront être découvertes grâce à l'interprétation qui, en dévoilant un certain sens, *dé-couvre* quelque chose du désir inconscient. Ce dévoilement produira un certain savoir qui ajoutera un nouveau sens à la chaîne associative, après coup.

Dans ce contexte la valeur de la parole prendra de plus en plus de poids : il s'agit d'une parole soumise à la règle de l'association libre qui, liée à ce que Freud a appelé l'art de l'interprétation, a permis de démontrer que "les rêves ont un sens et de deviner ce sens"⁶. Cet art interprétatif qui donne une nouvelle valeur à la parole sera mis en relation à une autre place, celle de l'analyste qui prendra sur lui la charge des effets possibles de ce nouveau moyen utilisé dans le dévoilement du matériel inconscient.

L'interprétation, traduction du mot allemand *Deutung* – signifiant choisi par Freud pour désigner l'acte analytique qui permet l'analyse des rêves – possède une richesse de possibilités sémantiques déjà soulignées dans l'Antiquité. Du latin, *interpretatio*, Guillaume d'Occam⁷, en suivant Porfirio, l'a définie comme la traduction d'une langue dans une autre, mais aussi comme l'expression de ce qui est conçu par l'intellect. Par ailleurs, saint Isidore de Séville⁸ indique que l'interprétation est l'acte permettant d'expliquer le sens d'une chose, surtout d'un texte auquel la clarté fait défaut. Traduire d'une langue à une autre. Expliquer des actions qui pourraient être comprises de manière différente et mettre au clair l'ambiguïté ou l'obscurité avec laquelle certains textes de la loi sont écrits. Ce grand penseur médiéval élargit le cadre d'étude de la question de l'interprétation en mentionnant que celle-ci peut avoir des valences différentes selon son intention. Elle peut être déclarative : exposition claire et propre des mots obscurs ou douteux ; extensive : élargisse-

⁶ Freud S., *Freud présenté par lui-même*, Paris ; Gallimard, 1984.

⁷ Baudry L., *Lexique philosophique de Guillaume d'Occam*, Paris ; P. Lethielleux, 1958.

⁸ San Isidoro de Sevilla, *Etimologías*. Ed. Back, Biblioteca de Autores Cristianos.

ment de la loi à des cas qu'elle n'incluait pas ; ou restrictive, quand, au contraire, les mots disent plus que ce que l'on voulait dire. En plus, tenant compte du lieu et de la personne qui fait l'interprétation, celle-ci peut être authentique, doctrinale ou commune.

L'interprétation est en même temps travail et art. Sa portée est liée à la place et à l'intention qui la soutient. Comme travail, l'interprétation psychanalytique a depuis ses débuts une intention, celle de permettre que quelque chose du savoir inconscient soit mis à jour. Freud considérait que l'analyse du rêve ne pouvait être faite qu'au moyen d'un travail de déchiffrage qui permettrait la traduction d'une langue dans une autre, dans le but de dévoiler quelque chose du désir inconscient : "L'interprétation des rêves est, en réalité, la voie royale de la connaissance de l'inconscient, la base la plus sûre de nos recherches, et c'est l'étude des rêves, plus qu'aucune autre qui nous convaincra de la valeur de la psychanalyse et nous formera à sa pratique⁹." C'est un exercice qui consiste à retraduire quelque chose qui avait déjà été l'objet d'une traduction, passage d'un contenu latent au contenu manifeste. À cet égard l'interprétation impliquerait un mouvement régressif, en termes logiques, qui permettrait de restituer le langage premier dans lequel s'était construit le travail du rêve. Ce travail devrait se plier à certaines règles qui en marquent les limites et les possibilités. L'analyste aurait ici une fonction de médiateur plus que d'interprète. En suivant les formes d'interprétation formulées par saint Isidore, nous pourrions dire que l'interprétation restrictive serait la plus proche de la proposition freudienne de l'interprétation, c'est-à-dire, une interprétation qui, au lieu d'apporter du sens, montre que les mots disent plus que ce qu'ils prétendent dire : une interprétation qui n'ajoute pas mais qui montre. Il ne s'agit pas d'apporter un sens mais de le *dé-couvrir*, dans la singularité de l'histoire du sujet, dans sa condition de sujet désirant. Le désir étant métonymique, l'effet de l'interprétation viserait à découvrir que ce sens n'a pas de forme et de consistance préalable, que ce n'est pas quelque chose qui soit déjà donné ni qui ait quelque substance. L'interprétation n'aurait pas un effet de signification mais un effet d'ouverture

⁹ Freud S., *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris ; Pbp, 1966, p. 36.

au jeu du signifiant. Freud étudie avec rigueur les formes grammaticales qui permettent la défiguration des représentations dans le travail du rêve. Condensation et déplacement sont les moyens qui rendent possible cette traduction, entraînant une subversion des valeurs psychiques. Dans le chapitre VI de *L'interprétation des rêves*, Freud étudie la subversion du matériel onirique. Ici, l'interprétation aurait comme visée la mise en évidence de cette subversion, ouvrant la possibilité pour le sujet de rencontrer sa condition de désirant. En cela, la question du sens et de l'interprétation n'est pas quelque chose de prédictible. Il y a un calcul dans l'interprétation dont l'intention serait de promouvoir les détours par lesquels pourrait se produire un vidage du sens. C'est un calcul qui n'ajoute rien mais qui reste effet de signification. Par conséquent, les interventions analytiques ne peuvent se soutenir ni trouver leur pertinence qu'à partir de l'expérience.

Avec Lacan

L'inconscient, tel que Lacan nous le rappelle, "C'est pas ça, ou bien c'est ça, mais à la gomme¹⁰". Si l'inconscient n'a pas fonction d'être propre, alors comment penser l'interprétation et sa fonction comme intervention analytique ? Comment penser la proposition freudienne qui choisit l'interprétation comme acte fondateur du travail analytique ?

J'avance ici une dernière réflexion à partir de la différence faite par Freud entre la technique de l'interprétation des rêves et l'usage qu'il faut faire de cet art interprétatif. Dans son premier travail sur la métapsychologie, en 1911, Freud fait quelques remarques sur les usages de l'interprétation dans le contexte analytique. Il nous rappelle que l'interprétation doit toujours être articulée en réponse à la logique de la cure. Ce n'est pas un art autonome, nous dit Freud, et forcer l'interprétation ou, pire encore, se plier à l'intérêt théorique, ou se laisser séduire par son pouvoir peut avoir de très sérieuses conséquences sur la cure.

¹⁰ Lacan J., (1967), "La méprise du sujet supposé savoir", *Scilicet 1*, p. 35.

Il s'agit ici d'une ponctuation clinique essentielle mais surtout d'une remarque éthique.

L'interprétation reste un moyen dans l'arsenal analytique dont l'usage doit répondre aux coordonnées du processus analytique et aux temps logiques de celui-ci. Cette remarque de Freud correspond à celle de Lacan dans la troisième section du texte "Fonction et champ de la parole et du langage". Dans ce texte Lacan note la dérive qui, dans l'histoire du mouvement psychanalytique, a éloigné l'interprétation de son principe. Cette déviation serait liée à la tendance à l'objectivation de l'expérience et à la séduction du ressort de l'imaginaire dont Freud parlait déjà dans son texte de 1900. C'est dans le champ de la parole et du langage que l'interprétation pourrait trouver sa fonction, celle qui permettrait de déchiffrer dans les rêves le langage particulier du sujet. Il reste néanmoins la question que pose Lacan : comment traduire ce qui n'est pas de l'ordre du langage ? Comment traduire ce qui dépasse les possibilités de l'interprétation et qui depuis Freud se situe du côté de ce qui ne se soumet pas au sens – ombilic du rêve –, du côté de ce qui résiste, sur le terrain de la jouissance et de la pulsion ? Comment penser ici la pertinence de la formulation de la deuxième topique qui permet d'inclure dans le scénario de la vie psychique ce qui reste réfractaire au registre symbolique, ce qui échappe à l'ordre du signifiant et de la parole ? Quelles seraient ici les limites et la portée de l'interprétation ? Ceci est le défi d'une clinique qui nous amène du registre du symbolique à la rencontre avec le réel, à travers des détours où les interventions de l'analyste et le travail de l'analysant visent à un passage, à un virage "*où le sujet voit chavirer l'assurance qui lui était offerte par le fantasme où se constitue pour chacun sa fenêtre sur le réel*¹¹".

¹¹ Lacan J., "Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école", *Scilicet*

Jacques Adam
Paris

Questions préliminaires à toute direction possible de la cure analytique

Le titre de cette intervention, en croisant deux titres de textes de Lacan, convoque la question des entretiens préliminaires à l'expérience analytique.

Question plus importante et plus délicate qu'il n'y paraît, la pratique d'un certain nombre d'entretiens, en préliminaire à une psychanalyse, est une pratique qui n'a pas de standards pré-établis mais dont la règle implicite relève de celle, dite fondamentale, d'associations libres de Freud.

Cet usage des entretiens préliminaires, devenu aussi fondamental que la règle elle-même, resterait empirique si Lacan n'en avait donné la logique que lui permettait sa théorie de l'objet : faire des entretiens préliminaires une question de discours, pas seulement un phénomène intersubjectif dont s'arrange déjà trop bien la prudence clinique du discours médical ou le prurit évaluatif du discours universitaire.

Tout est affaire de préliminaires, en psychanalyse comme en amour. La divergence cependant tient à ce que l'amour peut arriver à une confrontation de corps, tandis qu'à l'inverse la confrontation de corps des entretiens préliminaires (selon l'expression même de Lacan) doit laisser la place à une pure confrontation de mots, sur le modèle de leur association soi-disant libre. On voit ici que la question sollicitée est celle de la jouissance, celle des mots, celle de la parole, autre que celle des corps, et que c'est donc le champ de l'interprétation qui est convoqué là, conformément à ce que dans le champ lacanien nous essayons d'interroger ici aujourd'hui à Buenos Aires, à savoir : comment l'interprétation vise la jouissance du symptôme, au-delà du désir. C'est pourquoi c'est par le bout de l'interprétation qu'il me faut

poser maintenant la question des entretiens préliminaires : peut-il ou doit-il y avoir un moment interprétatif dans ce moment décisif d'un début de cure ? Qu'est-ce qui opère réellement pour amener un sujet à une analyse proprement dite ?

Neutralité...

L'écoute, en réserve, de l'analyste au moment des entretiens préliminaires, donne à penser, comme le principe de neutralité le recommande, que ce n'est ni le lieu ni le temps favorables à l'interprétation (sauf à céder à l'herméneutique ou à l'interprétation psychologique sauvage). S'il y a une théorie lacanienne de l'entrée en analyse (ou : comment devient-on analysant ?), elle doit avoir sa spécificité. La théorie de l'entrée en analyse pourrait dépendre de la théorie qu'on a (et on en a une avec Lacan) de la fin de l'analyse. Mais cela présente un risque : celui de considérer que tout est joué d'avance, que le chiffre du sujet (comme dit Serge Leclair) à la sortie de l'expérience était déjà contenu dans le message du début. Le risque serait donc de rétablir des critères d'évaluation d'une autre sorte, ordonnés sur une fin d'analyse conforme à ce qui était apparu au début.

Une théorie de l'entrée en analyse pourrait dépendre de la conception que nous avons du sujet et de l'interprétation. Seulement, il n'est pas sûr qu'il existe une théorie lacanienne spécifique de l'interprétation. Ce n'est pas un concept fondamental de la psychanalyse, ni freudien ni lacanien. C'est une notion épistémique, historique et transdisciplinaire (philosophie herméneutique ; Religion ; Kabbale ; magie ; on peut même y ajouter le discours scientifique). Pour la psychanalyse, c'est beaucoup plus modestement un savoir-faire de l'acte, - d'un acte qui joue seulement des mots pour avoir un effet dans le réel (effet autre que magique, et dont l'analyste doit répondre).

Il s'agirait donc de savoir comment les entretiens préliminaires, que Lacan élève à la condition de nécessaire à l'entrée en analyse, convoquent ce savoir-faire délicat et plutôt traître des mots qui opérera le passage du sujet à une entrée en analyse - et non à une psychothérapie, par exemple. On voit au passage l'importance

politique de la question. L'interprétation peut, comme le bonheur pour Saint-Just, être un facteur de la politique.

Dans notre Champ, celui de l'économie des jouissances, regardons ce que peut être cette promesse d'interprétation, au regard de la demande, du transfert et du discours. Si la tentation interprétative est grande parfois, dès le moment des entretiens préliminaires, c'est peut-être parce que dans ce fort moment d'équivoques des premières rencontres, on pense que l'interprétation comme pratique de l'équivoque touchera juste, c'est-à-dire sera affine aux mécanismes de l'inconscient. On s'aperçoit vite que c'est inutile et même dangereux d'abord parce que l'inconscient a déjà procédé par interprétations et que, sans le transfert, le mode apophantique de l'interprétation ne peut pas valoir. On sait qu'une interprétation exacte, même non précoce, peut être fausse (c'est le cas de Kris avec l'Homme aux cervelles fraîches) et qu'une interprétation inexacte peut être vraie (c'est le cas de Freud avec l'Homme aux rats).

Le moment de la demande ne peut pas se traiter par l'interprétation, parce que la demande d'analyse n'est pas la demande analytique et la réponse par la frustration mènerait évidemment à couper court à toute possibilité d'analyse. Il y a d'autres contraintes que la frustration qui doivent permettre l'entrée en analyse.

...ou contrainte ?

La première, c'est de maintenir dans la dimension du transfert la demande de savoir qu'il y a dans la demande analytique. C'est à faire jouer la fonction de la hâte que les entretiens préliminaires permettent d'opérer le passage à l'analyse, c'est-à-dire que le sujet sache ce qu'attendre veut dire quand il vient à parler de ses jouissances. Il saura toujours bien trop tôt ce qu'il a voulu ignorer jusque-là. Et la conversion des entretiens préliminaires en analyse proprement dite a donc toujours quelque chose de l'ordre de la précipitation, d'une précipitation qu'il faut accompagner et moduler à la faveur du discours qui se tient.

L'hystérisation du discours, dans les rêves de transfert par exemple, dès les entretiens préliminaires, ne suffit pas à faire critère pour décider d'une entrée en analyse, ou même pour simplement se permettre l'usage d'une interprétation au nom du fait que "le désir ne se saisit que dans l'interprétation" (Lacan). Nous aimerions, au fond, que les entretiens préliminaires préparent bien ce temps où l'interprétation attrapera aussi et modifiera la jouissance du sujet. On peut appeler ce temps préliminaire le temps de la mise en place du discours analytique, un discours qui ne se tient que dans la parole et qui borne la jouissance des autres discours.

À l'ère du langage et de l'inconscient structuré comme un langage, Lacan opposait la parole vide à la parole pleine, celle qui devient conforme à ce qui est dit. À l'heure du discours et de la jouissance, c'est la tension entre le dire et le dit qu'il utilise pour logifier les principes mêmes de la règle fondamentale d'associations libres, celle qui sous-tend tout le trajet analytique du début à la fin.

Les entretiens préliminaires commencent dans la liberté de parole. Ce qui est dit ne parle en fait de rien d'autre que de la jouissance du sujet. Pour que ce dit devienne interprétable comme articulation logique de l'inconscient, il faut nécessairement en passer par la contrainte de ce dire que la règle fondamentale représente. C'est-à-dire que ce dire fasse discours. "Dites !" disait simplement Lacan à l'orée d'une séance. Tout se passe entre la liberté de parole et la contrainte du dire, c'est en cela que réside l'astuce et l'efficace de la règle fondamentale. La règle fondamentale est le semblant, – le semblant de pouvoir dire toute la vérité, qui introduit le sujet au discours analytique. C'est à l'analyste d'en faire signe, en se laissant installer à cette place énigmatique de l'objet dans le transfert, à cette place de l'objet qu'il y a à dire – la jouissance refoulée – qui est comme oubliée derrière le dit.

L'écoute de l'analyste dans les entretiens préliminaires n'est cependant ni du semblant ni de l'écoute interprétante. Elle est ce qui permet un dire-interprétant. La neutralité, soi-disant bienveillante, n'est pas forcément le meilleur signe que l'analyste

puisse faire pour provoquer ce dire-interprétant qui opérera plus tard tout au long de la cure. L'analyste, lui-même, subit une contrainte, celle de ne pas intervenir trop tôt ou trop vite ; il présente dès l'entrée en analyse cette limite de l'interprétation du discours analytique. Mais il le fait en s'autorisant de la jouissance du semblant que la règle analytique lui offre et qu'il incarne "en-corps", jusqu'à ce que le sujet s'autorise à être analysant en rencontrant la jouissance ambiguë des mots.

C'est dire que le savoir-faire de l'analyste dans son acte, dès l'écoute initiale, dépend aussi de ce que lui-même en a fait, de la règle fondamentale, dans sa propre analyse. Il sait que le savoir est autre chose qu'un moyen de jouissance pour toucher à la vérité et que l'interprétation ne peut devenir opératoire qu'après avoir obéi à la fonction du semblant mise en place dans les entretiens préliminaires au nom des vertus logiques de la règle fondamentale d'associations libres.

S'il y a une théorie lacanienne de l'entrée en analyse, elle ne peut dépendre que de notre compréhension et acceptation de la théorie de l'objet lacanien. L'objet de la psychanalyse lacanienne n'est évidemment pas l'interprétation, dans aucun des sens du mot objet, mais les limites de celle-ci. L'objet de la psychanalyse, c'est l'analyste contraint aux limites de l'interprétation. C'est à cela que servent, à lui aussi, les entretiens préliminaires à une véritable cure analytique.

Avec la psychose

Y a-t-il des conditions préliminaires à tout traitement possible de la demande avec le psychotique ? La question est valide, seulement si on considère qu'il y a de la demande chez un psychotique.

La *doxa* dit que, trop "régressive", la demande n'existe pas dans la psychose. Les lacaniens disent que toute demande est demande d'amour : la capacité d'amour peut exister dans la psychose, fut-ce sous la forme de la *philia*, l'amitié.

La demande d'analyse peut apparaître très intense chez un psychotique (pour des raisons éventuellement délirantes), mais l'accueil de cette demande n'est pas à traiter autrement que dans la névrose. Ce qui changera sera la manière de diriger la cure.

L'interprétation n'a évidemment pas sa place dans les entretiens préliminaires avec un psychotique, tout simplement parce qu'elle y a déjà trop de place dans le dire du patient et qu'elle peut conduire à un délire à deux.

Qu'en est-il de la position de semblant ? Ma réponse serait : la dimension de semblant est là d'emblée, dans la rencontre de parole recherchée par le psychotique : les mots semblent dire, dire ce que le patient croit être la vérité (de sa douleur, de son délire, de son "interprétation"). Le psychotique n'a aucune difficulté à "s'autoriser de la jouissance par le semblant" ("son objet *a*, il l'a dans la poche"). C'est alors, contre l'imaginarisation de la réalité, la dimension symbolique du semblant qu'il faut privilégier, celle des mots qui trompent (sur la signification des choses de la réalité), celle du transfert porteur de tromperie sur la réalité de l'amour.

On peut peut-être aller jusqu'à dire que le psychotique est d'emblée dans le discours analytique : il n'y a qu'à s'en faire le scribe (le secrétaire de l'aliéné), c'est-à-dire authentifier la dimension de semblant qu'il y a dans l'adresse à l'Autre, en accusant réception de sa production, de son symptôme, de sa réponse-d'avant-la-question. Autrement dit, c'est aider le psychotique à vider ses poches en lui faisant signe que le plus-de-jouir n'est jamais qu'un semblant de satisfaction. Ceci est d'ailleurs peut-être plus directement accessible au psychotique qu'au névrosé qui trouve dans la puissance de la parole et du transfert de solides motifs de résistance à l'effet de l'interprétation et du semblant.

L'évolution de la demande d'analyse

Ne reculant pas devant la caricature mais sans moquerie cependant, on peut se demander, pour ce qu'on en sait, pourquoi

il y a beaucoup plus de chauffeurs de taxi argentins en analyse que de chauffeurs de taxis français (ou autres).

Beaucoup de facteurs, liés aux discours, entrent sans doute en jeu, mais prenons celui-ci : s'agit-il de demandes d'analyse ?

Les entretiens préliminaires, dans le sens où j'ai essayé d'en parler, sont, me semble-t-il, décisifs pour se repérer, dans le Champ lacanien, entre le traitement du désir dans la cure et le traitement de la jouissance.

On se plaint beaucoup maintenant de la société de consommation, dans quelque pays que ce soit, pour le manque ou le trop de jouissances. C'est une sorte de symptôme-*ready-made* qui fait son apparition en poussant à l'exigence d'interprétation. Y résister ne me paraît pas une mauvaise position pour préserver ce qu'Anita Izcovich appelait ici même l'*agalma* de l'interprétation et de ses effets.

Contre l'interprétation-*ready-made*, mettons-nous plutôt au pas de la contrainte des lois du langage. "Il n'y a que la poésie qui permette l'interprétation", nous a rappelé Lacan.

Enrique Katz
Buenos Aires

Débuts d'analyse : sujet-supposé-savoir et transfert

Sujet-supposé-savoir et transfert ne se confondent pas. Le sujet-supposé-savoir rend compte du mouvement qui déclenche le transfert et donc le début de l'analyse. Lacan, dans sa première version de la "Proposition du 9 octobre 1967", présente l'algorithme de l'implication signifiante avec la formalisation du sujet-supposé-savoir.

Il y a des phénomènes repérables cliniquement qui indiquent qu'un sujet n'ayant au début demandé qu'une aide thérapeutique s'est bien engagé dans une analyse. Que ce soit lorsque sa plainte se problématise, se transforme en question, lorsqu'une situation jusque-là méconnue du sujet est subjectivée par lui ou bien encore lorsqu'il découvre que le problème est autre que celui qui l'amène. Lorsque, d'une façon ou d'une autre, s'installe chez le sujet qui vient consulter une question sur quelque chose qu'il ne savait pas et qui le met face à sa division. Que cela ait comme effet qu'un dit survienne : cela relève du signifiant du transfert.

C'est la seule façon dont le sujet pourra demander un savoir qu'il n'a pas, mais il devra alors supposer qu'il existe. S'il existe, donc, c'est qu'il y en a un qui en sait quelque chose. Ce qui le pousse maintenant ce n'est plus seulement sa souffrance, c'est ce manque d'un savoir et ce savoir lui importe. Le sujet-supposé-savoir est alors institué et le statut de l'analyste repose sur le fait qu'il s'offre à soutenir le processus de savoir, comme objet de la demande, comme cause du désir.

La croyance : l'hypothèse de Dieu

"Tant qu'il y aura un dit, là sera l'hypothèse de Dieu" (séminaire *Encore*).

La disposition de croire en un Dieu existe de structure, chez le parlêtre. Différentes figures donnent à cette croyance actualité et consistance tout au long de la vie. Le transfert analytique, dont la parole est le moyen, est déterminé par les mêmes ressorts structurels que la religion. Le principe du transfert est qu'au commencement du traitement analytique, il est possible que le patient situe dans l'analyste le destinataire de sa foi. Par conséquent, le phénomène de la croyance et l'installation du sujet-supposé-savoir dans l'horizon subjectif est la conséquence exclusive de l'immersion de l'être parlant dans le langage. Dans la religion, il y a de la vérité sans savoir, la vérité n'est pas tant déniée que confiée à Dieu, par exemple dans la doctrine du Jugement dernier, l'instant de la vérité dernière.

La cure analytique prend appui sur cette religiosité de l'analysant et a comme but de dissoudre la consistance imaginaire de l'illusion transférentielle qui est posée au début d'une analyse.

"...Ce dont il s'agit dans la psychanalyse de par l'existence de l'inconscient, consiste justement à rayer de la carte cette fonction du sujet-supposé-savoir¹."

Le transfert comme résultat

De ce que l'on peut dire dans la pratique analytique du transfert, je voudrais surtout insister sur le transfert comme résultat pour la direction de la cure, et non comme moyen (les mots de l'association libre).

Nous remarquons que le S_2 (le savoir inscrit) a à se constituer par la connexion des signifiants et est interrogé au lieu de la vérité par l'analyste. Dans la psychanalyse, transfert et vérité s'articulent *via* la parole, mais ne sont pas équivalents. Dans la psychanalyse la vérité est celle du sujet. Il s'agit d'être attentif à situer dans quelle position se trouve le sujet à l'égard des discours, après la chute du sujet-supposé-savoir. C'est pour cela que Lacan conclut : "Or, que veut dire l'analyse du transfert ? Si elle

¹ Lacan J., Le Séminaire, Livre XV, "L'acte psychanalytique", 1967-1968, inédit, leçon 9.

veut dire quelque chose, elle ne peut être que ceci : l'élimination de ce sujet-supposé-savoir²."

Freud a reconnu dans le transfert l'élément spécifique du moteur analytique. Ne pas analyser le transfert ne le fait pas moins intervenir, cela implique de s'en servir dans ses effets de suggestion.

L'algorithme comme opération du discours

Passer par l'algorithme de l'implication signifiante permet l'opération sur le sujet-supposé-savoir et rend possible de ne pas considérer l'opération du transfert comme métalinguistique et comme hors-discours, extra-discursive.

L'opération algorithmique :

$$\frac{S_1 \longrightarrow x}{s (S', S'', \dots S''')$$

est une opération discursive, c'est pour cela que son écriture a comme condition l'écriture même de l'inconscient, du discours du maître, comme l'a écrit Lacan.

Sur la ligne supérieure, on peut lire la condition de la structure du discours qui donne lieu à l'avènement du sujet, où le signifiant avec l'indice 1 représente le sujet pour un autre signifiant quelconque.

Le S_1 donne lieu à la supposition, à l'hypothèse de ce qui est supposé à un sujet. C'est pour cela que Lacan l'appelle le signifiant du transfert, qui devra être détaché de tout signifié, articulant le symptôme au transfert – ce qui est par ailleurs la seule façon de considérer le symptôme en psychanalyse.

² Lacan J., *Ibid.*, leçon 3.

Ce signifiant en implique un autre qui est en principe n'importe lequel, un x , un terme par rapport auquel se situe le désir de l'analyste. Au lieu du signifié, sous la barre, "mais réduit à l'empan" de la supposition qui vient du "premier signifiant", nous trouvons le petit s , le sujet supposé, imaginaire, mais qui est en relation avec les signifiants de l'inconscient. Signifiants qui se trouvent organisés en des ensembles ouverts et disjoints au lieu de l'Autre, constituant le savoir au-dessous duquel le sujet est en position d'aphanisis, aliéné dans sa relation à l'Autre. Cette description de l'opération de l'aliénation est nécessaire pour qu'ait lieu le transfert analytique.

C'est un "transfert de travail" du savoir, travail qui se fait au travers des lapsus, actes manqués, rêves, c'est-à-dire, toutes les formations de l'inconscient qui rendent possible la rencontre des signifiants immergés dans *lalangue*. Tout ce qui se recueille comme métabolisation du travail du savoir dans *lalangue* s'annote comme terme du discours S_2 , représentant du savoir inconscient.

L'opération du transfert extrait et nettoie les signifiants du champ de la jouissance.

Cette opération qui interroge profondément le savoir doit être considérée en relation au discours de l'analyste et situe le S_2 au lieu de la vérité, contrairement au discours du maître qui le situe au lieu de l'Autre. Lacan l'appelle l'opération vérité, celle qui soutient l'acte qui fait choir le sujet-supposé-savoir. La vérité est celle du sujet en psychanalyse, le sujet supposé au signifiant, divisé encore par le langage.

Vérité et savoir

Lacan utilise le terme *fondement* pour parler du lieu de la vérité. Bien que le support qui organise le discours soit agent, son fondement, celui qui décide de l'agir de l'agent, est la vérité. La véritable structure d'un discours ne se connaît que par ce qui occupe cette place dite. Dans le discours analytique, cette place est occupée par le savoir. Lacan précise même : "Tout ce qui s'arti-

cule de S_2 existant, tout ce qui peut se savoir”, et il ajoute : “Dans la discours analytique, à tout ce qui peut se savoir, il est demandé qu’il fonctionne dans le registre de la vérité”. C’est la première manifestation de la formule : “Le savoir au lieu de la vérité”.

Mais qu’en est-il de cette articulation du S_2 existant ? Le savoir qui s’obtient en écoutant l’analysant ? Le savoir acquis qui s’inscrit ? Le savoir-faire analytique ? Et quel est le concept de vérité qui est en jeu ?

À différents moments de son enseignement, Lacan explicite le statut de la vérité dans la psychanalyse, et il est bien évident qu’il ne s’agit pas du concept de vérité comme adéquation de l’intellect à la chose, des dits avec les faits. La vérité dans la psychanalyse se situe dans un champ de découverte et est inséparable des effets de langage. Elle est dans les dits. Lacan insiste toujours davantage en disant que le statut de la vérité est *Aletheia*, révélation heideggerienne (“s’arracher à ce qui est occulte, en s’y affrontant”). C’est la vérité en rapport avec l’être, vérité qui se révèle et n’est plus refoulée mais qui à la fois reste occultée. Il y a un rapport avec ce qui est refoulé qui ne peut pas être supprimé, qui n’est pas une limite au savoir, qui est une dimension essentielle à la vérité (le refoulement originare ne peut être levé, la vérité est *pas-toute*). Lacan approche la vérité comme étant la vérité du sujet, non pas celle de l’être, mais, ayant ses racines dans la découverte freudienne, la vérité est celle de la castration.

En conclusion : “Le transfert ne se conçoit qu’à partir du sujet-supposé-savoir.” “Le terme exige une formalisation qui en rende compte.”

Le sujet-supposé-savoir rend compte du moment où le transfert se met en place et donc rend compte du début de l’analyse dans son sens le plus strict. Le transfert ne s’explique pas seulement par le sujet-supposé-savoir, mais il est son axe et son point de départ.

L'algorithme du début de l'analyse est l'algorithme du transfert, car il survient en coïncidant avec l'institution du sujet-supposé-savoir. L'équivoque du terme renvoie à celui de "formation", car c'est de cette manière que Lacan parle du sujet-supposé-savoir, comme il dit : "formations de l'inconscient". Le terme évoque aussi l'effet de supposition de croyance, comme "Supposition utile pour s'engager dans la tâche analytique, à savoir qu'il y en a un, l'omniscient, appelez-le comme vous voulez, qui sait déjà tout ça, tout ce qui va arriver... c'est un acte de foi." Cet acte de foi rend possible le parcours qui, "si tout va bien", conduira à la chute du sujet-supposé-savoir, quand, arrivé à ce point, il s'agira de la liquidation du transfert et du début de la fin de l'analyse.

Nous pouvons dire que le sujet-supposé-savoir est :

- un signifiant qui s'ajoute au sujet (imaginaire) ;
- l'élément tiers, c'est-à-dire le signifiant qui permet que se déroule la situation entre deux partenaires (symbolique) ;
- ce qui occupe le lieu du référent encore latent, l'objet *a* (réel).

Ce nouveau rapport au savoir est le résultat de l'introduction d'une formation signifiante qui a comme effet de signification une nouvelle croyance.

Dans le déroulement du processus analytique l'objet *a* comme cause du transfert se révèle au lieu du sujet-supposé-savoir. Dans ce processus l'analyste est celui qui permet "le mouvement d'investissement du sujet-supposé-savoir", dans une situation qui l'enveloppe mais qui n'inclut pas sa personne. L'investissement ne lui est pas forcément destinée, et il ne sait rien du savoir qui se suppose existant (S', S'....S").

Le *Sq* ne "suppose que la singularité", c'est un quelconque. C'est quelqu'un à qui "la casaque [lui] sied". C'est ce qui s'inscrit, sous le signifiant du transfert, comme "détail" qui définit la position de l'analyste. Il s'agit de préserver l'analyse de l'infatuation, de l'arrogance, puisqu'en étant n'importe lequel, il est seul responsable à pouvoir permettre par son intervention, par son acte, le transfert analytique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Etinger Diana, *Descifrando psicoanalysis con Lacan*, Lugar editorial, 1997.
Lacan J., “Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école”,
Première version, *Ornicar ?* n°1.
Lacan J., Séminaire “L'acte analytique”, leçon du 20 mars 1968 (inédit).

LA DIRECTION DE LA CURE

Diego Mautino
Rome

L'a-cause analytique, encore

Préliminaires

Dans “La direction de la cure¹”, le désir de l’analyste est un opérateur nécessaire pour préserver, dans le traitement, le désir analysant. Cette nécessité que la place du désir, irréductible selon Freud, soit préservée, doit-elle entraîner qu’il puisse être apaisé ?

Le désir peut être apaisé par les objets de l’offre et de la demande, par le Bien et les biens. Il est important de préserver la place du désir dans la direction de la cure. Pour cela, il est nécessaire qu’elle s’oriente sur les effets de la demande qui, eux, constituent le principe du pouvoir de la cure.

La demande de l’analysant rappelle la nécessité de l’opération “désir de l’analyste”. Cette opération s’avère : condition pour l’analysant de s’apercevoir que sa demande s’enracine dans un manque irréductible du désir et : chance de s’apercevoir que les objets proposés pour la combler entraînent un leurre.

Lacan qualifie de pathologique l’inclination qui pousse le sujet à l’identification avec l’objet de la demande, lui faisant oublier le manque irréductible du désir. Par cette incompatibilité du désir avec la parole, l’éthique du désir est une éthique du silence. “[...] pour que l’interprétation retrouve l’horizon déshabité de l’être, où doit se déployer sa vertu allusive²” ; l’intervention évoquée à la fin de “La direction de la cure” relativement au silence, est l’allusion. Elle fait entendre quelque chose sans le faire passer au dit. L’éthique du silence – parce qu’elle ne répond pas à la

¹ Lacan J., “La direction de la cure et les principes de son pouvoir”, *Écrits*, Paris ; Seuil, 1966, pp. 585-645.

² Lacan J., *op. cit.*, p. 641.

demande sur l'être, ni par le Bien, ni par les biens – peut amener, dans la cure, en limitant le silence sacrificiel du Surmoi, des effets bénéfiques au désir.

Le désir en tant qu'effet de langage – désir articulé et inarticulable – s'avère incompatible avec la parole. Cette incompatibilité – dans cet écrit, déjà – dévoile à l'avance l'impossible à dire, et deux modalités de traitement : 1) le langage de la psychanalyse, 2) Le discours psychanalytique.

Fonction de l'*a*-cause

À Rome³, Colette Soler, définissait le réel du traumatisme, comme un défaut d'inscription dans la mémoire de l'inconscient, qui a comme conséquence qu'on ne peut pas oublier. Si, au contraire, il s'inscrit, on peut oublier.

Tout en faisant fonction de cause dans la division du sujet par l'inconscient, l'oubli conditionne aussi l'élaboration de l'expérience en termes de savoir. En soutenant l'élaboration par la libre association, on obtient l'institution du sujet-supposé-savoir à l'entrée en analyse.

Suivant le langage de la psychanalyse, par la relance de l'association, la cause se dissout dans les "motivations inconscientes" ; si l'on détache la vérité du réel, on n'arrive pas à saisir comment une interprétation, par exemple, pourrait mener une analyse à son terme. L'*a*-cause, mise en marche par le biais de l'objet du désir dans le fantasme, permet la transition de l'étiologie à la causalité, c'est-à-dire du langage au discours. Ses effets réels conditionnent, à la fin de l'analyse, la production d'un "sujet assuré de savoir⁴".

Dans la structure du discours analytique, la chute d'un objet délimite une loi qui met en marche l'*a*-cause, supportée par une

³ Symposium International organisé par *Praxis* – FCL in Italia: "Perché la guerra... ancora?" Rome, 7-8 juin 2003.

⁴ Lacan J., "El Atolondradicho", *Escansión, Ornicar?* N° 1, Buenos Aires ; Paidós, Biblioteca Freudiana, 1984, p. 60.

lettre (*a*). Le placement de celle-ci, dans la structure a pour effet une réduction du langage de la psychanalyse. Cette fonction apporte un terme au discours et, en ce sens, le discours analytique prend ses assises comme : “un discours sans paroles”.

La praxis du discours analytique pose la nécessité de situer le réel par rapport à l'inconscient comme “pas réalisé”. Freud n'a pas eu à définir l'état du réel, la théorie, développée jusqu'à se constituer en discours, l'impose. “Si les dits de l'inconscient, ceux-là même que Freud a découverts, n'affirment rien sur la limitation de jouissance, rien, sauf que l'un tout seul aspire au deux, mais sans le rencontrer. Ils ne disent rien d'autre que le deux impossible à atteindre, donc ‘il n'y a pas de rapport sexuel’. Ce dire se rejoint par la déduction, et le dire de l'un, ici Freud, est proféré par l'autre, Lacan⁵.”

Situer l'a-cause, en accord avec le concept d'inconscient comme “pas réalisé”, permet que l'inconscient se réalise par un acte d'identité (*tychique*) dans l'ordre du discours. Cette identité rencontre sa légalité symbolique dans la répétition, qui est la loi du désir. La répétition de la demande dans le discours analysant présentifie l'impossible à atteindre du deux du rapport sexuel.

Le temps nécessaire

En partant de la phénoménologie de la perception du corps dans le registre imaginaire, Freud découvre, grâce au masochisme, un supplément de jouissance qui comportera un au-delà de la logique des éléments discrets, de l'avoir - ne l'avoir pas.

Dans les années 1969-70, au cours du séminaire *L'envers de la psychanalyse*⁶, Lacan expose les fondements du champ de la jouissance. Il le nomme le champ lacanien, ce qui a des conséquences cruciales. Dès lors, la jouissance du *Pas-toute* (en référence au texte de Colette Soler : “Le Pas-toute”) vient à révéler un au-delà des éléments discrets, support du signifiant, qu'en-

⁵ Colette Soler, “El decir del analista”, Buenos Aires ; Paidós, 1995, pp. 37-38.

⁶ Lacan J., *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Paris ; Seuil, mars 1991, p. 93.

traînera une formalisation du traitement de l'altérité par le moyen des discours.

Le discours de l'analyste débute au moment où "l'analyste se fait cause du désir de l'analysant", dit Lacan. Le signifiant du transfert, dans la séquence métonymique qui caractérise le temps de la libre association en tant que série, peut faire repérer dans la métaphore l'émergence de l'objet nécessaire à l'acte psychanalytique. C'est par des biais différents, que ces deux axes viennent à participer à la temporalité. Nous pouvons loger justement dans le discours de l'analyste la différence entre le temps de la libre association et le temps logique. Le temps de la libre association, d'un côté, peut se loger dans la série $[S_1, S_2]$, au niveau inférieur. Le temps logique, de l'autre, peut se loger, parce qu'il lui faudrait conclure sur l'impossible à dire l'*a*-cause, dans le hiatus entre savoir $[S_2]$ et être de jouissance $[a]$.

Dans le séminaire *Encore*, Lacan redéfinit le temps, en termes de calcul sur l'objet *a*. Il désigne chacun des sujets, par rapport aux autres et en soulignant le savoir qui manque, comme objet *a*, lorsqu'il est "l'enjeu dans la pensée des deux autres. Chacun n'intervenant dans ce ternaire qu'au titre de cet objet *a* qu'il est, sous le regard des autres⁷". Le temps logique est, à cet égard, le temps nécessaire pour qu'une conclusion vienne à se produire à partir d'un savoir qui ne se sait pas. En clinique, les coupures de l'inconscient révèlent cette structure, tout en faisant témoignage de ces chutes à contourner.

Éléments cliniques

1) "Est-ce que le temps est déjà passé ?", demande un analysant, chirurgien bien lancé qui, accroché à sa névrose obsessionnelle, a accusé le coup, grâce à la coupure par la séance brève, d'une demande qui le transporte dans le temps qui lui reste.

"Ce n'est que maintenant que je m'aperçois que j'aurai quarante ans demain. Je vis en attendant de faire tout cela, le ma-

⁷ Lacan J., *le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris ; Seuil, 1973, p. 47. *El Seminario, Libro XX, Aùn*, Barcelona ; Paidós, 1981, p. 63.

riage, les enfants... dans le temps qu'il me reste." La coupure de la séance évite la fermeture sur la signification, et coupe la chaîne. Juan, qui avait rêvassé jusqu'alors, en s'interrogeant sur ce que pourrait représenter pour lui le mariage, les enfants..., conclut avec une demande qui entraîne un acte : c'est le début d'une analyse. La séance brève le fait sortir de cette position de rêvasserie, le fait passer au travail de l'inconscient par le biais du discours analytique.

2) Une analysante, Mirella, arrivée en retard pour sa séance, a entendu la sonnette qui annonce le prochain analysant, elle rit, et dit : "Voilà le signal, avant que je commence à parler." Je coupe la séance. La coupure a pour effet le déplacement d'un point de fixation symptomatique et, ponctuellement, produit un rêve qu'elle raconte à la séance suivante : "J'ai reçu un cadeau, de la part d'Ella, un objet... une serviette [cart(ella)] - manteau [mant(ella)] à porter. J'ai choisi Ella, dans le rêve, parce qu'elle représente quelqu'un qui aurait une incidence sur la réalité."

3) Santiago, tenaillé par plusieurs problèmes... il lui faut en choisir un pour en parler ; il se réfère à un, qu'il a choisi, et dit : "Elijo uno" [*Elijo* signifie "je choisis"; *hijo*, "fils"]. L'interprétation donne : "El(h)ijo uno" [en fr., *Le fils unique*]. L'impératif d'une jouissance retentit, qui fixait Santiago "à la voix de la conscience", tout en fonctionnant "sans plus d'autorité que d'être la grosse voix⁸". La limite remarquée par la lecture d'une lettre silencieuse [h] relance le désir.

Commentaire

Lacan dit dans "Radiophonie": "Car me voici revenir au cristal de la langue pour, de ce que *falsus* soit le chu en latin, lier le faux moins au vrai qui le réfute, qu'à ce qu'il faut de temps pour faire trace de ce qui a défailli à s'avérer d'abord. [...] C'est le prendre comme il faut, à faire double ce mot, quand il s'agit de plaider le faux dans l'interprétation. C'est justement comme *falsa*⁹,

⁸ Lacan J., "Observación sobre el informe de Daniel Lagache", en *Escritos*, Siglo XXI Editores, México, 1976, pp. 305-6. Dans les *Écrits*, *op.cit.*, p. 684.

⁹ En latin dans le texte.

disons bien tombée, qu'une interprétation opère d'être à côté, soit : où se fait l'être, du pataqu'est-ce. N'oublions pas que le symptôme est ce *falsus* qui est la cause dont l'analyse se soutient dans le procès de vérification qui fait son être¹⁰."

Pourquoi Lacan dit-il, à propos de l'interprétation, "bien tombée", c'est-à-dire chue à côté ? Alors, qu'est-ce qu'une interprétation bien tombée, comme il faut ? Elle choit – sur quoi ?¹¹ L'interprétation bien tombée peut "choir" sur le signifiant qui fixait une jouissance. Pourquoi "bien tombée", c'est chue à côté ? Parce qu'elle choit sur un signifiant logé à côté, par rapport à l'intention de signification du sujet, un signifiant latent dans l'énoncé et disparu sous une lettre silencieuse : *h*. Rendre la fonction du silence entre "*elijo*" et "*el-hijo*" a suffi à faire résonner dans le sujet une jouissance inespérée, entraînant à sa suite des déplacements de la fixation symptomatique.

Oggi e domani

Dès lors, une question cruciale se pose : "Comment conclure, là où le savoir manque, non seulement au sujet, mais aussi... à l'Autre ?¹²" Le pas conclusif n'est pas purement logique. L'incomplétude, l'indécidabilité, le *pas-tout*, c'est-à-dire la logique que Lacan a extraite de la jouissance, limite l'ordre déductif et pose qu'un élément qui relève de la décision s'avère nécessaire pour conclure.

Les éléments cliniques permettent – par l'exemple de cette lettre – le choix de l'acte analytique comme antidote aux pratiques conformes aux standards. "À cet égard, rappelons l'humilité de la limite où l'acte se présenta à Freud, dans son expérience clinique, comme 'acte... manqué'. Sans espoir que cette incomplétude de l'acte manqué, qui révèle les voies les plus certaines de l'expérience psychanalytique, transmette sa grâce à tout un

¹⁰ Lacan J., "Radiophonie", in *Scilicet*, 2/3, Paris ; Seuil, 1970, p. 80. "Psicoanálisis. Radiofonía et Televisión", Barcelona ; Editorial Anagrama, 1977, pág. 48.

¹¹ Soler C., "Litigar lo falso", in *El decir del analista*, Buenos Aires ; Paidós, 1995, pp. 63-71.

¹² Colette Soler, "Le temps qu'il faut", conférence prononcée à Buenos Aires, septembre 1993, *La Cause freudienne, Revue de psychanalyse*, n° 26, Paris ; 1994, p. 23.

endoctrinement, psychanalytique de titre, qui peut ignorer encore qu'elle néglige là le point [le point vide de la structure du langage, le 'h' où elle retentit] dont toute stratégie vacille de n'être pas encore au jour de l'acte psychanalytique¹³”.

Aggiornamento que, une praxis qui soit conforme à l'acte psychanalytique ne peut pas s'appuyer sur des standards – elle exige plutôt un *actéisme*¹⁴ face à l'exclusion de l'*a-cause*, propagée par l'idéologie capitaliste.

C'est pourquoi, l'*a-cause*, encore.

*Sans espoir dans les demains qui chantent,
oggi è domani*¹⁵.

¹³ Lacan J., “El acto psicoanalítico” en *Reseñas de enseñanza* (1967-68), Buenos Aires ; Paidós, 1984, p. 48. Le Séminaire “L'acte analytique” (inédit).

¹⁴ Néologisme, formé à partir des mots : acte et athéisme.

¹⁵ ... aujourd'hui c'est demain.

Patrick Barillot
Paris

Ce que je peux en dire

Ce que je peux dire aujourd'hui a trait à mon expérience personnelle de la passe au regard de la direction de la cure.

À partir d'indications posées par Lacan sur la façon dont doivent se terminer les analyses et sur le moment de la passe, je vais essayer de situer quelques éléments de mon témoignage.

Nous savons que Lacan assigne à l'analyste de conduire à terme la cure de son patient selon des modalités qui varient au cours de son enseignement.

Je prendrais ma première référence de la "Direction de la cure et les principes de son pouvoir"¹ où Lacan définit un des temps de l'analyse à ranger sous la rubrique de la chute des identifications.

Les identifications dont le sujet doit se défaire sont de plusieurs ordres : il y a celles qui relèvent de l'imaginaire, celles qui touchent aux signifiants de l'idéal et une particulière, qu'il qualifie dans ce texte de dernière : l'identification au phallus.

Deux cas permettent à Lacan de démontrer que cette identification est bien dernière. Le premier est l'analyse du rêve de la Belle-bouillère, rêve paradigmatique du désir hystérique. Le second est un cas de névrose obsessionnelle tiré de sa propre pratique. Lacan montre que le désir du névrosé, dans les deux cas est d'être le phallus, de s'identifier à celui-ci. Autrement dit, de s'identifier au signifiant du manque dans l'Autre.

C'est ce que m'a appris l'analyse d'un rêve de l'analysant que j'étais en début de cure, que je qualifie de rêve de transfert puisque la personne de mon analyste y est impliquée.

¹ Lacan J., "La direction de la cure et les principes de son pouvoir", *Écrits*, Paris ; Seuil, 1966.

En effet, je me retrouve à partager un repas à la table de mon analyste, un parmi ses enfants auxquels dans le rêve je me suis identifié. Mais plus fondamentalement, l'identification qui se profile concerne le manque maternel.

Si ce temps de la cure est valable quelle que soit la structure en jeu, Lacan signale cependant une disposition spécifique de l'hystérie à la captation, dans le registre imaginaire de l'identification, qu'il lie à la nature de son fantasme. Il en résulte une difficulté dont l'analyste doit prendre la mesure pour ne pas laisser son analysant en chemin sur la route de la chute des identifications.

Pour Dora l'identification sur l'axe imaginaire se fait à M. K. et pour la belle bouchère c'est l'amie au désir de saumon.

Lacan fait à cette époque du phallus, signifiant sans pair, sans équivalent, "la clef de ce qu'il faut savoir pour terminer ses analyses".

C'est pourquoi il exhorte les psychanalystes à pousser les analyses jusqu'au terme final de la chute des identifications, celle qui touche au phallus. Dernière désidentification par laquelle le sujet découvre qu'il ne l'est pas.

Cette identification particulière trouve sa quintessence dans l'hystérie avec un sujet qui exige d'être le manque de l'Autre, exigence qui va de pair avec une demande d'être par l'amour que le sujet ne parvient jamais à satisfaire.

Une analyse bien conduite permet de découvrir que l'on n'est pas le phallus, ce qui autorise le passage d'une dialectique de l'être à celle de l'avoir ou pas, le phallus, selon que l'on est homme ou femme.

Cette indication de Lacan en 58, sur la finalité de la cure se complète par une autre un peu plus tardive de 1960, située dans la fin du texte de "Subversion du sujet et dialectique du désir²", axée sur la castration et la jouissance.

Il nous est montré comment l'exigence du névrosé d'être le phallus, consécutive de son manque à être, se prête mal et même est antinomique à être objet de la jouissance de l'Autre.

² *Ibid.*

Car “ce que le névrosé ne veut pas”, nous dit Lacan “et ce qu’il refuse avec acharnement jusqu’à la fin de l’analyse, c’est de sacrifier sa castration à la jouissance de l’Autre, en l’y laissant servir” et plus loin : “Car il se figure que l’Autre demande sa castration”, castration dont il est précisé que contrairement aux apparences le sujet y tient plus que tout.

Un rêve particulièrement chargé d’angoisse, dont je vous livre la partie centrale, illustre cette position.

Je rêve que je dois prendre un avion pour des raisons professionnelles. À l’époque je partais fréquemment effectuer des rapatriements sanitaires pour le compte d’une compagnie d’assurance. Parvenu sur le tarmac, avant d’embarquer, un sémillant quarteron de jeunes filles, hôtesse de l’air, arrive à ma rencontre et me présente une image de moi en homme châtré. Je suis non seulement prié d’accepter cette offre, mais en plus je suis invité à en acquitter la facture.

Je me refuse à payer le prix pour l’approbation de la castration imputée alors à l’Autre, ainsi que l’invite à embarquer pour aller faire un tour dans les airs.

Inutile de vous préciser que l’analyse de ce rêve prit beaucoup de temps avant que je puisse en tirer un certain savoir.

Nous avons avec ces deux textes des indications précieuses sur ce que le sujet doit dépasser en fin d’analyse et qui impliquent :

- 1) que le sujet cesse de considérer que l’Autre demande sa castration,
- 2) qu’il sache à la fois l’accepter et y renoncer,
- 3) qu’il laisse sa castration servir à la jouissance de l’Autre.

Gardons le fil de l’hystérie pour situer comment s’articulent ces différents repères précis sur les fins de l’analyse.

Vouloir être le phallus est équivalent à vouloir être l’agalma du désir pour l’Autre, disons l’objet *a* phallicisé. Se faire la cause du désir, faire désirer, c’est ce à quoi le sujet hystérique se voue plus que tout autre.

Soutenir le désir, faire désirer dans l’hystérie, c’est-à-dire se situer du côté du manque, de la castration, s’oppose bien à ser-

vir à la jouissance de l'Autre puisque c'est le manque qu'il faut entretenir. La meilleure façon d'entretenir le manque, de maintenir le désir de l'Autre, c'est de s'y soustraire comme objet. C'est ce que Lacan appelle "faire la grève du corps" et c'est ce qui peut donner le côté Sans-Foi à l'intrigue hystérique qui vise à maintenir le désir de l'Autre et à s'y soustraire comme objet de jouissance.

La fonction du désir dans la névrose est rapportée dans ce texte de "Subversion" à une fonction de défense, de défense contre la jouissance.

L'analyse par Lacan de l'intrigue du rêve de la belle bouchère montre que le dessein de la patiente consiste surtout à soutenir le désir de son mari en s'identifiant au phallus qu'est l'amie, fût-il un peu maigre, plutôt que de servir à la jouissance de ce mari.

Autrement exprimé en terme de position subjective, c'est pour le sujet se situer du côté de l'objet du désir plutôt que du côté de l'objet joui.

Il faut préciser que ce désir inconscient de la patiente n'exclut pas qu'elle se prête à la jouissance de son mari. Lequel nous dit Lacan s'y entend en matière de baise et qu'il veille aussi à ce que sa femme soit comblée ! Mais voilà, précise-t-il, tel n'est pas le vœu de la belle bouchère.

Du côté homme, nous avons peu d'exemple de cas d'hystérie masculine dans la littérature analytique récente comme dans les témoignages actuels de cure. À croire que les hommes hystériques ont déserté les divans pour ne laisser la place qu'aux obsessionnels. C'est ce que l'on pourrait soupçonner à considérer la répartition avec laquelle opèrent les analystes : toutes des hystériques, tous des obsessionnels, si l'on excepte les sujets psychotiques et pervers.

Pourtant, Lacan affirme dans "Joyce le symptôme"³ que non seulement l'homme tout autant que la femme a droit au symptôme hystérique, mais de plus qu'il lui est supérieur en matière d'hystérie. Ce que le cas de Socrate rend évident, précise-t-il.

³ Lacan J., "Joyce le Symptôme", *Autres écrits*, Paris ; Seuil, 2001.

Socrate savait en effet très bien y faire pour soutenir le désir d'Alcibiade en se refusant à ses assauts réguliers et soutenus que l'amoureux passionné nous détaille dans *Le Banquet*. La jouissance sexuelle n'intéressait pas Socrate, bien plus occupé à questionner Alcibiade afin de lui faire produire un certain savoir.

Je crois qu'il y a différentes modalités de faire la grève du corps. De la grève totale comme celle de Socrate, pur hystérique, dont Alcibiade, pourtant aimé de Socrate, dit n'avoir jamais vu la queue, comme s'exprime Lacan, aux grèves partielles comme pour la belle bouchère qui n'exclut pas la jouissance sexuelle.

Ce qui spécifie le mieux, je crois, la spécificité hystérique, c'est le refus d'être le symptôme d'un autre corps, formule que Lacan donne comme la définition d'une femme dans "Joyce le symptôme" à savoir : être le symptôme d'un autre corps.

La grève du corps dans l'hystérie, c'est la grève du corps comme symptôme d'un autre corps. L'hystérique qui fait la grève du corps ne prête pas son corps à être le symptôme d'un autre corps.

Dans ce même texte, Lacan fait de l'hystérie une position antagoniste à celle d'une femme. C'est-à-dire que contrairement à l'idée courante, l'hystérie ne se situe pas du côté femme.

"Si une femme n'est pas symptôme d'un autre corps alors elle reste symptôme hystérique", écrit-il, "ne l'intéresse alors qu'un autre symptôme".

L'hystérie féminine ne consent pas à être le symptôme d'un homme, d'incarner son objet de jouissance.

Pour Dora, la chose est évidente. Pour la belle bouchère, cela est moins perceptible. Cependant dans *L'envers de la psychanalyse*⁴, Lacan dit que son désir est de laisser son mari à une autre femme pour ce qu'il en est de la jouissance. Une autre dont son mari ferait son symptôme, qui consentirait à sa place à la fonction de symptôme, symptôme auquel elle pourrait s'intéresser, et où elle trouverait sa jouissance.

C'est dans ce sens, du refus d'être le symptôme d'un homme, qu'une patiente qui ne disait pas non à la jouissance sexuelle,

⁴ Lacan J., *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Paris ; Seuil, 1991.

faisait l'amer constat que malgré ses diverses relations amoureuses elle n'était la femme d'aucun homme, autrement dit qu'elle n'était le symptôme d'aucun homme, ce qui allait de pair avec le désir exprimé d'être celle de tous.

Du côté homme, j'avancerai que la position hystérique se manifeste dans le refus d'avoir un symptôme, de faire d'un autre corps son symptôme.

Parvenir, par l'analyse, à l'acceptation de cette double vérité, de la castration comme impossibilité de jouir pleinement et que ce n'est pas l'Autre qui vous l'impose, allège le sujet de son angoisse. En tout cas c'est ce que j'ai pu vérifier.

Ce moment dans l'analyse est, je crois, ce que Lacan appelle dans son résumé du séminaire "L'acte analytique⁵", "avoir fait de la castration sujet".

C'est un texte de 1969, donc postérieur à sa "Proposition de 1967" sur le psychanalyste de l'école qui inclut les considérations sur la passe.

Il y fixe les conséquences pour le sujet du franchissement de cette étape où la castration vient au sujet. Elles sont doubles pour celui qui la franchit.

Une de ces conséquences est de l'ordre du bénéfique obtenu dans la résolution, dit-il, de "ce que le sujet représentait comme passion".

Si nous suivons ce qu'il nous dit des passions de l'être dans "La direction de la cure⁶", nous pouvons déduire que ce qui est résolu pour le sujet, c'est ce qu'il est comme manque à être. Trois passions de l'être : l'amour, la haine et l'ignorance, toutes trois fondées sur le manque à être du sujet, sont définies dans ce texte.

Ce qui se trouve résolu pour le névrosé c'est son manque à être et la ou les passions que ce manque engendre.

Le sujet se voit ainsi guéri de sa demande d'amour toujours insatisfaite pour laquelle il se faisait l'objet agalmatique, l'objet précieux du désir de l'Autre. Guéri aussi de sa haine, sentiment

⁵ Lacan J., Le Séminaire "L'acte analytique", in *Autres écrits*, Paris ; Seuil, 2001.

⁶ Lacan J., "La direction de la cure", *Écrits*, Paris ; Seuil, 1966, p. 627 et p. 629.

qui fait son pendant à l'amour, haine dont Lacan nous dit qu'"elle va à nier l'être de l'autre", autre sans majuscule donc à entendre comme le semblable. L'actualité de tous les jours nous montre bien comment la haine est le moteur de bien des passions destructrices.

Guéri de son ignorance qui porte sur "l'indicible de ce qui s'ignore dans sa requête" que j'entends comme l'ignorance sur son désir situé au-delà et en deçà de la demande mais jamais articulable comme tel.

Avec ce premier bénéfice passionnel, nous restons dans le même registre que les conséquences précédemment définies qui elles concernaient la castration.

Une deuxième conséquence, plus fondamentale, nous est proposée comme résultat de l'opération analytique. Elle relègue la première qui porte sur la castration à un rang second.

Cette deuxième conséquence, qui, je crois, tient compte du moment de passe, apparaît comme un reste nommé : le "solde cynique" à savoir que "la jouissance tenue perverse est bel et bien permise par-là puisque le psychanalyste s'en fait la clef".

Je l'entends ainsi : à l'opposée de la jouissance pleine et entière mais impossible, la castration étant passée par-là, se trouve la jouissance perverse, celle des pulsions partielles, jouissance morcelée liée aux objets partiels, qui devient permise car justement possible.

La clef de cette opération ne se situe plus comme précédemment dans la fonction du signifiant phallique mais du côté de l'analyste dans la mesure où il opère en tant qu'objet *a*.

Que cette jouissance tenue pour perverse ne soit pas impossible n'implique pas pour autant qu'elle devienne *ipso facto* obligatoire dans une mise en acte, c'est, je pense, le sens de ce qu'il ajoute un peu plus loin "qu'il en soit ou non fait usage".

Du moins, voilà offerte au sujet la possibilité de pousser son désir jusqu'au point de rencontrer son objet de jouissance, *a*. La passe n'est en cela pas une doctrine de renonciation à son objet électif de jouissance au profit de n'importe quel objet qui viendrait s'y substituer ; tous les objets ne se valent pas.

Pour conclure :

Passer par ces différentes étapes de l'analyse pour un sujet hystérique, chute de l'identification phallique, faire de sa castration sujet et porter son désir au point de rencontre de son objet *a*, rend possible :

- pour l'homme de ne plus vouloir être le phallus et d'accepter de l'avoir sans craindre de le perdre en le mettant au service de la jouissance de l'Autre en faisant d'un autre corps son symptôme. Si c'est d'une femme que l'homme fait son symptôme alors ce n'est pas n'importe laquelle car celle-ci doit concorder avec son inconscient.

- pour une femme c'est d'accepter de ne pas l'avoir sans le revendiquer et de consentir à se faire objet de la jouissance d'un autre corps, à se faire symptôme d'un autre corps.

Luis Fernando Palacio
Gloria Patricia Peláez
Medellín

Les résistances du symptôme

Qu'est-ce qui résiste ?

Dans l'histoire du mouvement psychanalytique, le rapport résistance-symptôme a été l'objet d'interprétations diverses. Pour Freud, tout ce qui entrave la cure est résistance. À quoi ça résiste et pour quoi ? À cette question, nous trouvons des réponses multiples. La résistance se manifeste comme l'effet du refoulement au moment de l'approche du refoulé. Il y a alors une action du refoulement qui empêche l'émergence de l'inconscient.

On trouve également la résistance dans le transfert – transfert que produit l'analyste – car celui-ci est à la fois et paradoxalement condition et obstacle de la cure. Comme obstacle, le transfert résiste, ferme l'inconscient à cause de la fonction qu'a la personne de l'analyste dans celui-ci. En effet, c'est sur l'analyste que se fixe ce qui échappe à la parole, ce qui résiste à passer par l'association libre. Freud observe également que la résistance s'exprime dans la réaction thérapeutique négative et dans le bénéfice secondaire du symptôme. Dans les deux cas, le sujet résiste à la cure à cause du bénéfice qu'il tire de sa maladie.

On peut donc repérer deux types de résistance associée à la répétition. L'une dialectisable, traitable par la parole, qui cède à l'interprétation et rend possible la cure. L'autre, non dialectisable, insaisissable par la parole et qui se manifeste dans la réaction thérapeutique négative, dans l'échec de l'interprétation et dans la répétition en acte qui relève de l'action du réel de la pulsion.

Freud rencontre aussi la résistance à travers le symptôme. Au début de la psychanalyse, le symptôme comme formation de

l'inconscient et retour du refoulé, disparaissait par l'effet de l'interprétation et de la dialectique établie entre le principe de plaisir et le principe de réalité, créant ainsi les conditions pour que le refoulement soit garant du principe de plaisir.

Tout cela a été remis en question lorsque Freud s'est aperçu que cette dialectique ne réussissait pas de manière absolue, car le sujet se voyait obligé de répéter des expériences de déplaisir. Il a constaté d'ailleurs, qu'interpréter un symptôme ne le faisait pas disparaître. Au contraire, il a remarqué que certains sujets, face à la possibilité de guérir des symptômes qui les font souffrir, préfèrent les conserver. Pour certains, les symptômes s'aggravent, d'autres mettent en échec la cure, dans une espèce de fuite vers la maladie. Ces trois phénomènes, répétition, échec de l'interprétation et réaction thérapeutique négative, démontrent à Freud que le symptôme ne se réduit pas uniquement à sa structure de langage. Ceci apparaît clairement dans "Remémoration, répétition, perlaboration", où il définit deux formes de répétition. L'une, est associée à la remémoration et permet un travail *via* le transfert sur le symptôme par l'intermédiaire de la parole. L'autre forme ne passe pas par la parole mais s'exprime dans des actes en excluant la parole : c'est la répétition en acte qui ne passe pas par le savoir de l'inconscient.

Ferenczi et la résistance du symptôme

Ce développement freudien de la relation résistance-symptôme a été repris par Ferenczi, un passionné de la cure et de ses problèmes techniques. Selon Lacan, il s'agit de "l'auteur de la première génération le plus pertinent pour questionner ce qui est requis de la personne du psychanalyste et spécialement, pour la fin du traitement". Ferenczi traite les résistances du symptôme avec la technique active, questionnant ainsi l'analyste neutre, distant, froid, intellectuel. Il cherche, – poussé par sa "*furor sanandi*" durement critiquée par Freud – des formes de suggestion, de catharsis, d'approche du patient, et cela de manière à mobiliser l'inertie du symptôme, sa résistance. Et même si apparaît ici le fantasme de Ferenczi comme une limite à sa condition d'analyste, on peut retenir le fait qu'il interroge la fonction qu'a l'analyste par rapport à la résistance du symptôme.

Ferenczi, à l'encontre de la perspective post-freudienne, analyse les associations du patient et non la résistance. Il accorde une grande importance à l'incidence de ce qui résiste chez l'analyste. Il dit : "Face au blocage de l'analyse, pourquoi l'analyste l'interprète comme une résistance du patient au lieu de chercher la faute en lui-même ?" Il dit aussi : "Si le patient est incurable c'est probablement parce que l'analyste est insuffisant."

Ferenczi dirige alors son attention sur les résistances de l'analyste. C'est ainsi qu'il peut se demander : où situer cette faute ou cette insuffisance ? Dans son texte de 1928, "Élasticité de la technique psychanalytique", il apporte plusieurs réponses avec des nuances différentes. Il dit : "Le remède ne peut être apporté que par une analyse qui ne peut pas éviter l'analyste ou la théorie analytique", ou encore : "Le moi de l'analyste doit s'effacer, pour cela l'analyste doit être analysé". Ce que Ferenczi nomme "la deuxième règle fondamentale". Lacan reprend ceci dans "Variantes de la cure type" comme "réduction de l'équation personnelle".

Tout en reconnaissant que la position de Ferenczi n'est pas celle de Lacan, on peut se demander si cette forme de traitement de la question n'inaugure pas une voie dans le mouvement analytique qui arrivera avec Lacan à définir la position de l'analyste comme une fonction appelée désir de l'analyste ?

Ferenczi s'oppose – et Lacan aussi plus tard – à la division entre analyse thérapeutique et didactique en affirmant : "J'ai toujours signalé dans le passé que je ne pouvais voir aucune différence de principe entre analyse thérapeutique et analyse didactique..." Ces formulations montrent la tentative de Ferenczi de limiter l'incidence du fantasme ou du symptôme de l'analyste comme résistance dans la direction de la cure.

Ferenczi, au-delà de son interrogation sur la position de l'analyste dans la cure, se pose dans son texte de 1919, "Difficultés techniques d'une analyse d'hystérie", la question des limites de l'interprétation. Il va contre les standards et au-delà de la prudence proposée par Freud, pour qui la répétition en acte doit céder sa place à l'élaboration *via* la parole excluant la suggestion

dans ce déplacement. Ferenczi propose pour sa part, que face aux “points morts du travail analytique” – c’est-à-dire là où l’interprétation glisse, là où elle n’opère pas – il y ait “une activité de l’analyste” différente de l’interprétation. C’est dans ces “points morts du travail analytique”, que Ferenczi perçoit l’action muette de la pulsion, soutenue par le lien transférentiel et qui est pour lui, l’aspect qui résiste à l’interprétation. À ce propos il dit clairement : “Dans le cas où le patient se rend compte que ses modes de satisfaction échappent à l’analyste, il les charge de tous ses fantasmes pathogènes, il cherche à tout moment à les décharger dans la motilité et s’épargne le dur et déplaisant travail de les rendre conscients.”

Une sortie post-freudienne

Paula Heiman, qui s’est aussi intéressée aux propositions de Ferenczi, propose une variante. Là où Ferenczi trouvait une impasse à la cure quant à la fonction de l’analyste dans le transfert, elle construit une solution en se servant du contre-transfert. Pour elle, les sentiments et les associations du patient envers l’analyste deviennent un outil, un instrument. En effet, l’analyste “averti” peut opérer avec sa “réponse émotionnelle immédiate” et convertir une telle “réponse émotionnelle immédiate (...) en un signe de son approche des processus inconscients du patient”. Comme elle le soutient dans un autre lieu, le contre-transfert “aide l’analyste à focaliser son attention sur les éléments les plus urgents des associations du patient”.

De cette façon, à l’instar d’Heiman, ceux qui utilisent le contre-transfert à partir de la résistance de l’analyste font de l’analyse une relation intersubjective. Cette relation dans laquelle la relation *a-a'* s’établit entre le patient et l’analyste fait que les formations de l’inconscient de l’analyste, ses sentiments et ses affects, peuvent rendre compte de ce qui est voilé dans l’inconscient du patient. Avec cette conception du contre-transfert, les tenants de cette position oublient quelque chose qui se déduit des textes freudiens. En effet, si dans l’expérience analytique il y a deux personnes, il est nécessaire de faire la différence entre ce fait et ce que l’on vise : le sujet de l’inconscient. Ici apparaît alors la

question – et la réponse est fondamentale pour l'expérience – quelle place occupe l'analyste dans le transfert ? Cette conception oublie aussi l'indication freudienne disant que, quand l'analyste opère à partir de ses sentiments, il tombe "dans un rôle de prophète, de sauveur d'âmes". À la différence de Ferenczi, qui trouve "les limites de l'interprétation", pour Paula Heiman, l'analyste doit se servir de l'interprétation de ses sentiments et de ses affects pour traiter ces dites limites. Si, comme le signale Heiman, l'analyste interprète avec "l'aide du contre-transfert pour focaliser son attention sur les éléments les plus urgents des associations du patient", il méconnaît alors l'inconscient. En effet, il devient alors quelqu'un qui interprète son propre message en faisant de la cure une relation intersubjective où peut apparaître deux moi, deux inconscients, deux narcissismes, deux résistances et l'opposition transfert/contre-transfert.

Pour Lacan, dans la perspective ouverte par Ferenczi, l'inconscient ne résiste pas, il insiste et la résistance ne s'interprète pas. Il exclut, en plus, que l'on puisse faire quelque chose à partir de la résistance de l'analyste qu'est le contre-transfert. Lacan est lapidaire en ceci quand il affirme : "On appelle contre-transfert le fait d'être un imbécile" ou lorsqu'il définit le contre-transfert comme "les préjugés de l'analyste". En conclusion, les affects de l'analyste ne peuvent pas se confondre avec sa fonction dans la cure.

L'ANALYSE TERMINÉE

Michel Bousseyroux
Toulouse

Le trou qui est la clé

La distinction du symbolique, de l'imaginaire et du réel spécifie l'interprétation lacanienne de la psychanalyse. Cette interprétation date de juillet 1953. Ceci n'a pas empêché Lacan de se dire, et jusqu'au bout, freudien. "C'est à vous d'être lacaniens, si vous le voulez", disait-il à ceux qui étaient venus l'écouter à Caracas en 1980, tout en marquant bien ce qui lui revient en propre dans son rapport à Freud : "mes *trois* ne sont pas les siens".

Ces trois, Lacan en est venu, dès *Encore*, à les situer de la topologie borroméenne, qui repose sur la fonction de l'au-moins-trois. Il en parle à Caracas comme d'un legs : "J'ai donné ça aux miens. Je leur ai donné ça pour qu'ils se retrouvent dans leur pratique. Mais s'y retrouvent-ils mieux que de la topique léguée par Freud aux siens ?" La question est d'autant plus cruciale et actuelle, que c'est ce qui s'apprend de la structure que remanient les séminaires borroméens.

On sait qu'au fil de ceux-ci, Lacan en est venu à réinterpréter "ses" trois comme n'étant plus des données *a priori* de la structure et à poser, pour qu'ils ne se confondent pas, la nécessité avec le sinthome d'un quart élément sans lequel la structure ne peut être spécifiée. Nous voudrions dans cette intervention, préciser ce qui nécessite cette réinterprétation par Lacan de sa propre conception de la structure. Je me propose plus particulièrement d'élucider ce moment du séminaire *Le sinthome* où, ayant situé sur le nœud la place, hors langage, de ce qu'il appelle la jouissance de l'Autre barré, il en fait le "vrai trou" de la structure, en même temps qu'il fait de ce trou "la clé" de son effectuation.

Dès la première séance de "RSI", le 10 décembre 1974, Lacan annonce ce qui lui fait problème : "Réel, symbolique, imaginaire

– ces trois mots ont chacun un sens. Ce sont trois sens différents. Mais, qu'ils soient différents, cela suffit-il pour qu'ils fassent trois ? Et s'ils sont aussi différents que je le dis, cela n'y fait-il pas obstacle ? Où est la commune mesure ? [...] Il y a une pente qui nous entraîne à les homogénéiser. Ce qui est raide – quel rapport ont-ils entre eux ? C'est là ce dans quoi cette année, je voudrais vous frayer la voie.”

C'est fou ce qu'elle est raide cette pente ! Où elle mène ? On l'apprendra un an après, au séminaire *Le sinthome*, le 16 décembre 1975 : à la paranoïa, définie comme indistinction du réel, du symbolique et de l'imaginaire, leurs trois dit-mensions se consubstantialisant dans le nœud de trèfle de la personnalité qui assure au narcissisme sa sthénie. La paranoïa “systématise la confusion”, disait Dali.

Un quart terme est donc nécessaire à ce que la borroméanité ne se perde pas, et avec elle, la subjectivation symptomale. C'est ce qu'effectue chez Freud le complexe d'Œdipe, que Lacan ramène au Nom-du-Père. L'Œdipe donc, soit le complexe nodal des névroses, est borroméen. Sans “nœudipe”, c'est le non-borroméen de la psychose comme maladie de l'indistinction.

À la fin de “RSI”, Lacan dit que les Juifs ont foutu le Père en un point de trou qu'on ne peut même pas imaginer. Mais ce trou, qui est propre au symbolique et qui fait du Nom-du-Père le nom d'une béance, n'est pas le vrai trou de la structure, celui qui nous en donne la clé. Le vrai trou, comme Lacan le signifie dans *Le sinthome* du 13 avril 1976, est là “où se révèle qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre”, soit là où, à l'intersection du réel et de l'imaginaire sur le nœud RSI, rien d'existant ne répond au lieu de l'Autre qu'est le symbolique. Cette intersection borde le trou, le vrai trou où Lacan situe J de A barré, la jouissance de l'Autre barré, qui est la place de ce qu'il appelle aussi, le 13 janvier 1976, la jouissance de Dieu. (Cf. Schéma 1, p. 100.)

Par jouissance de Dieu, Lacan entend “ce quelque chose dont nous ne pouvons jouir, avec un sens, inclus dans ce quelque chose, de jouissance sexuelle”. Nous ne pouvons jouir sexuellement de quelque chose que nous imputons à Dieu, en tant que

pouvant nous le procurer, ou en tant qu'il pourrait jouir de ce qu'il a commis, en admettant qu'il existe. Mais, en imputant à Dieu ce dont nous ne pouvons jouir, ça engage notre responsabilité : là, ce dont nous sommes les répondants, c'est de Dieu en tant qu'il est lui-même un mensonge superflu, comme le dit Gianni Vattimo dans son dernier livre, *Après la chrétienté*. Elle peut bien exister sans que Dieu, le Dieu-Fondement ultime, existe, cette jouissance que nous disons de Dieu, puisque c'est la jouissance de l'absence de Fondement, qui est jouissance de l'absence de Dieu, où s'engouffrent les mystiques, pour Hume les véritables athées ! Dieu est athée, pourrions-nous dire avec Bataille, et c'est de ça que Madame Edwarda jouit. Comme il a pu l'écrire dans *L'expérience intérieure*, Dieu n'est là, dans l'expérience du mystique, tout comme d'ailleurs dans celle de l'analysant au terme de son expérience de la structure, que le dernier des mots possibles, "dernier mot voulant dire que tout mot, un peu plus loin, manquera".

Assortissons donc l'axiome fondamental de la structure, qui s'énonce : il n'y a pas d'Autre de l'Autre, de la proposition : il existe une jouissance de l'Autre barré, et de la définition : on appellera jouissance de Dieu, la jouissance de ce quelque chose dont nous ne pouvons sexuellement jouir. Et c'est bien parce qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, pour opérer le Jugement dernier que chacun a à répondre de ce qui le fait jouir. C'est pour cela, qu'il n'y a, déclare alors Lacan, de responsabilité que sexuelle, soit, que de ce qui ne répond qu'à côté. Mais, il y a ce qu'y ajoute l'artifice que nous imputons à Dieu, tout à fait gratuitement, d'avoir commis ce truc qu'on appelle l'Univers, alors que, Joyce l'a bien vu, c'est l'affaire de l'artiste. L'imputation à Dieu, de ce faire qui nous échappe, c'est-à-dire qui déborde de beaucoup la jouissance que nous en pouvons avoir, est l'artifice qui donne au savoir-faire du sinthome sa valeur remarquable.

Par sinthome, Lacan entend alors ce qui fait qu'un sujet se débrouille de ce qu'on pourrait appeler l'embrouille majeure, laquelle tient à ce que, chez la plupart, le symbolique, l'imaginaire et le réel sont embrouillés, au point de se continuer l'un dans l'autre. Si bien que, ce n'est pas un privilège que d'être fou, la structure étant par cette embrouille comme tirée vers le bas.

L'axiome borroméen de la structure subjective – le sujet réel est borroméen – étant remis en question, Lacan va alors chercher à interroger ce nœud de trèfle dont consiste la paranoïa, de telle sorte que ce soit bien encore d'un sujet qu'il s'agisse.

Fermé, le nœud de trèfle localise, identifie, comme le fait le paranoïaque, la jouissance de l'Autre, JA (non barré). Ouvert, c'est JA qui se barre, disparaît, se délocalise (Cf. schéma 2, p.100). C'est pour cela que Lacan finit par le dessiner ouvert, ayant coupé la corde du trèfle entre réel et imaginaire, là où c'était la plage de JA, avec inscrits dans les trois plages restantes : le sens, comme place de la jouissance du double, du spéculaire ; $J\Phi$, comme place de la jouissance du pouvoir ; et l'objet a , comme place de la jouissance pulsionnelle. C'est dire que le nœud à trois n'ouvre à l'effet de parole qu'à ce que ne soit pas forclos le fait qu'il "n'y a pas de jouissance de l'Autre en ceci qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, qu'au symbolique, lieu de l'Autre comme tel, rien n'est opposé". Dans cette jouissance que, sur le nœud borroméen RSI, Lacan note $J\mathbb{A}$ en barrant le A, il ne s'agit ni de l'Autre du signifiant ni de l'Autre comme corps, mais de l'Autre de l'Autre réel, c'est-à-dire impossible, autrement dit du trou que fore l'impossibilité qu'il y ait un Autre de l'Autre.

J de \mathbb{A} , qui est donc le "vrai trou" de la structure, en est à la fois la clé, celle qui ferme la structure du sujet sur le réel nodal de la paranoïa, et celle qui l'ouvre vers la névrose, ou plutôt vers le sinthome, en tant que c'est par lui que se spécifie comme sexué le rapport à l'inconscient. C'est une clé bien spéciale, puisque c'est quand le loquet de sa bobinette barre le Grand A, qu'elle ouvre la structure borroméenne du sujet, si je puis me permettre d'user ici de la langue de Charles Perrault qui, je suppose, n'est vraiment pas commode à traduire (et je prie les traducteurs de bien vouloir m'en excuser) alors que c'est à en tirer la chevillette, qu'elle se ferme sur celle de la personnalité, en bouclant le nœud de la paranoïa. La clé de la structure donc, c'est le trou. Mais n'aie crainte, Petit chaperon rouge, d'entrouvrir sa porte ! Car à la place de l'Autre de Mère-grand, il n'y a pas, Petit chaperon rouge, de Grand méchant loup. Il n'y a, que ce qui est là entre imaginaire et réel, à béer, à ouvrir la béance que laisse l'impossibilité qu'il y ait un Autre de l'Autre.

Si, le trou est la clé, c'est comme étant la clé d'un ratage, la clé de la paranoïa *ratée*. Car, le seul qui ne rate rien parce qu'il réussit son nœud, celui de la personnalité qu'il réussit à boucler sans faute, c'est le paranoïaque ! Aux séances du 10 et 17 février 1976, Lacan envisage en effet la possibilité, voire la nécessité, que le nœud à trois rate, en un de ses trois croisements. Car, il suffit qu'au lieu de passer en dessous, la corde passe en dessus, pour que le nœud s'évapore, se réduise – s'il n'est pas corrigé, ce ratage, par le sinthome ou le fantasme – à un simple rond, au cercle solitaire de l'imagination et de ce que Lacan appelle "la mentalité". Car, si nous ne sommes pas tous fous, pas tous pris dans cette embrouille des trois dit-mensions du parlêtre qui le fait se figer en personnalité, c'est parce que le plus souvent il y a une faute d'écriture du nœud qui fait qu'il se défait, se réduit à un cercle. Il reste ce qui ne s'évapore pas, parce qu'il est consistant, le corps dans sa *consistance mentale*, le corps adoré tel que le parlêtre le *panse*, p-a-n-s-e. Son corps, il en prend soin. Lacan en parle dans *Le sinthome* du 13 janvier 1976. En deçà donc, du nœud le plus simple qu'il puisse se faire pour écrire le réel minimal du parlêtre, il y a le cercle, la panse de la mentalité, qui est la racine de l'imaginaire du corps. Le réel étant caractérisé de se nouer, c'est à faire que le nœud ne se rate quand même pas, qu'on remédiera, grâce au sinthome, à la maladie de la mentalité. Voilà ce qui s'apprend aussi de la structure, avec la réinterprétation borroméenne de la psychanalyse.

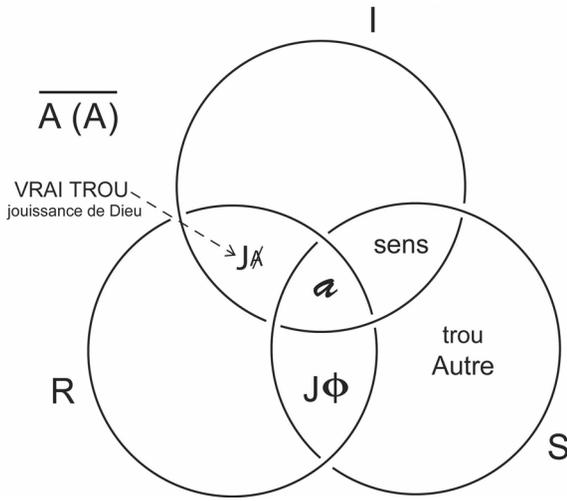


Schéma 1

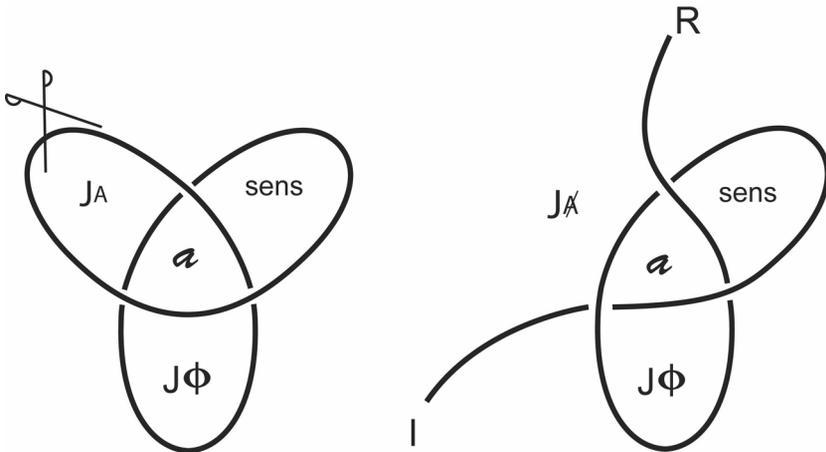


Schéma 2

Sol Aparicio
Paris

Au sujet de la destitution

Les termes choisis par Lacan dans ses tout premiers séminaires pour décrire la fin de la cure et l'entrée dans la psychose sont étonnamment proches. Il nous parle, d'une part, de la fin de l'analyse comme d'un crépuscule, d'une décadence imaginaire du monde, et d'autre part, nous dit que ce qui caractérise l'entrée dans la psychose est un crépuscule du monde ou de la réalité. (C'est d'ailleurs un rapprochement que l'on retrouve bien plus tard dans l'expression "plutôt maniaco-dépressivement" de "L'étourdit".)

La clinique de la fin de la cure semblerait ainsi curieusement converger avec celle de l'entrée dans la psychose. Ce point de convergence au niveau de la description du phénomène ayant retenu mon attention, je voudrais partir de là pour essayer de dire quelque chose sur la notion lacanienne de destitution subjective en l'articulant avec ce que j'appellerai une expérience de vide.

L'entrée dans la psychose peut se faire lentement, le crépuscule peut prendre du temps. Lorsqu'il a lieu alors que le sujet est en contact avec un analyste, cela peut être pour lui une occasion de témoigner d'une expérience que certains qualifient de "vide". Les liens du sujet aux objets perdent leur consistance et leur sens, le monde est progressivement vidé de la libido qui lui donnait une signification. Cela correspond, nous le savons, à la rupture de l'identification qui faisait tenir le sujet. C'est le moment que Lacan décrit comme une approche du vide laissé ouvert par la forclusion du Nom-du-Père, dont le sujet ne peut pas dire grand-chose et qui se trouve marqué par un très fort accès d'anxiété. Vivre exige alors du sujet un effort constant, c'est un devoir auquel il se soumet, une tâche à laquelle il s'attelle – on dirait qu'il s'y applique, tel le guerrier de Paulhan, sans plaisir, sans jouissance.

L'absence absolue de désir accorde à cette expérience son caractère d'état dépressif sévère. Mais le vide dont le sujet psychotique témoigne est sans retour, c'est un espace désert, dépourvu d'objets fantasmatiques, que les automatismes mentaux et les figures du délire pourront venir occuper par la suite.

Or il arrive que l'expérience d'un vide marque la fin de l'analyse. Ce n'est pas, bien entendu, la "mort du sujet" dont Lacan a parlé à propos de Schreber qui est en jeu. C'est sa destitution. Posons quels en sont les points apparemment communs, pour d'emblée noter leur différence. Il n'y a pas de rupture de l'identification, mais une sérieuse mise en suspens ; pas d'inexistence de l'objet fantasmatique, mais une chute ; pas de béance ouverte par le vide de la forclusion inaugurale, mais mise en évidence du trou de l'*Urverdrängung* ; pas d'absence du désir enfin, mais une intermittence (de sa causation par l'analyste, d'où l'allure "maniac-dépressive").

Destitution *versus* identification

Qu'entendons-nous par destitution subjective ?

Dans son séminaire sur l'acte analytique, Lacan explique que la tâche analysante implique une destitution du sujet¹. L'association libre déloge le sujet en le séparant du moi. Toute entrée en analyse comporte une telle destitution dans la mesure où, en se soumettant à la règle fondamentale, l'analysant met en acte l'inconscient comme savoir sans sujet. Cela dit, cette destitution est voilée et reste inaperçue, car elle a lieu au moment et dans le mouvement mêmes où l'analysant suppose ce savoir à l'analyste. (La supposition de savoir en quoi consiste le transfert maintient ainsi l'analysant dans l'ignorance de ce qu'est l'inconscient : un savoir *sans* sujet.)

"Et où cela nous mène-t-il ?", demande Lacan². Pour ensuite répondre : "à une expérience subjective unique, inédite avant la

¹ Lacan J., Le Séminaire "L'acte analytique", inédit, séance du 17 janvier 1968.

² *Ibid.*

psychanalyse, que Freud a appelée la castration”. La tâche analysante comme telle suppose, donc, une destitution qui conduit à ce que Lacan met en valeur en tant qu’*expérience subjective* de la castration. La destitution subjective ne serait-elle, alors, que la version lacanienne, élaborée, de la castration freudienne ?

Selon Freud, cet obstacle irréductible auquel se heurtent les fins d’analyse se manifeste, dans le transfert, comme un “refus de la féminité”, c’est-à-dire comme un refus du manque³. Sur ce point, on le sait, Lacan prolonge Freud. Il le prolonge tout d’abord lorsqu’il décompose ou dédouble le manque en ses deux versants : celui où il s’inscrit comme déphallicisation, et celui où il se réalise dans et par la perte de l’objet. Et il le prolonge aussi, quand il met en relief la part que joue l’analyste dans cette perte en incarnant l’objet. Ce faisant, il éclaire et souligne son implication dans une expérience dont la structure n’est autre que celle du sujet même⁴.

Freud mit donc l’accent sur le refus du manque du côté de l’analysant. Lacan a relevé dans sa “Proposition” le refus de la destitution subjective du côté des analystes des “sociétés existantes” en 1967. Avertissement valable pour chacun. Sa conception de l’expérience analytique à l’époque ne comporte pas seulement que l’analyste opère comme cause du désir de savoir de l’analysant, mais aussi qu’il en sera le reste chu à la fin. La destitution affecte ainsi l’analyste, déchu de sa fonction, de la valeur agalmatique que celle-ci lui conférerait, et réduit à incarner le reste d’un leurre qui n’est plus – “désêtre”, dira Lacan.

On peut remarquer, comme dénominateur commun à ses différentes formulations concernant la fin de l’analyse, l’opposition réitérée de Lacan à la conception de la fin par identification à l’analyste⁵. Si l’analyste ne se prête pas à la destitution du sujet-

³ Freud S., “L’Analyse avec fin et l’analyse sans fin” in *Résultats, idées, problèmes*, Paris ; PUF, 1974.

⁴ Lacan J., Présentation de la trad. fr. des *Mémoires* de Schreber. “Nous ne nous sommes jamais intéressés qu’à la formation de sujets capables d’entrer dans une certaine expérience que nous avons appris à centrer où elle est [...] comme constituée par la vraie structure du sujet-qui comme telle n’est pas entière, mais divisée, et laissant choir un résidu irréductible [...]”, 1966.

⁵ Je poursuis ici le travail développé dans l’article “Contre Balint”, *Hétérité*, n° 4, juin 2004.

supposé-savoir, il favorise l'identification. Il évite et empêche la destitution à son analysant. D'où la nécessité, didactique, d'en passer par cette expérience fondamentalement négative qui constitue, me semble-t-il, l'essentiel de ce qui sépare les fins thérapeutiques de celles que l'on dira, à proprement parler, analytiques⁶.

La destitution subjective que Lacan situe dans le passage du psychanalysant au psychanalyste advient – dans les termes de la “Proposition” – lorsque, à la fin d'une analyse, le sujet déchoit du fantasme. En dehors du cadre que constitue le dispositif de la cure, une telle destitution serait de l'ordre de ce que Lacan a décrit à propos de la fugue, ce passage à l'acte où le sujet se réalise comme pur objet, ayant quitté la scène de l'Autre, seule scène où il peut exister comme sujet⁷. Dans l'analyse, elle constitue l'aboutissement d'un lent processus de désidentification qui s'achève dans la séparation de l'analyste devenu, lui, l'objet – à la fois déchet de l'opération et incarnation de la perte que le sujet a consentie.

L'obstacle majeur qui s'oppose à la destitution subjective tient, me semble-t-il, à “ce qui du narcissisme se cramponne à la réalité”. Le narcissisme, “dont la psychanalyse est faite pour détacher le sujet⁸”, se cramponne à la réalité comme le sujet se cramponne à l'idéal qui constitue son point d'identification fondamental, I(A), et que l'analysant maintient dans le sujet-supposé-savoir. (Il vaut la peine de rappeler ici que Lacan avait déjà insisté, dans le *Séminaire XI*, sur la nécessité pour l'analyste de se soustraire à l'insistance de l'analysant pour l'installer à cette place.)

Les exemples de sujets destitués proposés par Lacan⁹ me paraissent éloquents à ce propos : que ce soit le “guerrier appliqué” de Paulhan ou Lacan lui-même lorsqu'en 61 il poursuit son séminaire tout en sachant qu'on était en train de le “négocier”. À

⁶ Cf. Lacan J., *Écrits*, Paris, Seuil, 1966 ; fin de l'écrit “Du *Trieb* de Freud et du désir du psychanalyste”.

⁷ Cf. *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, Paris ; Seuil, 2004 ; séance du 23 janvier 63.

⁸ Cf. le compte-rendu du Séminaire de L'Éthique, *Ornicar ?*, 28, 1984.

⁹ “Discours à l'EFPP”, 1967-1970, in *Autres écrits*, Paris ; Seuil, 2001.

chaque fois, l'exemple proposé est celui d'un sujet attelé à la tâche qui lui revient, ayant laissé de côté le souci de sa personne. Le sujet destitué est bien sujet détaché, un effet du détachement l'identification fondamentale, I(A).

Peut-être pouvons-nous rendre compte par ce biais de cette expérience de vide, plus ou moins fugace : sans l'ancrage signifiant de l'idéal du moi, qu'est-il d'autre, ce sujet, que le vide irréductible de l'inconscient où il se loge comme sujet de l'énonciation ?

Reste à savoir

Quand nous parlons du sujet de l'inconscient nous oublions la distinction possible entre ces deux termes, *sujet* et *inconscient*. Distinct de l'inconscient, de la chaîne signifiante de l'Autre, le sujet se "réalise" sous la forme de ce silence subjectif de la pulsion¹⁰ que je proposerais d'écrire comme une parenthèse vide. Une parenthèse comme l'écriture qui cerne le vide, le trou central, l'*ourigine* du sujet, tel que l'écrit Lacan, évoquant ainsi l'*Urverdrängung* freudien¹¹.

Le dire analysant trouve là une conclusion. Il ne s'agit pas du "je n'ai rien à dire" qui module le discours de l'analysant pendant la cure, marquant ses points de résistance ou de fermeture de l'inconscient. Mais d'un radical "il n'y a rien à dire" qui ponctue sa fin.

Ce *il n'y a pas*, on peut le penser comme celui qui fonde logiquement le sujet¹². C'est un pur être là, dépourvu de tout

¹⁰ "Parenthèse des parenthèses" (1966) : "L'entre-guillemets peut alors représenter la structure du S(Es) de notre schéma L, symbolisant le sujet supposé complété du *Es* freudien, le sujet de la séance psychanalytique, par exemple. Le *Es* y apparaît alors sous la forme que lui donne Freud, en tant qu'il le distingue de l'inconscient, à savoir : logistiquement disjoint et subjectivement silencieux (silence des pulsions)."

¹¹ Jeu de mots de Lacan dans la seconde partie de son "Discours à l'EFPP" (06/12/1967-01/10/1970) : "de la division première qui résulte de ce qu'un signifiant ne le représente que pour un autre signifiant, et que cette division, il l'éprouve à reconnaître que l'autre signifiant : *Ur*, à l'*ourigine* (au départ logique), est refoulé."

¹² Cf. la référence de Lacan à la théorie de l'implication d'existence et au quadrant de Charles Sanders Peirce. Dans son commentaire de ce cadran, le 6 février 68, Lacan indique que "le sujet est là où il n'y a pas de traits".

prédicat. Je traduirais ainsi l'effet d'être que Lacan attribue à la destitution subjective¹³.

N'est-ce pas, justement, ce qu'illustre le "guerrier appliqué" de Paulhan, exemple selon Lacan de ce qu'est "la destitution subjective *dans sa salubrité*"¹⁴ ? Le jeune homme qui incarne ce personnage part à la guerre en 1914 car, sur son lieu de villégiature, il s'entend dire, par ceux qui ont connu ses parents et grands-parents et qui l'ont vu naître, "et toi, quand pars-tu ?". Il n'est mû par aucun idéal, ni par un engagement dans une quelconque cause, tout juste par une sorte de respect à l'égard de ses aînés.

Cette sorte de réduction du narcissisme, accompagnée d'une absence de résonance fantasmatique, est évidente tout au long du roman où l'on voit le héros accomplir les différentes tâches qu'impose la vie quotidienne dans les tranchées, au milieu des blessés et des morts, des horreurs de la guerre, sans angoisse ni autre manifestation d'affect, s'en tenant à faire ce qu'il a à faire. Position bien exprimée dans cette phrase : "*Il n'y avait en nous d'autre conscience que celle, immédiate et sans mémoire, de nos actes.*"

Je conclus. La destitution subjective me semble correspondre à une expérience, quelque chose qui a lieu et ne perdure pas. Il n'y a là, contrairement à l'expérience de la fin qu'a pu décrire Balint, rien d'exaltant. Rien de pathétique non plus. Mais quelque chose s'en détache dont l'analyste s'autorise et qui reste à élaborer en termes de savoir.

¹³ "Discours à l'EFPP" : "ce n'est pas (la destitution subjective) qui fait désêtre, être plutôt, singulièrement et fort."

¹⁴ *Ibid.* Cela fait bien entendre qu'il en existe des formes "malsaines".

Mayte Roqueta
Barcelone

Que dit Lacan du roc de la castration ?

Dans le chapitre VIII de son texte "Analyse avec fin, analyse sans fin", Freud nous confronte au problème de la sexuation, c'est-à-dire au complexe de la castration. Chez la femme c'est l'envie du pénis, le rejet de la féminité comme étant le reste le plus résistant, et chez l'homme c'est la lutte contre son attitude passive envers un autre homme, ce qui n'est autre chose que l'angoisse de castration. Avec ces deux positions, on est arrivé au roc vif et au terme du travail analytique parce que c'est "prêcher dans le désert" de vouloir que les femmes renoncent à leur désir de pénis en tant qu'impossible, ainsi que de convaincre les hommes qu'"une attitude passive envers un autre homme ne signifie pas toujours une castration". Freud apporte une précision clinique quand il nous dit que du désir impossible des femmes d'avoir le phallus, "surgissent des éclats de dépression grave", et que la non-acceptation d'une attitude passive de la part de l'homme, "ce qui est indispensable dans quelques liens de la vie" mène l'homme à la fin de la cure à ne pas vouloir accepter la guérison "de la part du médecin".

Cette *impasse*, bien connue, montre le heurt de la fin de l'analyse contre un noyau, le roc vif, le roc de base ; mais Freud se rendait compte qu'il s'agissait-là d'un arrêt dans l'analyse, de ne pas vouloir en savoir davantage. Qu'est-ce que le névrosé ne veut pas savoir ? Il ne veut rien savoir de la castration de l'Autre, du désir de l'Autre qui le confronte irrémédiablement à l'angoisse de castration. Si nous lisons attentivement ce chapitre, nous nous rendons compte que Freud distingue la castration comme structure de la position que le sujet assume comme réponse à la castration, et ainsi il conclut en disant que "nous nous consolons d'avoir offert à l'analysé toute l'incitation possible pour réexaminer et changer son attitude envers la grande énigme de la sexualité". Freud a été prudent quant à la fin, et il

nous indique qu'il s'agit plutôt d'un problème pratique qui doit trouver sa solution chez chaque sujet, et il responsabilise l'analyste de la décision de continuer ou non l'analyse.

Que dit Lacan de la castration ?

“On sait que le complexe de castration inconscient a une fonction de nœud”, tel que nous le lisons dans “La signification du phallus”, et ce nœud marque un des problèmes principaux de la fonction phallique, le phallus comme point de carrefour, comme un élément qui introduit une discordance. Ainsi, il écrit que “le phallus est un signifiant, un signifiant dont la fonction, dans l'économie intrasubjective de l'analyse, soulève peut-être le voile de celle qu'il tenait dans les mystères”, et il précisera que ce qui lève le voile, c'est le manque de signifiant dans l'Autre, et que le phallus, objet privilégié du monde de la vie, opère comme le signifiant de l'Autre barré.

Freud a formulé l'œdipe en même temps que le complexe de castration, qui lui n'est pas un mythe, nous dit Lacan. Le complexe de castration, inconnu jusqu'à Freud, qui l'introduit dans la formation du désir, est structurel au sujet, et “ce à quoi il faut se tenir, c'est que la jouissance est interdite à qui parle... pour quiconque est sujet de la Loi, puisque la Loi se fonde de cette interdiction même¹”. Interdiction de l'inceste qui fait que le sujet renonce à l'objet premier et absolu de jouissance qu'est la mère. “C'est la seule indication de cette jouissance dans son infinitude qui comporte la marque de son interdiction, et, pour constituer cette marque, implique un sacrifice”, une perte de jouissance. “Un sacrifice qui tient en un seul et même acte avec le choix de son symbole, le phallus²”; qui marque, à la fois, la place et l'impossibilité de la Chose, qui est devenue interdite. Le phallus, symbolique impossible à négativer, signifiant de la jouissance, opère comme support de la Loi et, en même temps, désigne le manque dans l'Autre, la castration de la mère, son incomplétude, ce qui la rend désirante de quelque chose qui ne s'accomplit pas

¹ Lacan J., “Subversion du sujet et dialectique du désir”, *Écrits*, Paris ; Seuil, 1966, p. 821.

² Lacan J., *op. cit.*, p. 822.

dans la relation avec le fils. Lacan nous indique, dans “Du sujet enfin en question”, que la castration est la renonciation du sujet à la complétude.

“À quel moment commence à apparaître, possiblement, le manque de signifiant ? À cette dimension qui est subjective, et qui s’appelle la question³”. À la question que suis-je ?, il n’y a aucune réponse au niveau de l’Autre. Manque d’être du sujet mais aussi de l’Autre, place du mot mais aussi du manque. Le désir se constitue dans la mesure où le désir de l’Autre est inconnu, dans son point de manque, l’Autre ne peut pas répondre sur l’existence et le sexe. Ainsi Lacan précise que “la marque du sujet par le signifiant, et la dimension du manque introduite dans le sujet par ce signifiant⁴”, par l’effet du signifiant dans l’Autre, représente la castration même, et que déjà Freud s’est rendu compte que l’arrêt en un point de l’analyse, qui dans certains cas est irréductible, laisse une blessure qui pour le sujet est le complexe de castration.

Dans ce manque originel qui nous renvoie à l’objet irrémédiablement perdu de Freud, s’engendre l’objet cause du désir, et ce sera le signifiant du Nom-du-Père, en fonction métaphorique, qui prendra la place d’opérateur logique de la castration, qui marque les objets du désir et leur concède une signification phallique. Ces objets se représentent pour le sujet sous la forme de la faute phallique, - é.

Ainsi Lacan nous dit que “c’est donc plutôt l’assomption de la castration qui crée le manque dont s’institue le désir. Le désir est désir de l’Autre, soit soumis à la Loi”. “La castration est le ressort tout à fait nouveau que Freud a introduit dans le désir⁵.” Le sujet reste confronté à ce manque qui a institué le désir ; désir qui ne se signifie pas, sinon qu’il se manifeste dans les interstices de la demande, et Lacan appelle pulsion la relation entre le sujet et la demande. Les pulsions, qui sont nos mythes, mythifient le réel, et le mythe qui se recrée est celui “du désir en y reproduisant la

³ Lacan J., *Le Séminaire, Livre VIII, Le transfert*, Paris ; Seuil, 1991, p. 281.

⁴ Lacan J., *Le Séminaire, Livre V, Les formations de l’inconscient*, Paris ; Seuil, p. 464.

⁵ Lacan J., “Du ‘Trieb’ de Freud et du désir du psychanalyste”, *Écrits*, Paris ; Seuil, 1966, pp. 852-853.

relation du sujet à l'objet perdu⁶. Objet qui restituerait cette complétude illusoire, donc impossible puisque l'objet est perdu depuis toujours. La pulsion est le trajet par lequel le sujet veut retrouver une partie de l'objet perdu ; recherche du sujet toujours en moins, face à ce qu'il trouve : "ce n'est pas cela".

Comment représente-t-on la castration symbolique dans la sexualité du sujet ? Lacan nous oriente quand il nous dit que "la fonction imaginaire du phallus, Freud l'a donc dévoilée comme pivot du procès symbolique qui parachève dans les deux sexes la mise en question du sexe par le complexe de castration⁷", et où s'élaborent les effets symptomatiques de celui-là. Aussi bien l'homme que la femme sont assujettis au manque à être et chacun se situe d'une manière différente en rapport à ce vide structurel, selon qu'il est privé ou non de l'organe qui représente le phallus. Freud nous a appris que sur le fond d'une absence s'inscrit une présence. Ni l'homme ni la femme ne peuvent être le phallus ni l'avoir, quoique le névrosé entre irrémédiablement dans la dialectique de l'être et de l'avoir, ce qui est valable pour les deux sexes.

Au cours de ces citations, nous nous apercevons que Lacan dessine le roc vif de la castration sur lequel trébuche Freud. Ce roc du réel, cet impossible à dire et sur lequel le savoir s'arrête, parce qu'il n'y a pas de signifiant qui puisse nommer ce vide, ce "quelque chose commun aux deux sexes", comme l'indique Freud. La castration, effet du langage, est un fait de structure irréductible et condition de l'inconscient. Le sujet affronte la castration sous les différentes modalités du manque, ce manque qui était présent depuis le début, – é, et l'objet cause du désir, objet *a*. Pour le névrosé la castration vient de l'Autre, l'Autre qui sait, jouit et désire sa castration, d'où sa plainte et sa querelle contre lui. L'analyse pourra opérer sur cette position subjective, en donnant accès à une réponse à la question du névrosé, une réponse qui est déjà dans le réel, par structure, ce qui est impossible à nommer : il n'y a pas de rapport sexuel, et l'abord du singulier de la jouissance de chacun.

⁶ Lacan J., *op. cit.*, p. 853.

⁷ Lacan J., "D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose", *Écrits*, Paris ; Seuil, 1966, p. 555.

Lacan va montrer ce qui permettra d’orienter le sujet vers ce point : “C’est le désir de l’analyste qui au dernier terme opère dans la psychanalyse⁸”, désir qui implique la singularité de chaque analyse, sa façon d’incarner le désir de l’analyste, et ceci peut surgir seulement de sa propre analyse. Il nous dit dans la “Proposition” que “la fin de l’analyse appelée d’une façon redondante didactique est, en effet, le passage de l’analysant à l’analyste”, et qu’il s’agit d’occuper dans la direction de la cure la place de semblant de l’objet cause du désir pour promouvoir, dans une cure, l’émergence de celui-ci. Il s’agit d’un désir averti de ce que le transfert comporte de suggestion et de tromperie.

⁸ Lacan J., “Du ‘*Trieb*’ de Freud et du désir du psychanalyste”, *Écrits*, Paris ; Seuil, 1966, p. 854.

Colette Soler
Paris

Les invariants de l'analyse finie

Ce qui est en question dans mon titre, ce ne sont pas les formules successives de Lacan concernant l'analyse finie. Des formules diverses, il nous en a laissé beaucoup : fin par l'assomption de "l'être pour la mort", par la subjectivation de la castration, par la destitution subjective de passe, enfin par l'identification au symptôme.

Le dire invariant

Cette variété, qui suit les élaborations de la structure est précieuse car, elle nous oblige à choisir, et peut ainsi avoir pour nous des vertus anti-dogmatiques. Elle nous laisse cependant face à une question : celle du "dire", du dire unique, à induire de ces dits multiples.

Si on se tourne vers Freud quant à l'analyse finie, il semble bien que selon ce qui se dégage de ses dits, la fin effective relève d'une simple pragmatique. Ce n'est pas le cas chez Lacan, qui à chaque étape la situe en termes de structure, voire de mathème.

Les constantes qui traversent la variété des thèses m'importent donc particulièrement. Parmi ces constantes, une affirmation ne s'est jamais démentie : celle qui pose, premièrement, qu'il y a une conclusion d'analyse définissable en termes de structure, deuxièmement, qu'elle est inséparable de la production de l'analyste, et troisièmement, qu'elle a une portée politique essentielle. J'y reviendrai.

Je pars de la fin, l'identification au symptôme. Est-ce un chambardement théorique, comme on le dit parfois. Il est sûr que

les années 70-75 sont sous le signe du changement : nouveau schématisme borroméen, et avec lui nouvelles avancées cliniques, redéfinition du symptôme, dévaluation de l'hégémonie du symbolique, réévaluation du réel. Mais jusqu'où cette inversion de perspective change-t-elle ce qu'il faut obtenir d'une fin d'analyse ? Je dis que la formule est nouvelle, mais que le dire ne l'est pas, car il n'a jamais varié. C'est ce que je voudrais montrer.

Identité de séparation

Cette identification au symptôme n'est pas à confondre avec ce que je vais appeler les identifications d'aliénation, identification *via* l'Autre. Ces dernières se déclinent dans une analyse, et sont appelées à y chuter, comme nous disons. Elles viennent de l'Autre, et lui empruntent ses signifiants : ça va des idéaux, I(A), jusqu'au signifiant phallique. Elles tentent certes de "cristalliser" en identité, le terme est de Lacan, mais elles ne sont que les cache-misère, si je puis dire, d'un sujet qui n'est que supposé, et qui n'est pas identifiable dans l'Autre où il ne fait fonction que de manque, (-1). Le symptôme au singulier, lui, comme Lacan le disait en son temps de la Chose, n'est pas du côté de l'Autre, il vient du réel, de la jouissance.

Cette identification, Lacan la définit de façon on ne peut plus simple. Elle consiste dit-il, à "s'y reconnaître". Qu'est-ce à dire ? L'expression est à mettre en balance avec une autre, de la même époque, et qui dit que l'on ne peut pas, jamais, se reconnaître dans son inconscient.

Évidemment pour s'y reconnaître dans son symptôme il faut l'avoir lui-même identifié, avoir reconnu, au-delà des changements thérapeutiques, tout au long de l'élaboration analytique, les modalités spécifiques de jouissances qui ne cessent pas de s'écrire pour le sujet. Et c'est la condition pour s'en débrouiller, "savoir y faire", dit Lacan. Pour le névrosé qui, par définition, ne s'y reconnaît pas, s'en défend et donc s'en plaint, même quand il lui arrive de se donner des airs de cynique, c'est un progrès.

S'y reconnaître, c'est assumer ce qu'il faut bien appeler une identité de jouissance. Rien à voir avec l'identification à l'Autre. C'est donc le symptôme qui ne cesse pas de s'écrire, qui répond au "que suis-je ?" d'entrée. La fin par identification au symptôme est une fin par l'identité, pas par l'identification, plus précisément, une fin par ce que je vais appeler une identité de séparation. Il n'y en a d'ailleurs pas d'autre, d'identité.

Le précurseur explicite de cette thèse de Lacan se trouvait à la fin du séminaire sur *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, où Lacan, évoquant une identification de type spécial à l'objet *a*, ciblait déjà une identité de séparation par la jouissance. Ici s'ouvrirait la question de savoir si elle est exclusive de toute identification. Question dans laquelle je n'entre pas, faute de temps.

Je veux plutôt apporter une précision, que je crois indispensable à la compréhension de ce dire. L'expression "identification au symptôme" est du temps où le symptôme est défini borroméennement par Lacan, ce qui, en termes freudiens, signifierait, entre autres choses, qu'il n'est pas sans être noué au fantasme. Autant dire que l'identité de jouissance n'implique pas que la jouissance y soit au singulier et avec une majuscule. Elle s'accommoderait aussi bien d'être triple : jouissance du sens, (le fantasme n'a pas fait son *exit*, donc, pas plus que l'objet cause du désir), jouissance de la lettre, arrimant le phallicisme, et enfin confin de la jouissance vivante autre, opaque, réelle. Plus essentiel encore, ce que ce symptôme borroméen détermine n'est pas le simple sujet supposé au signifiant, mais au contraire ce que Lacan désigne en 1975 comme le "sujet réel", bel et bien là, à savoir l'individu parlêtre, qui a un corps et substantiel.

Ce dire sur la fin par identité de séparation est généralisable : concernant le terme et le résultat de la métamorphose analytique, il n'y a pas d'autre dire de Lacan que celui-ci. Ça va du "tu es cela" du texte de 1949 sur le stade du miroir, jusqu'à cette fameuse identification au symptôme.

Je repars donc du début, des antécédents.

“Tu es cela”

1949 : Lacan termine son texte en disant que l'analyse accompagne le patient jusqu'à, je cite, “la limite extatique du ‘tu es cela’”. Si ça n'est pas une formule d'identité, qu'est-ce ? Et d'identité de séparation, comme l'indique le terme extatique.

Décennie suivante, c'est la fameuse “assomption de l'être pour la mort” dont les résonances pathématiques occultent la véritable structure. L'analyse étant définie alors, comme la restitution de la chaîne des paroles constituantes du sujet, je vous renvoie à “Fonction et champ de la parole et du langage” et à “Variantes de la cure type”, on pourrait croire qu'il n'y a pas d'autre identité pour le sujet que l'identité aliénée, qui se formule alors en termes d'identité inter-subjective. Mais c'est précisément par rapport à celle-ci que la mort est convoquée par Lacan, comme un centre extérieur au langage, comme réelle, et plus précisément point de capiton réel. Et Lacan de convoquer le sujet qui, je cite, “dit non”, non aux agrégations de l'Éros du symbole”, autrement dit, non à la chaîne, au profit d'un désir de mort, dont il décline les trois formes majeures, qui ne se confondent pas avec la pulsion de mort, mais qui indiquent, et Lacan le dit explicitement, que l'être pour la mort est “affirmation de la vie”, la seule véritable, selon lui, celle qui s'inscrit comme l'être propre, unique, dans la mémoire des hommes. Autrement dit, la subjectivation de l'être pour la mort est une institution de la différence unique, et le suicide d'Empédocle, dont il fera plus tard le paradigme de l'identité de séparation, donne le modèle d'un acte par lequel le sujet devient enfin identique à lui-même. On n'est pas loin du célèbre vers de Valéry : “Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change”.

“Solution de l'analyse infinie”

Que dire alors, encore quelques années après, à partir de “La direction de la cure”, de l'assomption, Lacan dit parfois subjectivation, de la castration ? La fin par identité de séparation n'y est apparemment évoquée en rien, la conceptualisation de la fin n'étant abordée que par le seul signifiant phallique et la réfère-

rence à la castration. Est-ce bien le cas ? Que non. La séparation, pour n'y être pas nommée dans les dits y est cependant présente. Il suffit de lire les deux derniers paragraphes. Le premier annonce la chute de l'identification dernière au signifiant phallique. Et qu'est-ce, sinon l'ultime effet de désidentification ? Cela est très près d'un effet de séparation. Il est vrai qu'il n'identifie pas, il laisse plutôt le \$ pour ainsi dire à découvert. N'est-ce pas, me direz-vous, une fin par le sujet indéterminé, sans identité ? On pourrait le croire, on l'a cru, et on peut le répéter parfois encore, mais c'est que l'on n'a pas vraiment lu la suite et notamment les lignes qui suivent. Elles sont certes très cryptées, mais pas indéchiffrables si on y met du sien, surtout pour nous qui disposons de la suite.

Que disent-elles ? Premièrement, que l'effet de séparation qu'est la dé-identification phallique est la condition de la mise en jeu de la castration dans le rapport à l'Autre – donner et recevoir le phallus, dit Lacan. Or, n'oublions pas que la butée freudienne, relisez le chapitre VII de "Analyse avec fin, analyse sans fin", c'est le refus de cette mise en jeu, et la stase dans le désespoir de la protestation ou de la revendication. "Faire de la castration sujet", selon l'expression qu'il emploie dans son compte rendu de "L'acte analytique", est déjà une solution de la butée. Certes, ce n'est pas une identité.

Mais ce n'est pas tout. Le texte se clôt, deuxièmement, dans son dernier paragraphe, sur ce que Lacan appelle la "solution de l'analyse infinie", solution donc de la butée freudienne. Je souligne solution. Solution donnée par Freud lui-même, au dire de Lacan. Par le Freud qui, en 1937, commence d'écrire, pour la première fois, sur ce qu'il appelle la *Spaltung*. Et pour dire en substance, selon les deux formules que j'en ai proposées, qu'il n'y a pas le pénis, mais qu'il y a... le fétiche. Dans ce fétiche, pénis déplacé selon les termes de Freud, Lacan reconnaît la première introduction freudienne de la considération de l'objet, que lui-même n'a pas encore écrit objet *a*, mais dont déjà il fait la solution.

Je conclus donc sur ce texte. On y a, non pas exactement la fin par l'identité de séparation, mais une fin qui ne va pas sans

un effet de séparation, et déjà une indication de l'élément qui répondra de l'indétermination du sujet, à savoir l'objet lui-même. En ce sens le texte est lui-même comme une pièce incomplète, qui, à la dernière phrase prêt, nous laisse au seuil de l'élaboration complémentaire à venir. C'est ce que j'avais fait valoir dans mon "Prélude" d'*Hétérité* n° 4.

Destitution du manque à être

Reste la fameuse "destitution du sujet" de l'époque de la passe, dont il est difficile de méconnaître la vraie nature, car Lacan a été amené à la préciser lui-même. Cf. le "Discours à l'AFP", de décembre 1967. Contrairement à ce que le terme destitution connote, elle n'est pas une négativation, mais une positivation. Elle n'est concevable que relativement à l'institution du sujet supposé au savoir qu'est toute entrée en analyse. Mais celle-ci n'institue le sujet que comme manque à être, et x du désir, énigme de l'indétermination, aussi irréductible par la chaîne signifiante que le refoulement originaire de Freud. C'est à ce non identifié d'entrée que la destitution donne son identité. Peut-être devrais-je dire son identité paradoxale. Elle écrit l'équivalence du \$ et de l'objet. Ce dernier étant seul à répondre au "que suis-je" d'entrée. C'est la non-identité d'entrée qui est destituée.

J'ai dit identité paradoxale. En effet, si on n'oublie pas que l'objet en question, malgré sa consistance corporelle à la fois imaginaire et réelle, n'est pas un objet de la réalité, appréhendable dans les coordonnées de l'esthétique kantienne, on comprend que l'identité par la cause du désir soit une identité irréprésentable, au sens où elle n'a pas de représentant. La destitution fait être celui qui était manque à être, elle détermine celui qui était indéterminé, elle le fait par l'objet-cause qui décide de son désir – c'est ça que veut dire "désir décidé", cela que Freud aussi disait avec son désir "indestructible", je pense – mais cet objet-cause reste non représentable. Et au terme de toute l'élaboration, Lacan lâche son verdict, qui prête à l'erreur il faut le dire : "savoir vain d'un être qui se dérobe".

Une identité de séparation donc, mais qui se dérobe, c'est paradoxal. On n'est pas loin de la limite extatique de 1949. Tu es cet objet qui n'est pas significantisé dans l'Autre – séparation – tu es cela qui ne cesse pas de causer tous tes dits et actes – constance – mais qu'aucun dit ne représente, qu'aucun acte n'étanche, et qui donc ne se manifeste qu'en acte. Pas étonnant que juste après ce soit le séminaire sur l'Acte !

Donc, d'un bout à l'autre, ce qui se construit dans l'enseignement de Lacan c'est la fin par identité de séparation et son élaboration va de l'identité ineffable affirmée dès 49, jusqu'à celle que la lettre de jouissance du symptôme arrache à l'ineffable, la lettre étant seule dans le langage à être identique à elle-même (1975).

Identité, c'est le contraire de l'égarément ; séparation, le contraire de l'aliénation. Il est stupéfiant de voir à quel point Lacan a produit de malentendus et a été mal compris par ses premiers élèves. Ceux-ci ont monté en pathos, et du coup en idéal, successivement, le manque, la castration, le désêtre, la destitution, sans oublier bien sûr le non-savoir. D'où leur stupéfaction quand ils ont vu apparaître l'identification au symptôme, qui pourtant mettait seulement le point de capiton ultime sur la thèse présente depuis le début. De ce malentendu Lacan lui-même en a fait le diagnostic, en évoquant les analystes qui ne s'autorisent que de leur égarément.

Or sans cette thèse fondamentale, de la fin par identité de séparation, comment rejoindre un fait clinique massif - sur lequel d'ailleurs les ennemis de la psychanalyse ont beau jeu de s'appuyer -, je parle du fait que ceux que l'on dit analysés, pour qui parfois l'analyse a tout changé, vraiment, eh bien, ceux-là pourtant, à un certain niveau, restent les mêmes, en plus endurcis.

L'éthique, jamais individualiste

Ce trop long temps pour comprendre a des inconvénients. Cliniques bien sûr, mais pas seulement, dans la mesure où la conception de la fin de l'analyse a une portée politique décisive.

Dès le début Lacan a posé, parlant de la psychanalyse, que, je cite, “l'éthique n'en est pas individualiste¹” et qu'elle porte *a contrario* des effets de la civilisation actuelle. Relisant l'ensemble de ces textes j'ai été frappée par le nombre de remarques virulentes portées sur l'époque et qui s'appliqueraient parfaitement à ce début du XXI^e siècle.

Temps de galère sociale, barbarie du siècle darwinien, produisant des victimes émouvantes : c'est “L'agressivité en psychanalyse²” ; objectivation du discours qui chasse le sens du sujet : c'est “Fonction et champ de la parole et du langage”, puis les éthiques du surmoi et de l'effroi : ce sont les “Remarques sur le rapport de Daniel Lagache”. J'en passe, jusqu'à “La troisième”, qui nous reconnaît tous prolétaires, n'ayant plus rien pour faire lien social.

Parallèlement à chacun de ces diagnostics, la mission de la psychanalyse est redéfinie : “ouvrir à nouveau la voie de son sens dans une fraternité discrète” à la victime émouvante³ ; que “la satisfaction du sujet trouve à se réaliser dans la satisfaction de chacun⁴” ; sortie des éthiques du surmoi par le silence du désir⁵ ; et puis, faire servir sa castration, “Subversion du sujet et dialectique du désir”, sortir du discours capitaliste, *Télévision* ; et enfin, contrer le réel, j'entends le réel du symptôme social prolétaire : “La troisième”.

On voit que dans tous les cas, et il faudrait suivre ce cheminement plus en détail, la finalité prescrite va dans le sens de restituer aux sujets une place dans un lien social qui passe par la désaliénation des sujets.

Sur ce point qu'en est-il de l'identification au symptôme. Ne redouble-t-elle pas l'individualisme forcé et la dérélition du prolétaire moderne ? Quelques collègues se sont demandé comment,

¹ Lacan J., “La chose freudienne”, *Écrits*, Paris ; Seuil, 1966, p. 416.

² Lacan j., “L'agressivité en psychanalyse”, *Écrits*, Paris ; Seuil, 1966, p. 122.

³ *Op. cit.*, p. 124.

⁴ Lacan j., “Fonction et champ de la parole et du langage”, *Écrits*, Paris ; Seuil, 1966, p. 321.

⁵ Lacan J., “Remarques sur le rapport de Daniel Lagache”, *Écrits*, Paris ; Seuil, 1966, p. 684.

passé l'an 2000, et alors que les sujets d'aujourd'hui sont en proie aux valeurs du capitalisme, comment on pourrait encore vouloir "rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque" comme Lacan le préconisait pour l'analyste à la fin de "Fonction et champ de la parole et du langage". C'est que les mêmes se sont imaginés sans doute que l'identification au symptôme était homogène au régime de ce que j'ai appelé le "narcynisme généralisé" que produit le capitalisme.

Là est l'erreur, je pense. Le symptôme social du "tous prolétaires" qui globalise le rapport conforme de chacun aux produits du marché est disruptif du lien social, n'établissant qu'un seul lien, très peu social, de chacun aux plus-de-jouir prescrits. Ce n'est pas nécessairement le cas du symptôme borroméen de fin d'analyse, qui, nouant pour chacun, de façon singulière, jamais globale, le désir et les jouissances, n'exclut nullement le lien social. Tout au contraire est-il seul à pouvoir assurer ce que Lacan appelait un amour plus digne, voire, "la sortie du troupeau".

Face à la globalisation de la jouissance marchande, aux plus-de-jouir standardisés, l'identification au symptôme fait valoir une singularité de jouissance, sans recours nostalgique aux valeurs devenues impuissantes du passé. Elle rejoint donc bien la subjectivité de l'époque, du moins ce qui en reste dans un discours qui tente de maîtriser les désirs. Lacan était plus que jamais à l'heure du temps.

Reste cependant que la solution de la névrose par l'identification au symptôme ne sort pas de l'éthique individualiste. Ce pourquoi, je pense, Lacan a pu dire que c'était court. Ce pourquoi aussi, il y a ajouté la nécessité d'un complément de solution pour les analystes... la solution par l'École.

Bernard Nominé
Pau

La Passe et l'analyse finie

Le signifiant Passe pourrait laisser entendre qu'on peut se frayer un passage au fond d'une impasse, au fond de l'impasse de l'analyse infinie. La Passe a pu ainsi être considérée comme solution à l'impasse freudienne, à la butée sur le roc de la castration. Cette conception implicite a pu infiltrer le dispositif de la Passe alors envisagé comme brevet de l'analyse finie. Je soutiendrai aujourd'hui que c'est une conception qui est loin d'être satisfaisante. La passe proposée par Lacan n'élimine pas la butée repérée par Freud. La passe, nous dit Lacan, est de l'ordre du saut. S'il y avait un passage tranquille à la fin de l'expérience, il n'y aurait nul besoin de faire ce saut. Reste à savoir en quoi ce saut qui franchit une béance que Lacan situe dans son séminaire sur l'Acte (21 février 68) entre deux points qui sont le $- \varphi$ et le a est quelque chose qui a à voir avec la butée freudienne du roc de la castration.

Analyse terminable, analyse interminable

À première lecture, le texte de Freud paraît nous dire que tout analysant qui poursuit sa cure jusqu'à un terme correct est confronté à la castration et a du mal à se résoudre à lâcher la suprématie du phallus. Voilà pour le $- \varphi$. La suite est plus difficile à démontrer. Et pourtant, si on lit attentivement "Analyse avec fin, analyse sans fin", on s'aperçoit que jusqu'à l'avant-dernier chapitre, Freud essaye de nous démontrer que tout n'est pas analysable, que toute la pulsion n'est pas domptable, qu'il y aura donc toujours un reste. La maîtrise complète et définitive des pulsions est un idéal inatteignable. Pas tout de la pulsion orale ne cède sa place à la pulsion anale. Pas tout de cette pulsion anale ne cède non plus sa place à la pulsion génitale du stade phallique. "Même en cas de développement normal, la métamor-

phose n'est jamais tout à fait complète, si bien que dans la configuration finale des restes de fixations libidinales plus anciennes peuvent demeurer en vigueur¹.”

Si le projet de la psychanalyse est de remplacer le refoulement par la maîtrise des pulsions, il faut admettre que cette “métamorphose” ne réussit qu'en partie et que “des éléments des anciens mécanismes restent non touchés par le travail analytique”. Sans compter qu'à côté des pulsions que le moi cherche à maîtriser, Freud nous rappelle qu'il a isolé une sorte de pulsion totalement indomptable, la pulsion de mort qui peut s'exprimer dans la cure sous la forme de la réaction thérapeutique négative.

Voilà où l'on en est après les sept premiers chapitres de ce texte qui nous ont appris que la pulsion n'est pas entièrement domptable, qui nous ont habitués à l'idée d'un reste qui fait butée. Et puis voilà que tombe le dernier chapitre, comme un cheveu sur la soupe. D'une façon extrêmement rapide et sans détour, Freud conclut son travail en nous dévoilant un nouveau point de butée : le roc de la castration ou refus de la féminité. Autant prêcher aux poissons, dit Freud, que de vouloir “inciter les femmes à renoncer à leur désir de pénis en tant qu'irréalisable ou de convaincre les hommes qu'une disposition passive envers l'homme n'a pas toujours la signification d'une castration².”

Ma première réaction à la lecture attentive de cet article a été de m'étonner de ce dernier chapitre qui contredit en quelque sorte la logique du reste du texte. Après nous avoir habitués à l'idée qu'il y a de l'ininterprétable, Freud ne revient-il pas sur son propos en nous lâchant ce pavé dans la mare, son roc de la castration ? Décidément, il nous ramène toujours à la problématique phallique, quand bien même il nous avait permis d'envisager un au-delà sous la forme de ce fameux facteur quantitatif de la pulsion indomptable.

¹ Freud S., “Analyse avec fin, analyse sans fin”, 1937, *Résultats, idées, problèmes*, PUF, 1985, t. 2, p. 244.

² *Ibid.*, p. 267.

Une lecture lacanienne de l'article de Freud

Il nous faut l'aide de Lacan pour saisir la logique de cet article. Si l'analyse ne peut être finie au sens d'un ensemble fini, c'est qu'il y a de l'ininterprétable. Et cet ininterprétable peut s'articuler à deux points de butée essentiels : la pulsion de mort et la féminité. Ce n'est pas tant la peur de la perte du phallus, que l'ouverture sur un monde où il n'est pas, sur un monde au-delà du phallus, sur une jouissance autre que phallique. Cette jouissance inqualifiable, tout un chacun recule à la reconnaître et pourtant elle est certainement le moteur occulte le plus commun à tous. Il ne sert à rien de vouloir l'interpréter en termes freudiens de castration par privation du pénis ou du phallus. Il y aurait là un forçage qui ne pourrait qu'encourager à une analyse interminable, qui ne trouverait de point d'arrêt qu'à l'acmé d'une réaction thérapeutique négative caractérisée.

La première partie de l'article de Freud concerne ce qui peut se maîtriser de la pulsion, et ce qui se maîtrise va toujours dans le sens de l'appropriation du phallus. L'analyse peut faire partie de ce projet ; l'analysant cherche à se rendre maître de ses pulsions et veut passer ensuite de l'autre côté pour exercer la fonction de l'analyste, empruntant la même passerelle que celle qui conduit l'élève à occuper la position du maître. Ce n'est pas cette voie que Lacan souhaite favoriser, parce qu'il a pu écrire le discours de l'analyste bien distinct de celui du maître. L'analyste en faisant fonction d'objet ne se propose pas comme modèle de maître des pulsions. Il aurait plutôt tendance à affoler la pulsion en objectant à sa maîtrise. On imagine bien le tour de passe-passe que constitue le passage du divan au fauteuil dans une telle option où l'analysant s'est trouvé conforté dans sa demande phallique. Là on peut dire que le passage à l'analyste aura évité au candidat l'impasse de la demande de reconnaissance phallique. Car, si ce que l'analysant demande se résume à la quête phallique, il est certain que la fin de l'expérience, du côté féminin, en tout cas, devrait logiquement apporter une bonne dose d'amertume et de désillusion propres à déchaîner le *neid*, la revendication enragée décrite par Freud.

Ce texte de Freud devient plus lisible et plus efficace pour nous si nous y lisons la trace de l'objet *a*. Ce qui ne se laisse pas

dompter, ce qui ne rentre pas tout à fait dans l'économie de cet être du désir qu'est l'étalon phallique, c'est cet objet qui n'a pas de substance et que Lacan a cerné comme plus de jouir.

La revendication phallique : une demande d'être

Ce sur quoi bute l'analyse selon Freud, c'est une demande qui ne peut se satisfaire, demande d'avoir le phallus chez la femme et de le garder à l'abri de la castration chez l'homme. Mais Lacan apporte un correctif à la thèse freudienne, il ne s'agirait pas tant d'une demande d'avoir que d'une demande d'être.

Comment l'analyste pourrait-il répondre à cette demande d'être, comment pourrait-il la satisfaire ? On voit tout de suite que la seule issue serait du côté de la reconnaissance, c'est-à-dire du côté de l'identification. L'analyste encourage son analysant à s'identifier à ses idéaux, et le reconnaît à la fin du parcours dans une sorte d'adoubement qui le confirme dans son être... analyste. Cette sorte de passerelle escamote ce qui aurait dû conduire à une impasse, à un point de butée concernant cette demande d'être, mais elle a conduit les associations psychanalytiques dans l'impasse concernant la formation des analystes et spécialement au niveau du désir de l'analyste. C'est pour tenter de corriger cette impasse au niveau de l'institution que Lacan a inventé la passe. Je crois qu'il faut insister sur ce point car il peut être fondamental pour notre école : la passe de Lacan n'est pas une solution à la butée rencontrée dans la cure menée à son terme, mais une solution à l'impasse institutionnelle de l'institution analytique qui contourne l'obstacle ou qui le méconnaît.

La butée sur l'être

En relisant l'ensemble de ce qui a pu se dire dans le milieu lacanien depuis l'invention de la Passe, on peut retenir trois catégories de butée pour l'analyse lacanienne : la butée de la jouissance, la butée du fantasme et un troisième point de butée qui les recoupe en partie mais qui me semble avoir été mieux cerné et sur lequel je me suis penché car c'est pour moi le point

central quoique très obscur de la “Proposition” de Lacan, je veux parler de la butée sur l'être. C'est en effet la question de l'être qui est au centre de la “Proposition”. La prise de l'être du désir, comme point de mire du fantasme, n'est que méprise, c'est-à-dire qu'elle rate et ne débouche que sur du désêtre. Par ailleurs, la méprise du sujet supposé savoir ne promet pas meilleur avenir à l'être du savoir.

Il y a plusieurs façons d'envisager cette butée sur l'être. Mais il me semble qu'on a intérêt à laisser de côté toute ontologie, tout abord philosophique de la question et à se ranger au point de vue de Lacan quand il dit dans le séminaire *Encore* que “toute dimension de l'être se produit dans le courant du discours du Maître³.” Le Maître en effet, c'est celui qui dit ce qui doit être et ce qui ne doit pas être, mais il n'y a aucune réalité d'être qui soit antérieure à ce discours.

Il faut dire que le langage est tel qu'on ne peut s'empêcher de supposer une substance qui serait imprégnée de la fonction de l'être. Cette supposée substance imprégnée de la fonction de l'être c'est l'objet perdu de Freud et c'est le support du manque à être lacanien. Pour autant il ne faudrait pas attribuer à l'objet *a* de Lacan une véritable substance. L'objet *a* n'est qu'un semblant d'être, ce qui ne lui enlève rien de sa consistance logique. C'est ce qui fait que dans la procédure de la passe les passeurs ne sont pas forcément sensibles à une démonstration du passant qui veut prouver qu'il a atteint la vérité de son être dans une construction et une traversée de son fantasme. Par contre, il peut arriver que le cartel mesure que les passeurs ont été sensibles malgré eux et qu'ils ont transmis, à leur insu, la logique à l'œuvre dans le témoignage qu'on leur a confié.

On insistait beaucoup, à une certaine époque, sur la traversée du fantasme au point de faire de la passe une fin idéale d'analyse avec cette fameuse traversée. Le fantasme est en lui-même une butée dans l'analyse. Le fantasme donne en effet à chacun une assurance sur ce qu'il se voit où se croit être dans une scène figée qui fait écran sans doute au manque à être qui se trouve

³ Lacan j., *Le Séminaire, Livre XX, Encore 1973-73*, Paris ; Seuil, 1975, p. 33.

derrière. Un changement de perspective peut seul défaire ce mirage, mais la cure menée à son terme ne peut sans doute pas l'obtenir à elle seule, il faut aussi l'appui des hasards de la vie, la contingence de certaines rencontres.

La traversée du plan de l'identification

Une traversée qui n'est pas d'artifice et qui n'est pas rare, on l'entend assez souvent, c'est la traversée du plan de l'identification. L'analysant, en prenant la mesure de ce que son être doit au discours de l'Autre, perd tout à coup l'assurance de ce qu'il se croyait être et c'est l'effet de dépersonnalisation dont Lacan parle dans sa "Remarque sur le rapport de Daniel Lagache". Si l'on examine de près cet affect de dépersonnalisation dont Lacan nous parle, on voit en quoi il concerne une désidentification, c'est-à-dire, à strictement parler, une perte d'être. Dans ce moment de franchissement, le sujet peut être alors amené à se voir autrement, d'un autre point de vue, sans l'illusion que lui renvoyait l'être idéal. Il en perçoit aussitôt la conséquence dans son corps, c'est la sensation de dépersonnalisation.

Lacan reviendra dans son séminaire sur *Les quatre concepts* sur ce thème en évoquant une topologie pour la traversée du plan de l'identification. Ce plan est en fait un plan de suture, une passerelle qui comble la béance entre l'Idéal du moi qui fait être et l'objet *a* qui condense le manque à être. "C'est pour autant que le désir de l'analyste tend dans le sens exactement contraire à l'identification que le franchissement du plan de l'identification est possible...⁴", nous dit Lacan, et il rajoute : "Tout un chacun de ceux qui ont vécu jusqu'au bout avec moi, dans l'analyse didactique, l'expérience analytique sait que ce que je dis est vrai." Ce franchissement repéré par Lacan est donc directement en rapport avec le terme possible de l'expérience analytique. Lacan attendait du dispositif de la passe qu'il éclaire ce franchissement qui est aussi bien celui qui conditionne un changement de position, le passage de l'analysant à l'analyste. Or, s'il y a un cons-

⁴ Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts de la psychanalyse 1964*, Paris ; Seuil, 1973, p. 246.

tat assez unanime de la part des différents cartels de la passe, c'est que les témoignages des passants n'éclairent pas du tout ce passage qui reste la plupart du temps inaperçu. Voilà donc un nouveau point de butée, enfin, nouveau, ce n'est pas sûr, c'est peut-être toujours le même. D'où vient ce "je suis analyste" ? Est-ce un être qui ne serait pas effet du dit d'un Autre qui l'aurait identifié ? Si l'on récuse la passerelle de l'identification, il faut répondre par l'affirmative. Il nous faut alors affronter ce paradoxe qui nous conduit à soutenir qu'il doit y avoir du psychanalyste, de l'être qui échappe à la condition de tous, de n'exister qu'identifiés par l'Autre. Ce n'est pas pour autant que nous allons nous recruter sur le critère du sujet non identifié, ce serait de la folie. Ça pourrait pourtant être la conséquence d'une observation radicale du ne s'autoriser que de soi-même. C'est là que le dispositif de la passe inventé par Lacan vient mettre quelques limites, il s'agit de concerner aussi quelques autres dans cette affaire, quelques autres qui doivent se débrouiller pour savoir reconnaître la logique du désir de l'analyste à la base de ce saut qui a conduit un sujet à s'autoriser de lui-même.

Témoignage sur l'expérience du cartel de la passe

C'est dans cette optique que j'ai participé au premier cartel de la passe pour notre école et je vais à présent essayer d'en donner quelques échos. Sur la procédure elle-même, je dois dire que le caractère exceptionnel de nos rencontres concentrées sur quatre jours que nous avons consacrés à ce travail pour l'École a fait apparaître une dimension de logique collective dans ce dispositif. Nous avons dû presser passants et passeurs pour qu'ils concluent la période de leurs rencontres. Nous avons dû imposer un calendrier serré de rendez-vous avec les passeurs pour les écouter tous dans l'espace des quatre jours dont nous disposions et nous n'avions nous-mêmes qu'un temps limité pour nous mettre d'accord. C'est dire que la hâte était au rendez-vous. Au bout de ces quatre jours, une position commune émergeait qui nous conduisait à dégager la logique d'une nomination d'AE.

Pour cela, il a fallu la demande du passant adressée à l'École *via* les passeurs et le cartel. C'est un point sur lequel on n'a pas

dit grand-chose jusqu'à présent, mais le passant a une demande sans laquelle rien ne serait possible. C'est dire qu'il y a un Autre dans la passe et donc un minimum de demande d'être qui lui est adressée. Le fait qu'elle ne s'avoue pas poserait plutôt question. C'est dans la mesure où il y a cette demande minimum que la rencontre avec les passeurs peut se faire. Le passeur peut être sensible à cette demande d'autant que cela pourrait être aussi bien la sienne, puisqu'il a été désigné comme étant dans ce moment de conclure. Cette demande peut avoir la structure fondamentale de toute demande : "dis-moi qui je suis", même si elle ne se formule que sous une forme détournée : "je veux faire la preuve que je sais maintenant qui je suis et je te prends à témoin." Le passeur sensible, le passeur "pas sourd" fait passer le témoignage, mais dans le cas qui nous a conduit à nous prononcer en faveur de la nomination, on pourrait dire qu'il a fait passer le passant, l'a précipité dans le moment de conclure. Il s'est passé quelque chose, de l'ordre de ce que le passant était venu demander : qu'il se passe quelque chose qui puisse l'aider à conclure. La rencontre avec les passeurs a permis au passant de poser un acte dans sa vie professionnelle qui allait dans le sens d'un pari pour la psychanalyse aux dépens d'une carrière qui s'annonçait plutôt sous l'angle de la reconnaissance par la Faculté. Je ne peux pas donner trop de détails mais sachez que la logique de ce parcours permettait de comprendre cet acte d'autant qu'il pouvait être assimilé à un acte manqué, c'est-à-dire manqué par rapport à une visée de prestance moïque, une visée narcissique, mais réussi quant au résultat obtenu au regard du désir du sujet.

En tant que membres du cartel nous avons été pris, à notre tour, dans cette logique collective, chacun ayant été sensible, à sa façon, à différents points du témoignage et apportant sa pierre dans l'édification du travail qui a abouti à la nomination. J'ai vraiment mesuré alors en quoi la nomination était le travail du cartel. Nous avons pu nommer parce que le témoignage transmis par les passeurs nous a permis de travailler à dégager la logique de ce parcours analytique et de la confronter à ce que l'on nous proposait. La nomination d'un AE est donc un travail collectif qui nécessite passant, passeur et cartel de la passe.

Mais quelle est la nature de ce qui passe ? Est-ce un savoir, un savoir ultime, le fin mot de l'histoire d'un long parcours ana-

lytique enfin articulé ? Cela aurait des allures de savoir absolu – à usage intime bien évidemment. Or un tel savoir, même s'il peut forcer le respect et l'admiration, ça ne passe pas au niveau de la logique collective. Ce qui passe est sans doute plus de l'ordre du non-su, quelque chose qui n'en est pas moins articulé logiquement, c'est du non-su mis en perspective et ordonnant, par là, les signifiants de l'histoire du sujet. Ce non-su laisse une place vide dans laquelle chacun peut loger son travail et participer à l'élaboration collective d'un savoir⁵.

Pour donner une idée de ce reste non-su, je pourrais livrer les coordonnées d'un rêve qui clôture une série qui fait le centre de ce témoignage. Dans la réalité, le passant s'est trouvé, du fait d'un acte manqué qui lui a fait rater une station de métro, dans un quartier de banlieue mal famé où on l'a délesté de son téléphone portable. On aurait pu lui en prendre davantage, car il transportait sur lui plusieurs appareils auxquels il tient beaucoup. Le soir même, il fait le rêve qu'on lui a tout pris. Il s'interroge alors sur le sens de ce rêve de privation. Pourquoi désire-t-il qu'on lui prenne tout ? Pour les mêmes raisons qui lui font attendre le moment où, dans son analyse, il pensera avoir trouvé toutes les réponses à tous les pourquoi, c'est-à-dire qu'il espère toujours saturer le désir de l'Autre avec les signifiants de la demande. L'acte manqué l'a fait s'aventurer au-delà de sa zone de sécurité habituelle, on lui a pris quelque chose, il rêve qu'on puisse lui en prendre davantage. Qu'il ne lui reste plus rien, au-delà de l'opération de privation, l'arrangerait dans la mesure où cela laisserait inaperçue la fonction du reste, c'est-à-dire la fonction de l'objet *a* comme ce qui sera toujours un manque dans l'Autre. C'est dans la mesure où cela n'est pas possible qu'il rêve. Le rêve est donc au service de son désir de recouvrir le désir de l'Autre, en le saturant avec les objets de la demande. Le rêve lui apparaît désagréable tant qu'il ne s'imagine pas encore vraiment

⁵ Cf. ce que dit Lacan à propos du savoir dans *Les non-dupes*, séance du 9 avril 1974 "Il n'y a pas le moindre désir de savoir au niveau individuel". "Le désir de savoir prend substance du groupe social... Je voudrais voir se reproduire dans la communauté analytique ces temps miraculeux, cette espèce de république qui faisait que Pascal correspondait avec Fermat, Roberval, Carcavy, des gens qui désiraient en savoir plus à propos de ces choses invraisemblables comme les problèmes de la cycloïde." Lacan montre que ce savoir ne leur était d'aucune utilité, d'aucun usage au niveau d'un quelconque pouvoir, mais que c'est cette passion partagée pour essayer de nommer les bords du réel qui avait créé cette petite communauté.

à quel point il veut sacrifier tous ses objets à l'Autre. C'est comme ces rêves que chacun peut faire d'avoir à repasser un examen pourtant réussi, c'est le rêve qu'il existe encore quelque chose au-delà de la satisfaction de la demande, quelque chose qui, comme le dit si joliment Lacan, "laisse à désirer". Je sais que personnellement, malgré une longue analyse, j'ai toujours horreur d'être en retard. Je ne peux l'être que malgré moi, du fait d'un acte manqué, ou bien plus souvent en rêve. J'ai horreur d'être en retard et pourtant, parfois, lorsque l'occasion se présente d'un rendez-vous important, il m'arrive, la veille, de rêver que je rate le train ou l'avion. Je pense que chacun pourrait témoigner de sa façon de se débrouiller avec ce qui *laisse à désirer*. C'est peut-être ce que Lacan veut dire, quand il parle de l'identification au symptôme : que chacun se reconnaisse dans sa façon d'y faire avec ce qui laisse à désirer dans sa relation à l'Autre.

L'analyse n'a certainement pas pour but de faire de l'analysant un sujet parfaitement adapté aux exigences de l'Autre. Lacan s'est prononcé sur ce sujet de façon très précise en parlant de l'écart à maintenir entre l'idéal et la cause du désir. Ces deux entités sont pourtant naturellement conjuguées dans l'idéal du moi qui sert comme modèle pour les objets idéalisés par le sujet. Lacan les a désignées avec deux petites lettres : *i(a)*. De fait l'image de l'objet idéal, paré de toutes les vertus, enveloppe un objet de jouissance dont le dévoilement ferait horreur. L'objet idéalisé, l'objet qui vaudrait plus que tout autre, a pour fonction de justifier l'objet de fixation du fantasme, l'objet de jouissance. Souvent, ce qui paraît au sujet être le plus idéal, l'axe selon lequel il a orienté sa vie, est en même temps la voie qui justifie, à son insu, son mode électif de jouissance. Il n'est pas exclu que la pratique analytique, elle-même, puisse donner lieu à l'exercice de cette jouissance. C'est peut-être ce qui fait que Lacan nous mettait en garde contre tout idéal de l'analyste. "L'analyste doit s'absenter de tout idéal de l'analyste⁶." Si l'analyste doit s'absenter de tout idéal de l'analyste, c'est parce que c'est le désir de l'analyste qui doit le guider dans son acte et pas un idéal. Et l'avènement du désir de l'analyste suppose que l'analysant à la

⁶ Lacan J., *Le Séminaire, Livre VIII, Le transfert 1960-1961*, Paris ; Seuil, 1991, séance du 21 juin 1961, p. 449.

fin de son parcours ait pu faire le deuil de cette idée qu'il y aurait un objet qui vaudrait plus qu'un autre⁷. Ceci devrait pouvoir se repérer dans les témoignages des passants ; un tel deuil suppose que le sujet ne soit plus forcément fidèle à ses idéaux. Profitons-en pour souligner que l'analyste de l'École n'a pas à incarner un nouvel idéal. Une nomination ne désigne pas l'analysé idéal. Une nomination telle que nous l'avons pensée est le produit du travail du cartel à partir de ce qui lui a été transmis. Qu'un tel travail soit possible nous a incité à faire le pari que le collègue nommé puisse assumer pour un temps la fonction de maintenir notre École au travail sur cette question de la fin de l'analyse.

⁷ Cf. cette phrase de Lacan dans le séminaire *Le transfert* : "Il n'y a pas d'objet qui ait plus de prix qu'un autre – c'est ici le deuil autour de quoi est centré le désir de l'analyste.", *op. cit.*, p. 460.

LES RÉSULTATS

Marc Strauss
Paris

Le désir du psychanalyste après la traversée du fantasme

“Les décharges bienheureuses au regard du principe de plaisir¹.”

Je partirai de cette expression de Lacan, bien caractéristique de son auteur. En apparence très freudienne, il ne semble s’agir que des célèbres décharges de l’excitation, visées et obtenues par le processus secondaire. Reste que Lacan y ajoute un “bienheureuses” plutôt équivoque. Je n’insisterai pas sur le fait que la décharge désigne aussi en français le lieu où sont entreposées les ordures, me limitant à demander pour qui ces décharges sont bienheureuses ? Cette formule n’est pas sans en évoquer une autre, plus connue pour figurer dans son petit livre *Télévision*, où il avance que le sujet est heureux. Le sujet est heureux, car il trouve toujours son petit bout d’ordure, son déchet avec lequel compléter son fantasme.

Désir d’Autre chose

Mais la question est celle-ci : le sujet le sait-il, que ses décharges sont bienheureuses au regard du principe du plaisir ? Bien sûr que non, sans quoi il n’y aurait pas d’analyse ; s’il le savait, il n’y aurait pas de sujet qui demanderait le tempérament de ses symptômes, qui sont à l’occasion la forme que prennent ces décharges.

Une analyse consiste-t-elle alors à révéler au sujet ce que son symptôme avait à son insu de satisfaisant, pour lui permettre de s’en satisfaire sans méconnaissance et sans réserve ? À le ré-

¹ Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* 1964, Paris ; Seuil, 1972, p. 60.

concilier en quelque sorte avec son ordure ? Il doit bien y avoir quelque chose de ça. Tout le monde connaît je crois l'histoire assez malveillante du type qui pissait au lit avant son analyse et qui, après son analyse, se fait gloire de toujours pisser au lit, mais de dorénavant s'en foutre. Plus fort et pourtant véridique, n'avons-nous pas vu de ces sujets, à peine émergés, grâce à une analyse rondement menée, des miasmes de leurs scrupules névrotiques, clamer à la face de leurs collègues, avec toute la force de leur être enfin désubjectivé, leur devise nouvellement conquise : "Je suis une vermine !"

Vers la même époque, Colette Soler avançait volontiers dans les débats qu'il ne suffisait pas qu'un sujet ait appris à activer les manettes de son fantasme pour que l'on puisse parler d'analyse aboutie. Que faut-il alors ? L'existence ne se suffirait-elle donc pas des décharges bienheureuses au regard du principe du plaisir, de surcroît assumées dans l'enthousiasme ? Et ne pas se suffire de ces décharges ne serait donc pas le signe pathognomonique d'une névrose décidée, voire d'une réaction thérapeutique négative obstinée ?

Et ainsi la psychanalyse saurait ce que peut vouloir un sujet au-delà de ces satisfactions ? Satisfactions que tous, tous au sens du corps social, pourtant s'emploient à lui offrir... pour qu'il les achète avec le packaging idéologique qui va avec ?

Mais oui, mais oui, la psychanalyse sait ce que désire le sujet, sait ce qui fondamentalement l'anime dans sa quête, que cette dernière prenne la forme de la réussite, sociale ou amoureuse, ou celle d'un symptôme plus privé.

Le vrai secret du ludique

Lacan nous le dit très explicitement dans sa cinquième leçon du séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, de 1964. Une leçon à mon sens éblouissante par sa richesse et sa profondeur. Je vous rappelle que c'est celle où Lacan parle de la répétition, du rêve "Père ne vois-tu pas que je brûle", du jeu du *fort-da*, du jeu en général, de son expérience avec un de ses enfants aussi.

C'est d'ailleurs du passage consacré à nous révéler rien moins que "le vrai secret du ludique", qu'est extraite l'expression des décharges bienheureuses.

Et le vrai secret du ludique, ce n'est bien sûr pas la recherche obstinée de ces décharges, ce qui nous différencie immédiatement du rat de laboratoire qui, une fois qu'il a trouvé la manette qui lui octroie ces décharges, ne la lâche que pour mourir. Le vrai secret du ludique, Lacan le repère au temps d'avant que nous ne goûtions le nouveau, la nouveauté. Il le repère au temps où l'enfant veut qu'on lui répète toujours la même histoire, mot à mot. Je le cite : "Cette exigence d'une consistance distincte des détails de son récit signifie que la réalisation du signifiant ne pourra jamais être assez soigneuse dans sa mémorisation pour atteindre à désigner la primauté de la signifiante comme telle."

Mais cette quête – atteindre à désigner la primauté de la signifiante comme telle – est vouée à l'échec, du fait même de la mise en place de l'ordre signifiant, disons à cause du signifiant qui irrealise la Chose. Cette quête, pour ne pas dire cette obsession, dans laquelle le sujet est emprisonné, va donc prendre une nouvelle forme, celle de la nouveauté, de la variation. Je cite la suite : "C'est donc s'en évader, en apparence, que de la développer en variant ses significations. Cette variation fait oublier la visée de la signifiante en transformant son acte en jeu, et en lui donnant des décharges bienheureuses au regard du principe du plaisir."

Voilà donc la réponse : le sujet veut – au départ et par la suite – atteindre à désigner la primauté de la signifiante comme telle.

La primauté de la signifiante

Belle réponse. Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que la signifiante, dont Lacan parle quand même beaucoup moins que du signifiant, du signifié, de la signification, du sens, du signe, etc.

Il en parle encore dans le paragraphe suivant de la même page, à propos du jeu du *fort-da*, du petit fils de Freud. Partant de la béance introduite par l'absence de l'autre maternel et de la bobine du jeu comme de ce qui choit de cette béance, il évoque l'automutilation à partir de quoi l'ordre de la signifiante vient se mettre en perspective. Il faudrait lire tout le passage, superbe de précision et de puissance d'évocation ; contentons-nous de ces phrases : "autour du fossé que l'absence de la mère a créé sur la frontière de son domaine, il n'a plus qu'à faire le jeu du saut". Notons le "il n'a plus qu'à", avec ses résonances de résignation, d'irréparable. Et plus loin, Lacan précise à propos de ce jeu : "ce qu'il vise, c'est ce qui essentiellement n'est pas là ; pas là en tant que représenté".

C'est dans la suite qu'il nous parle de son expérience avec un de ses enfants, qu'il appelle d'ailleurs l'enfant, de façon générique. Un enfant traumatisé de ce qu'il soit parti en dépit de son appel précocement ébauché de la voix, le cri donc, et désormais plus renouvelé pour des mois entiers, la phase dépressive de Mélanie Klein. "Je l'ai vu bien longtemps après encore, quand je le prenais, cet enfant, dans les bras, je l'ai vu laisser aller sa tête sur mon épaule pour tomber dans le sommeil, le sommeil seul capable de lui rendre l'accès au signifiant vivant que j'étais depuis la date du trauma." Notons d'une part qu'il ne dit pas : le signifiant vivant que j'étais avant la date du trauma. C'est le trauma qui fait exister le signifiant vivant, au moment même où il est perdu. Notons aussi que l'expression de signifiant vivant est bien faite pour nous surprendre, lacaniens que nous sommes et qui n'ignorons pas que le signifiant est le meurtre de la chose, que vie et signifiant s'excluent.

C'est pourquoi je conclurai, non pas mon exposé, mais mon parcours de citations, par une dernière, extraite du séminaire *Encore*, 1972, dans la leçon VI, "Dieu et la jouissance de La femme²". Il est question de l'être, de l'Être suprême même, auquel Lacan oppose l'être de la signifiante. Il ajoute : "Et je ne vois pas en quoi c'est déchoir aux idéaux du matérialisme – même problématique que le début de la leçon V des *Quatre concepts* – que

² Lacan J., *Le Séminaire, Livre XX, Encore 1972-73*, Paris ; Seuil, 1975, p. 67.

de reconnaître la raison de l'être de la signifiante dans la jouissance, la jouissance du corps." Et plus loin, à propos de la jouissance féminine comme une des faces de l'Autre, il précise : "Comme tout ça se produit grâce à l'être de la signifiante, et que cet être n'a d'autre lieu que le lieu de l'Autre, on voit la biglerie de ce qui se passe³."

Récréation clinique

Pour ce qui est de la biglerie, je suppose que nous avons atteint un point de perplexité tel que nous nous sentons dans un brouillard toujours plus aveuglant. Je vous propose donc une récréation clinique de mon cru. La combinaison de mon intérêt pour le jeu, à ce qui est en jeu dans le jeu, et de l'expression de Colette Soler sur les manettes du fantasme, m'a amené à me pencher sur le jeu dit du bandit manchot, dit aussi Jackpot. L'énigme de la captation que produit ce jeu si imbécile, si décrié et si méprisé par ailleurs, en particulier par ceux qui se sont comme Roger Caillois interrogés sur la fonction du jeu, m'a retenu, jusqu'à ce que j'aie l'idée d'y avoir compris quelque chose.

Imaginez la machine, avec son moignon solitaire désespérément tendu vers le ciel. C'est une machine signifiante, car il en faut, du signifiant, et bien enchaîné, pour construire un tel instrument. Disons même que la machine, c'est l'Autre, l'Autre symbolique, qui se tient là, inerte, mais prêt à s'animer pour peu que vous lui prêtiez un peu de votre vie. Non seulement prêt à s'animer, mais prêt même à jouir, pour peu que votre action ait enclenché les bons réseaux. Remarquez que votre participation, pour essentielle qu'elle soit, se réduit à presque rien : inutile d'apprendre, de s'entraîner, de réfléchir, il y a juste à vous faire l'objet qui manque à cette chaîne signifiante en attente, en la complétant par le peu de vie que vous lui transférez. Pour peu que "ça marche", que vous gagniez en activant cet Autre jusqu'au point où il consent à produire le signe de sa jouissance, il n'est pas douteux que vous jouissiez en symbiose avec lui, tout aspiré dans sa décharge bienheureuse. On ne joue évidemment

³ *Idem*, p. 71.

pas au bandit manchot pour gagner de l'argent, les pièces récupérées servent uniquement à jouer plus longtemps, à jouer encore ; pas plus qu'on y joue pour être champion du monde de bandit manchot. On y joue pour rien, si ce n'est pour obtenir ce signe que l'on n'obtient de personne, même pas de son partenaire sexuel, ce signe qui ramène au principe de la signifiante comme telle, au signifiant vivant, celui où coïncident la jouissance et le signifiant.

Bien sûr, un bandit manchot qui aurait livré son secret, avec lequel vous gagneriez à tous les coups, n'aurait plus aucun intérêt, et vous le délaisseriez bien vite.

L'essence de la structure

J'aime cette machine. Je dirais à son propos ce qu'un collègue disait de l'autisme, et à quoi je souscris entièrement : l'autisme réalise l'essence de la structure psychotique. Eh bien, le bandit manchot réalise l'essence de la structure du sujet, ou de la structure du fantasme plutôt, fantasme dégagé de tous ses habillages imaginaires. Ce n'est pas que cette dimension imaginaire ne soit présente comme enveloppe, il n'y a qu'à penser à Las Vegas et à sa débauche de paillettes et de néons, mais les gigantesques salles consacrées au bandit manchot et les appareils eux-mêmes se passent bien de cette mise en scène, car c'est autre chose que s'y joue, de bien plus fondamental.

Développons la richesse de ce modèle en l'appliquant pour commencer à la névrose : le névrosé est celui qui, devant le bandit manchot, se livre à sa pantomime pour solliciter son signe en retour, et s'en défend en même temps. Il n'y touche pas, ou pas pour de vrai, mais reste devant. Pour le séduire, et discréditer sa jouissance si elle se manifeste dans l'hystérie, pour le provoquer et s'en défendre dans l'obsession, pour le craindre dans la phobie. Mais tous y croient, tous donnent valeur de signe à la jouissance qu'ils lui supposent. Bien sûr, celui qui n'est pas névrosé, ou celui qui a appris à jouer avec les manettes de son fantasme peut jouer avec lui pour de vrai, mais il n'y croit pas moins. Au fond, pour jouer, il faut croire en l'Autre, en Dieu, car si l'on croit

au seul hasard, aux mathématiques, il est exclu de donner valeur de signe à un événement mécanique statistiquement peu probable. Il ne suffit pas de n'être pas névrosé pour ne pas croire en Dieu, il faut encore avoir fait une analyse sérieuse.

Final

C'est pourquoi, je vous propose maintenant d'appliquer notre si fécond modèle au dispositif analytique. Où l'analyste est le bandit manchot bien sûr, l'analysant quêtant dans le transfert son signe au-delà de toutes les interprétations qu'il peut délivrer.

Il y a là deux sortes d'analystes, et donc deux sortes d'analyses. Je parle bien sûr d'analyse véritable, et non de suggestion psychothérapeutique.

Il y a l'analyste qui apprend au sujet à jouer avec l'Autre, lui permet de surmonter son inhibition à entrer dans la salle de jeu, son aversion à miser et à gagner, en se faisant l'Autre. Cet analyste libère les décharges bienheureuses au regard du principe du plaisir, ce qui n'est pas négligeable. Mais enfin, s'en tenir là a un prix : le sujet reste l'objet de l'Autre, il continue d'alimenter les décharges bienheureuses de l'Autre, dont il jouit par procuration, croyant ainsi réaliser son être de signifiante. Pour combien de sujets n'est-il pas vital de s'assurer que, sans eux, eux qui ne sont rien ou presque, l'Autre, le grand Autre, et donc le grand homme qui l'incarne, ne serait pas ce qu'il est, s'ils ne le complémentaient de l'objet qu'ils se font être pour lui ? Or, si on pense avec l'objet, l'objet lui ne pense pas, et ne peut donc contribuer au savoir, sans quoi la psychanalyse n'a aucune chance de faire prime sur le marché – vous connaissez la citation de la "Lettre aux Italiens"⁴. Toute référence institutionnelle dans mon propos n'est évidemment pas le fruit du hasard, vous vous en doutez.

Il y a aussi l'analyste qui ne veut pas rester l'Autre au-delà du nécessaire, et qui au lieu de maintenir le sujet dans l'obligation

⁴ Lacan J., "Note italienne" *Autres écrits*, 1973, Paris ; Seuil, 2001, p. 310.

de la décharge bienheureuse lui en dévoile le ressort, lui permet de se séparer de sa captation par l'attente du signe de la jouissance de l'Autre ; l'analyste qui lui permet de se détourner de ce Dieu obscur dégénéré que représente le bandit manchot ou ses supplétifs. Celui-ci peut rejoindre dans la cure le statut d'objet qu'il avait de toujours, mais que le sujet voilait en faisant de lui l'Autre.

Est-ce à dire qu'il n'y a alors plus de jeu ? Au contraire, il s'en épure le seul jeu qui vaille, le jeu de la signifiante, où la contingence n'a plus la fonction révélatrice d'un signe d'élection, mais permet à l'être de venir au savoir.

L'identification au symptôme

Aujourd'hui, vingt-cinq ans après la mort de Lacan, ceux qui restent ses élèves, c'est-à-dire, ceux qui lisent ses *Écrits* et ses *Séminaires* pour s'orienter dans leur pratique de la psychanalyse, ceux qui furent ses analysants, tous ceux-là ne peuvent pas ne pas se poser des questions concernant l'efficacité de la psychanalyse, ses effets sur les symptômes, ses conséquences sur le discours de la clinique et surtout sa fin et ses fins.

Lacan, qui ne s'est jamais dérobé à ses responsabilités, a constaté des effets au cours d'une longue pratique, a proposé des réponses dans son enseignement, réponses qui ne furent pas toutes les mêmes du début à la fin de ce long parcours.

Ainsi par exemple :

Qu'est-ce que l'objet *a* ? Qu'est-ce que se séparer de cet objet ?

Qu'est-ce que passer au-delà du fantasme fondamental ?

Qu'est-ce que franchir le plan d'identification ?

Qu'est-ce que s'identifier à son symptôme à la fin de la cure ?

Et dès lors en quoi consiste l'être du psychanalyste ? Serait-il sans symptôme ? Et y a-t-il seulement un être du psychanalyste ?

Les dits de Lacan

Il y a de l'analyste, nous a-t-il dit ; il ne nous a pas dit qu'il y en a au moins un, sauf Freud dans son temps, quand il faisait émerger l'inconscient dans sa rencontre avec le désir de l'hystérique.

L'idée de s'identifier à son symptôme au terme de la cure est une idée de Lacan qui va au-delà des interrogations de Freud dans son texte "Analyse avec fin, analyse sans fin"¹.

¹ Freud S., 1937, in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris ; PUF, 1985, pp. 231-268.

Au terme de son parcours, Lacan a fait le constat désolé qu'il n'y avait pas de transmission de la psychanalyse. Il nous a dit qu'il n'avait jamais parlé de formation du psychanalyste (ce qui est faux) et qu'il avait toujours parlé de "formations de l'inconscient". Ces dits nous posent un problème et notamment aux écoles de psychanalyse qui prétendent toutes à la formation du psychanalyste. Or, il ne suffit pas d'écarter d'un revers de main ce dit de Lacan sous le prétexte par exemple qu'il n'a été énoncé qu'une seule fois. Qui sait, peut-être dans un moment d'égarement ?

Il y a évidemment un lien entre le symptôme et l'inconscient : l'un ne va pas sans l'autre, c'est l'essence même de la psychanalyse. La difficulté naît quand on associe symptôme et identification puisque le névrosé veut écarter son symptôme de l'identification idéale à laquelle il aspire.

Mais quand Lacan pose l'identification au sinthome comme la fin de la cure, il est alors fondé à dire que chaque analyste doit en quelque sorte réinventer la psychanalyse.

Pour ma part je trouve ces dits absolument vrais. Jusqu'à ce jour j'ai été membre de trois écoles lacaniennes et mon parcours d'analysant qui commence à être long me conduit au même constat. Les professeurs de psychanalyse rechignent, mais le réel est plus fort ; il vient porter le démenti à Lacan lui-même, mais Lacan en tient compte.

Au sein des groupes analytiques, y compris au sein de l'EPCL, il nous est difficile de nous entretenir de ces questions parce qu'elles concernent chacun dans son intime, et je crains donc que mon intervention ne soit un peu vaine.

Le psychanalyste et l'imposture de l'être

Je suis psychanalyste, j'ai voulu un jour me contenter de cet être là. Je me suis cru être cet être là. C'était un moment où je croyais en avoir fini avec l'affaire du désir, avec celle du rapport sexuel impossible, avec la castration, avec la cure, et avec d'au-

tres choses encore. Je ne savais pas que tout allait recommencer pour que ça continue encore... Bien entendu j'étais un névrosé et je donnais à la question de l'être et de l'existence la réponse narcissique que me dictait mon fantasme.

Cette imposture de l'être a été levée à un moment de mon parcours et dans des circonstances que je n'oublierai jamais. Moment crucial que chaque analysant peut rencontrer : quand le sujet révèle son manque à être sans qu'aucun déguisement vienne en masquer l'abrupt. Moment où le surgissement du réel de la vérité impose au savoir un tour nouveau qui oblige au déplacement, sans qu'on puisse se reposer ou se satisfaire de positions acquises.

Le parlêtre, qui est un effet de la langue sans le savoir, doit s'affronter à une place vide, sans substance, où se loge sans y être le sujet-supposé-savoir et la méprise qu'il suscite. Cette place du sujet-supposé-savoir offre aux analystes didacticiens l'alibi de leur imposture. Aussi, une éthique est-elle nécessaire pour que le psychanalyste ne s'y croie pas trop.

Il n'y a pas d'être d'exception ; il y a des gens, qui ont des talents différents et des désirs plus décidés que d'autres. Il y a des lecteurs de Lacan et pas un lecteur de Lacan. Chacun de ceux qui le lisent le fait avec ses limites, qu'il ne manque pas de rencontrer, selon son temps pour comprendre.

L'identification au symptôme au terme de la cure oblige à penser à un tournage en rond sans espoir qui fait passer le sujet dans l'analyse du symptôme à l'entrée au sinthome comme issue : c'est le résumé en une phrase du passage doctrinal de Lacan.

L'analyse peut contraindre le sujet à la reconstitution de sa chaîne signifiante primaire à la condition que le psychanalyste consente à s'inclure dans le symptôme de l'analysant comme l'objet *a*. Mais qu'appelle-t-on donc s'inclure dans le symptôme ?

Je propose une première réponse pour m'en faciliter la représentation : souvenons-nous du schéma du trajet de la pulsion

qui figure dans le *séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux*. S'inclure dans le symptôme ce serait s'inclure dans ce trajet de la pulsion, pour en accentuer le mouvement de retour voire de retournement, et donc pour l'analyste faire semblant de l'objet, de cet objet perdu depuis toujours, autour duquel "tourne" la pulsion, c'est-à-dire ce qui dans la parole transférentielle tente d'obturer le manque.

Si l'analyste ne sait pas prendre cette place, impossible, il faut le reconnaître, il y a risque pour l'analysant d'une esquivé dont les conséquences se traduiront par un déséquilibre dans la structure, c'est-à-dire, dans les relations réciproques du réel, du symbolique et de l'imaginaire, avec dans l'imaginaire une prévalence donnée au *se croire*, et la méconnaissance redoublée de ce qui dans le symbolique permet de situer le réel en s'y nouant.

Ainsi, le *se croire analyste*, après s'être cru analysé est la fausse réponse où se réfugie le faux être qui se propose comme semblant à la question du qui suis-je ?

Mais l'analyste ne peut pas, contrairement à ce qui se dit ici ou là, se soutenir d'un *faux être* qui redoublerait le semblant où il doit se tenir. Si le statut de l'inconscient est éthique avec les conséquences ontologiques de cette éthique-là, alors, l'esquivé tout à l'heure évoquée fera peut-être retour comme question impossible à effacer. Tel a bien été le cas ; j'ai reçu de l'Autre la réponse à la question de l'être de mon symptôme. Celle que j'avais posée sans le savoir quelques années auparavant et qui subsistait là latente prête à resurgir si l'occasion s'y prêtait.

L'analysant sinthomatisé

J'ai dit cette interprétation de Lacan et d'autres aussi il y a dix ans à une soirée de l'École de la Cause Freudienne, consacrée à l'interprétation, dans une salle à Montparnasse, certains s'en souviennent peut-être. C'était de ma part un acte qui visait une certaine forme d'infatuation de la direction de l'école. J'anticipais à ma façon la rupture de 1998 qui me conduit ici aujourd'hui.

Je peux vous assurer que cette intervention a fait de l'effet, au moins à une personne, puisqu'elle m'a téléphoné dans la nuit pour obtenir mon texte *in extenso* pour le faire lire au chef de l'AMP, du moins je le suppose.

Aujourd'hui je considère que cet acte s'inscrivait, au-delà des péripéties institutionnelles, dans un effort personnel qui tendait vers ce que Lacan a appelé l'identification au sinthome puisque cette fois-là je m'étais présenté non comme analyste mais comme analysant sinthomatisé, lecteur de sa propre analyse.

Je trouve, je ne sais trop pourquoi, un petit côté "m'as-tu-vu" au psychanalyste qui parle des interprétations qu'il fait ; différent de l'analysant qui s'efforce de témoigner de son cas.

Est-ce qu'on épuise jamais la jouissance du symptôme ? À lire Lacan dans son séminaire de l'"Une-bévue" il ne le semble pas.

Bien entendu si la cure opère, c'est-à-dire, si elle ne conforte pas l'analysant dans l'esquive de son fantasme, alors bien sûr elle fait dé-consister l'être de jouissance du symptôme pour le soumettre à la dialectique du savoir et de la vérité. Mais *pas-tout*. *Pas-toute* la jouissance du symptôme se résorbe dans le savoir qui se subjective. Une part reste réelle et c'est cette part qui doit se nouer à RSI.

Savoir y faire avec son symptôme

Pour le névrosé, l'être, son être à lui, c'est son symptôme.

Mais qu'est-ce que la cure analytique apporte alors à l'analyse du symptôme et à son traitement ? Selon Lacan la cure conduit le névrosé à savoir y faire avec son symptôme et pour savoir y faire avec son symptôme, il faut savoir au terme de l'analyse pourquoi on en a été affecté : c'est en cela que consiste l'identification au symptôme.

Ce savoir s'élabore avec la tresse qui se déploie sur les trois générations avec lesquelles la structure signifiante du sujet se constitue.

Pour élaborer ce savoir, il faut à l'entrée croire à l'inconscient, et à partir de là, croire à la vérité du symptôme comme à l'occasion on peut croire en Dieu. Le transfert commence comme ça et le sujet-supposé-savoir s'institue à partir de ça. Ça ne veut pas dire que le sujet-supposé-savoir ne soit pas présent avant la psychanalyse à l'horizon de la subjectivité. Mais c'est seulement l'analyse qui peut en dévoiler l'inessentiel.

À l'issue de la cure, la croyance initiale se transmue en savoir et la vérité dans la nécessité de devoir penser l'expérience dans une nouvelle logique.

C'est cette logique que pour l'essentiel Lacan a extraite de sa re-lecture des dits freudiens qui l'ont conduit à sa conception du signifiant et de l'objet *a*.

S'identifier au symptôme suppose donc à mon avis un effort pour penser le symptôme avec la logique que Lacan a forgée dans le discours analytique.

L'identification au sinthome implique en effet ce que Lacan annonce dans les premières leçons de son séminaire "L'insu que sait de l'une-bévue" : *introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient*² : pas seulement l'inconscient freudien mais aussi l'inconscient tel que Lacan en avait renouvelé la lecture.

² Lacan J., Séminaire XXIV, "L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre", leçon du 16 novembre 1976, inédit.

Leonardo S. Rodriguez
Melbourne

L'interprétation psychanalytique et la pragmatique du langage

Dans son essai sur la pratique de la psychanalyse par des non-médecins, Freud explique à son interlocuteur, ironiquement appelé impartial, le fonctionnement de la méthode de traitement qu'il doit créer. Il lui dit : "(vous travaillez) en faisant l'hypothèse que les communications et les idées incidentes du malade ne sont que des déformations de ce qui est recherché, pour ainsi dire des allusions, à partir desquelles vous avez à deviner ce qui se cache derrière. En un mot, il vous faut commencer par interpréter ce matériel, qu'il s'agisse de souvenirs, d'idées incidentes ou de rêves. Cela se fait naturellement en ne perdant pas de vue les attentes qui, pendant que vous écoutiez, se sont formées en vous grâce à vos connaissances de la chose."

"Interpréter ! Voilà un vilain mot. Je n'aime pas vous entendre parler ainsi, vous m'ôtez toute certitude. Si tout dépend de mon interprétation, qui me garantit que j'interprète correctement ? Tout n'est-il pas alors livré à mon arbitraire¹?"

Jusqu'à maintenant, l'absence de garantie pour l'interprétation et l'arbitraire caprice de l'analyste sont présentés comme arguments critiques contre la psychanalyse, et même à l'intérieur du mouvement psychanalytique – entre des psychanalystes rivaux. Donc, on doit continuer à œuvrer comme Freud, à savoir, accepter que ces questionnements ont de l'intérêt et coïncident, du moins en partie, avec nos propres interrogations sur l'efficacité de la psychanalyse ; on ne peut pas les rejeter simplement parce qu'ils constituent des attaques contre la psychanalyse ou notre manière de comprendre la psychanalyse.

¹ Freud S., *La question de l'analyse profane*, in *Œuvres complètes*, t. XVIII, Paris ; PUF, 1994, p. 44.

Freud est arrivé à la conclusion que l'interprétation est un instrument efficace (L'instrument efficace) pour traiter l'inconscient, seulement quand il a pu rendre compte des conditions que la rendent possible (que nous pouvons identifier aux composants et règles qui structurent le discours analytique) et de ses effets : l'aperture de l'inconscient et l'expansion du discours de l'analysant. Mais Freud n'a pas dit le dernier mot sur l'interprétation ; il est notable que, au-delà de l'effort que Lacan va lui dédier au cours de pratiquement toute son œuvre et par rapport à une diversité de problèmes, on puisse se demander si les autres psychanalystes ont prêté l'attention appropriée au sujet de l'efficacité de l'interprétation, ou de la manière d'opérer de la psychanalyse, d'autant plus si on tient compte du fait que la conception qu'on a de l'interprétation est strictement en corrélation avec la conception des principes et des fins de la psychanalyse.

Dans l'article déjà cité, Freud imagine ce que son interlocuteur (la personne impartiale) pense avec scepticisme sur la méthode psychanalytique où la parole est le seul instrument : "C'est comme s'il pensait : Rien que cela ? Des mots, des mots et encore des mots, comme dit le prince Hamlet²."

Ensuite Freud met dans la bouche de la personne impartiale : "C'est donc une sorte de procédé d'enchantement, vous parlez et vous chassez ses souffrances en soufflant dessus³."

Alors, Freud fait la réflexion suivante : "Très juste, ce serait un procédé d'enchantement si l'action en était plus prompte. L'enchantement a pour attribut essentiel la rapidité, pour ne pas dire la soudaineté du succès. Mais les traitements analytiques réclament des mois, et même des années ; un enchantement aussi lent perd son caractère de merveilleux. Ne méprisons d'ailleurs pas le mot. Il est après tout un instrument puissant, il est le moyen par lequel nous nous révélons les uns aux autres nos sentiments, la voie par laquelle nous prenons de l'influence sur l'autre. Des mots peuvent faire un bien indicible et infliger de terribles blessures⁴".

² Freud S., *op. cit.*, p. 9.

³ *Ibid.*

⁴ Freud S., *op. cit.*, p. 10.

La pragmatique du langage

Ce n'est pas seulement la psychanalyse qui s'est occupée des effets de la parole. Ces cinquante dernières années, des études se sont multipliées (toutes de grand intérêt pour la psychanalyse) sur l'action du discours dans les champs de la linguistique, de la logique et de la philosophie du langage.

Ces recherches se regroupent habituellement sous le titre de pragmatique du langage, d'après la terminologie proposée par Charles Morris (Morris, 1938). Il établit une distinction entre la syntaxe, qui s'occupe d'établir les règles qui permettent de construire les formules verbales correctes ; la sémantique, qui concerne l'étude des instruments qui permettent d'interpréter les formules syntaxiquement correctes et de déterminer leur concordance avec la réalité ou d'autres propositions linguistiques ; et la pragmatique, qui s'intéresse à l'usage de ces formules par les interlocuteurs afin d'agir les uns sur les autres (Ducrot et Schaeffer, 1995, 776-7).

Originellement l'ordre de ces trois niveaux du langage fut conçu comme strict et irréversible : chacun d'entre eux présuppose et devient nécessaire pour la construction du suivant, mais pas à l'inverse. Cette conception s'est modifiée ; même si quelques auteurs affirment que la pragmatique du langage doit s'entendre comme l'étude de ce qui, dans le signifié d'un énoncé, dépend de la situation dans laquelle l'énoncé s'emploie et pas seulement de la structure linguistique utilisée, d'autres conçoivent la pragmatique pas tant comme l'effet de la situation sur la parole, mais comme l'effet de la parole sur la situation (Ducrot et Schaeffer, 1995, 133). Ce point de vue converge avec celui de la psychanalyse, particulièrement en ce qui concerne la fonction et l'effet de l'interprétation.

Ceux qui se dédient à l'étude de la langue, pour leur part, s'intéressent de plus en plus à la recherche d'un phénomène du discours facilement vérifiable : "Le fait que la plupart de nos énoncés, en même temps qu'ils apportent information sur le monde, instaurent ou prétendent instaurer entre les participants du discours un type particulier de relation, différente selon l'acte

de langage exécuté (les effets d'un ordre sont différents de ceux d'une interrogation, par exemple) et le niveau de discours choisi (par exemple, révérenciel ou colloquial" (Ducrot et Schaeffer 1995, 133). Traduction de l'auteur).

C'est le mérite de Lacan d'avoir reconnu les contributions que les recherches sur la pragmatique du discours ont apportées à la psychanalyse, même avant le "Discours de Rome" et la définition de la fonction et champ de la psychanalyse comme coextensifs de la fonction et du champ de la parole et du langage. Concepts et problématiques tels que la différenciation entre sujet de l'énonciation et sujet de l'énoncé, la fonction déictique, le principe de charité, l'interprétation radicale qui interviennent dans toute interlocution (Davidson, 1984), les mécanismes et les effets des figures rhétoriques, les rapports entre le discours et les différentes dimensions de la vérité, l'articulation entre les diverses formes de discours et les pratiques sociales – entre autres – ont contribué substantiellement à notre compréhension du sujet en tant que être parlant, les structures cliniques et les conditions d'efficacité du discours psychanalytique – en incluant, bien sûr, l'interprétation comme dire, et comme faire quelque chose, un agir, du dire.

Même d'une manière schématique, je voudrais partager quelques réflexions sur l'apport de la psychanalyse depuis Lacan à l'étude de la pragmatique du discours, appliquées au discours analytique mais pouvant également être intéressantes dans leur application à d'autres discours.

La pragmatique du discours analytique

Lacan a été le premier à définir le champ psychanalytique – le champ psychanalytique, par là même, appelé lacanien – comme champ de la jouissance ; il l'a fait précisément dans le cadre de ses thèses sur les quatre discours que l'expérience analytique va lui permettre d'identifier. De mon point de vue, l'apport lacanien le plus important à la pragmatique concerne la reconnaissance des différents discours comme modes divers de traitement de la jouissance – de la jouissance comme matière réelle orientée par le discours en tant que lien social supporté par

un ensemble d'énoncés fondamentaux. C'est une contribution majeure aux problématiques de la logique, de la linguistique et de la philosophie du langage, disciplines qui, sans aucun doute, nous ont enseigné exhaustivement la structure formelle du langage et du discours, mais dont l'édifice conceptuel et méthodologique ne comprend pas la fonction de jouissance et son inscription inconsciente dans le discours. Je fais référence à l'étude de formulations communes du discours ordinaire et qui constituent la plus grande partie de ce discours, tel que : "Venez par ici que je vous dise quelque chose", ou "Je t'aime", qui sont des casse-têtes pour le spécialiste en logique ou le philosophe du langage, précisément parce que les catégories de la logique propositionnelle, modale ou symbolique n'incluent pas les dimensions de la jouissance et du désir.

La reconnaissance de la jouissance comme intérieure et non pas comme extérieure au discours et au champ de l'interprétation a des conséquences pour la praxis psychanalytique ; je veux dire que, comme aux linguistes, ça nous a compliqué la vie – notre vie de travail. Mais il s'agit d'une complication salutaire, puisqu'elle a éclairé notre pratique, en démontrant les conditions et limites de son efficacité, et en orientant la pratique de l'interprétation. À partir de Lacan, nous ne pouvons plus concevoir l'interprétation comme externe à la jouissance et sa traduction externe à la langue ordinaire, traduction qui viendrait opérer comme une réduction ou apaisement de la jouissance. Mélanie Klein, par exemple, concevait l'interprétation comme modératrice de l'angoisse du patient.

D'autres psychanalystes l'ont conçue comme le véhicule d'une satisfaction de type maternel permissive. D'autres comme l'intervention d'un sur-moi bénin. Quels que soient les noms qu'on puisse donner dans ces cas, on peut voir sans trop "interpréter" qu'ils représentent des conceptions selon lesquelles on comprend l'interprétation même comme une forme de jouissance, compatible avec l'éthique de la psychanalyse en cela qu'elle pourrait permettre la réalisation du sujet.

Depuis Lacan, l'interprétation est une opération délicate qui, en visant la cause du désir, se déploie dans le champ de la jouis-

sance, sans pour autant se réduire à une satisfaction particulière. Tout comme l'inconscient, son statut est éthique. De la même manière qu'on ne peut pas tout simplement opposer le signifiant à la jouissance, on ne peut pas délier l'interprétation de la jouissance. L'interprétation concerne la cause du désir ; cette cause est en soi-même irréductible au signifiant, ce qui est impensable sans rapport à l'ordre signifiant. Cette notion est déjà présente dans le concept freudien de *Vorstellungsrepräsentanz*, ou inscription de la jouissance dans l'inconscient.

L'interprétation comme moyen de production

Telle que Freud la concevait, l'interprétation analytique est en premier lieu un déchiffrement, déchiffrement d'un sujet (sujet de l'inconscient) et pas simplement d'un texte. Il existe ici une différence radicale entre l'interprétation psychanalytique et l'interprétation de la perspective logique-linguistique. L'interprétation de la perspective logique-linguistique concerne le contenu et la forme des énoncés, ainsi que les actes d'énonciation. On ne peut pas dire que, à ce niveau d'analyse, le sujet soit complètement forclus : une bonne partie des travaux de la pragmatique de ces dernières années s'occupe précisément du support subjectif de l'interprétation comme structurellement nécessaire. Le terme "interprétation" désigne dans ces travaux une opération de traduction ou de déchiffrement qui *a priori* apparaît incluant toute une série de modalités interprétatives, et dans laquelle on pourrait inclure l'interprétation psychanalytique, du moins concernant quelques traits essentiels.

De la perspective de la logique, tant du point de vue de l'émetteur que du récepteur, tout échange de messages demande que les interlocuteurs traduisent, ou selon la conception de Donald Davidson, *interprètent radicalement* ce qu'ils écoutent dans les termes de leur propre langue (même quand il s'agit du même idiome que celui de l'interlocuteur). Ceci implique la reconnaissance de divers niveaux de subjectivité : dans le discours vivant et courant, du code commun à tous, chaque sujet parlant, membre d'un univers linguistique, sélectionne ses messages par rapport à des déterminants singuliers. Mais cette subjectivité logique-linguistique est une subjectivité réduite : elle n'inclut pas

le sujet comme sujet de l'inconscient, sujet de l'équivoque et de l'énigme, sujet du manque et de l'excès de signifiant et de jouissance.

Le principe de charité, concept développé par William Quine et Donald Davidson, affirme que, dans tout acte de discours, chaque interlocuteur attribue à l'autre l'intention de dire la vérité sur la base de la meilleure connaissance disponible. On est en accord sur le fait que c'est une prémisses du discours et on pourrait le considérer comme équivalent à la définition de l'Autre comme trésor des signifiants. Mais on sait bien, depuis Freud, que cette prémisses n'est pas la seule à régler le discours (n'importe quel discours).

L'attribution de l'intention de toujours dire la vérité implique un effort pour attribuer à l'Autre et à soi-même une unification subjective et la réduction ou la nette élimination de l'équivocité. L'expérience analytique démontre, au contraire, qu'en parlant le sujet dit la vérité, mais il la dit sans le savoir, et en la disant il ne s'unifie pas mais se divise encore plus. C'est cela l'équivocité radicale du discours qui forme le sujet en le divisant.

S'il y a un principe de charité qui soutient le discours, il y a aussi un "au-delà du principe de charité", corrélatif d'un "au-delà du principe de plaisir », dont l'effet n'est pas tant que les interlocuteurs assument que l'Autre dit la vérité, mais que la vérité (sœur de la jouissance comme dit Lacan) fait irruption dans le discours sans aucune forme de considération, sans charité, sans l'amour du prochain (ce que la *charité*, du latin *caritas* signifie), même s'il concerne d'autres amours.

En d'autres mots, l'interprétation psychanalytique, même si elle est apophantique, se fonde dans l'équivocité – en trois niveaux d'équivocité que Lacan identifiera : homophonique, grammaticale et logique (Lacan 1973, 47 et suivants). Elle emploie les mêmes instruments performatifs du sujet (à savoir, formatifs du sujet) que le mot d'esprit, le sinistre (en tant que genre littéraire ou artistique) et la conversion hystérique : si elle agit efficacement pour l'analysant en tant qu'être parlant, c'est parce qu'elle s'incarne et s'incorpore dans son corps vivant (des probléma-

tiques auxquelles Colette Soler dédia une bonne partie de son cours de l'année passé). C'est comme ça, que l'interprétation travaille sur la jouissance : dans son propre champ. Ceci constitue un mode de production qui introduit une forme de socialisation (le lien social institué par le discours psychanalytique) dans la jouissance a-sociale du sujet. C'est le sens de la maxime freudienne : *Wo es war, soll ich werden*.

LES DISCOURS

Sonia Alberti
Rio de Janeiro

Œdipe en ville

Ce titre, en forme de calambour, insiste sur la référence à l'Œdipe dans notre Forum international de 2004 en même temps qu'il fait référence au mythe grec : quand on le lit en italien, l'Œdipe ici se joue dans la *Città* de Thèbes et, à le reprendre de cette façon, j'insiste sur l'atemporalité de la structure de l'être du langage divisé par l'Œdipe. Une insistance qui m'occupe depuis quelque temps, avant tout parce que je me préoccupe beaucoup du fait que plusieurs psychanalystes questionnent aujourd'hui cette référence dans leurs travaux théoriques ainsi que dans les comptes rendus de leur clinique, de telle sorte qu'on peut s'interroger sur le destin actuel du complexe d'Œdipe...

Deux points de départ : de quelle manière une clinique au-delà de l'Œdipe serait-elle possible ? Et, de l'autre, comment transmettre la psychanalyse aux nouvelles générations de psychanalystes si, dans l'immédiat, on propose la défaillance de l'Œdipe ?

Le fait est que depuis quelques années on observe dans les milieux psychanalytiques au Brésil – même chez les lacaniens – l'idée selon laquelle il n'y a plus d'Œdipe, ou bien, qu'il ne nous sert plus comme boussole, ou encore, que Lacan aurait proposé autre chose. Et cela me préoccupe beaucoup ! Pour l'examiner, je pars de trois contextes :

- 1) la relecture de l'Œdipe que Lacan a faite de l'œuvre de Freud, ou : le retour à Freud et son ignorance ;
- 2) une clinique dite "au-delà de l'Œdipe" et son rapport avec les destins du discours de la science aujourd'hui ;
- 3) le lieu de l'Œdipe dans le champ lacanien – référence au cadre de l'enseignement de Lacan à partir du séminaire, *L'envers de la psychanalyse*.

La relecture de l'Œdipe que Lacan a faite de l'œuvre de Freud, ou le retour à Freud et son ignorance

Le “retour à Freud” promu à la moitié du dernier siècle en tant que “retour à la chose freudienne” est un héritage que tout psychanalyste lacanien doit, à mon avis, réactualiser. Il n'était déjà pas facile, ni même pour Freud, d'insister sur la causalité œdipienne du désir – ce que Freud, lui-même, a très souvent souligné dans son œuvre.

Il est très intéressant de vérifier que, déjà en 1965, Lacan avait clarifié la question avec cette remarque : “On reconnaît que la psychanalyse est essentiellement ce qui réintroduit dans la considération scientifique le Nom-du-Père¹”, ce qui explique l'autre remarque de 1967, selon laquelle : “Retirez l'Œdipe, et la psychanalyse en extension devient tout entière justiciable du délire du Président Schreber².” Déjà dans ce texte, pourtant, Lacan mentionnait que l'Œdipe, interprété comme ectopique, pose un problème auquel il avait fait allusion en 1951, quand il travaillait le cas Dora : si nous prenons l'Œdipe comme normatif, nous tombons dans un préjugé qui peut s'exprimer ainsi : “Comme le fil est pour l'aiguille, la fille est pour le garçon” (“Intervention sur le transfert³”). Ni naturel, ni normatif, l'Œdipe, dans l'enseignement de Lacan, trouvera son vrai ancrage quand, au moment où il examine le champ de la jouissance, il pourra préciser la place de la fille. C'est seulement au moment où il reprendra la question de la sexualité féminine que l'ectopie œdipienne se précisera. Je le reprendrai dans mon troisième point.

Une clinique dite “Au-delà de l'Œdipe” et son rapport avec les destins du discours de la science aujourd'hui

Ayant eu l'opportunité de participer au II^e Colloque International des États Généraux de la Psychanalyse, en tant que lectrice, et, pour cela, ayant lu plus de vingt travaux de psychanalystes affiliés à des institutions les plus diverses, la question

¹ Lacan J., “La science et la vérité”, *Écrits*, Paris ; Seuil, pp. 874-75.

² Lacan J., “Proposition du 9 octobre 1967”, *Scilicet* 1.

³ Lacan J., “Intervention sur le transfert”, *Écrits*, Paris ; Seuil, p. 223.

qui, entre autres, a le plus attiré mon attention, a été que plusieurs psychanalystes brésiliens ne se servaient plus de l'Œdipe comme guide pour l'interprétation. Une année auparavant, alors que je participais à une importante rencontre dans une école lacanienne internationalement connue à Rio de Janeiro, et à laquelle plusieurs analystes avaient été invités pour répondre à la question : « Qu'est-ce qui régleme la psychanalyse ? », pour discuter de la fureur régleme qui envahit tout notre champ dans le monde actuellement, j'observais : la psychanalyse a deux règles fondamentales, dictées par Freud – celle de l'association libre et celle de l'abstinence – les deux visant le réel en jeu dans le transfert. Il n'y a pas d'autres règles pour la psychanalyse. J'insistais sur le fait que pour soutenir le transfert une référence est nécessaire et qu'elle est donnée, justement, par l'Œdipe. Ceci est avéré dans l'enseignement de Lacan qui a consacré toute l'année 1971-72 à préciser la fonction de l'Œdipe dans la théorie de la jouissance (cf. séminaire XIX, "... Ou pire" et les conférences sur "Le savoir du psychanalyste"). Pour avancer dans sa propre théorie, Lacan lui-même a dû consacrer au moins toute une année pour apporter une précision comme celle-ci : l'Œdipe introduit une scansion nécessaire dans l'innombrable de chaque être, et vectorialise ainsi le choix entre hommes et femmes : les premiers, finis, et elles, innombrables ("Le savoir du psychanalyste").

Épatante a été la réaction à mon intervention : "Mais Sonia, l'Œdipe ? Encore ?" Oui, encore. *En corps*. En effet, depuis un certain temps, on peut lire des textes de psychanalystes lacaniens qui proclament que tout ce que nous avons appris sur l'identification du sujet et son rapport au père, à l'Œdipe et au Nom-du-Père peut être juxtaposé aux "pathologies de l'objet" que nous apprenons aujourd'hui. Ceci est défini comme l'effet d'un statut du sujet qui devient indépendant de l'Autre, comme ce serait le cas pour des pathologies telles que les troubles alimentaires, les pratiques compulsives en général, les toxicomanies. Raison pour une nouvelle clinique, qui se professe dans quelques milieux lacaniens, dans laquelle l'analyste doit apprendre la manière par laquelle sont produites de nouvelles jouissances, marginales par rapport aux normes des jouissances antérieures. On ajoute qu'il doit aussi apprendre à faire un effort

supplémentaire (encore un effort ?...) pour transformer les règles qui seraient nécessaires à inscrire de nouveaux objets dans la norme. Ainsi, souvent on identifie la clinique du sujet freudien comme “vieille forme d’idéal qui organisait la coexistence mais [qui] ne peut plus le faire” (E. Laurent, 1999). Une interprétation possible d’une telle phrase serait donc qu’il faut en finir avec l’Œdipe, comme j’ai pu le lire en exerçant ma fonction dans le Colloque des États Généraux à Rio de Janeiro.

Je reprends un passage de ce travail que j’ai alors écrit, en commentant ces textes afin d’éclairer les questions que je suis en train d’évoquer et afin de les exemplifier : “Même si Gilda Vaz Rodrigues nous dit qu’il est fondamental d’interdire la jouissance, il y a plusieurs textes qui observent que nos enfants et nous-mêmes ne sommes pas toujours normalisés par l’Œdipe. *L’Anti-Œdipe* ? Pedro Paulo Azevedo pose la question dans le contexte des familles de parents homosexuels. Dans le même contexte, Henrique Caetano Nardi, Raquel da Silva Silveira et Silvia Maria Silveira, font entendre que ce que l’Œdipe réaffirme, c’est, finalement, que la biologie est le destin et (d’après ce que j’ai pu comprendre) il provoquerait la mélancolie chez les sujets. Nora Miguelez fait cette provocation : “La réaffirmation du complexe d’Œdipe fabrique une subjectivation sexuée, il s’agit d’une officine qui fait des hommes et des femmes, qui travaille à partir de la sexualité infantile perverso-polymorphe, branchée à la prise électrique de l’interdiction de l’inceste”. Elle demande : “Devant les formes contemporaines de subjectivation, que faire avec ce complexe, qui a été la voie interprétative qui a orienté Freud ?” Est-ce que ce complexe d’Œdipe est historiquement daté et pas du tout universel ? Eduardo Ponte Brandão observe : “Si la paternité classique est l’acte d’un souverain qui déclare publiquement qu’il a un enfant, et si, ensuite, dans la famille judéo-chrétienne, le père est un simple serviteur, alors, aujourd’hui, le sexe et la famille deviennent parfaitement séparés, et la psychanalyse risque ainsi de devenir un instrument pour une revalorisation morale de la famille. En réalité, dit-il, la psychanalyse est un produit de la crise de l’ordre patriarcal, dont le but est d’élaborer, justement, ce qui ne se soumet pas à la symbolisation – et qui ne devrait donc pas souligner ce qui s’impose comme symbole.” Regina Neri, à son tour, s’inquiète : “Est-ce que

l'Œdipe ne serait pas plutôt une forme de résistance aux nouvelles cartographies de la différence, de sorte qu'avec lui la psychanalyse insisterait sur la nécessité d'une opposition entre masculin/féminin ?" En effet, Regina insiste sur la question, et soutient que même la conceptualisation de Lacan de l'Œ femme en tant que *Pas-toute* inscrite dans la jouissance phallique confirme le phallus qui serait en réalité périmé parce que ce n'est une référence que du côté de l'homme. Elle propose alors, en contrepoint, un désir fait de plasticité, à l'image de la pulsion, pour que finalement le sujet de la psychanalyse "soit libéré des chaînes représentées par l'interdiction de l'inceste". En tant que lectrice, j'y trouve finalement une piste vers la solution de la question, dans la mesure où il s'agit de celle de la pulsion, mais je ne peux pas m'empêcher de faire cette remarque : la marge est ici très faible entre l'horreur de l'Œdipe – celle que Freud dénonçait déjà – et la nécessité d'une réactualisation théorique⁴.

Le lieu de l'Œdipe dans le champ lacanien

En 1969-70, Lacan propose une relecture de l'Œdipe : il est inconscient, ou encore, le rêve de Freud est déterminé, fondamentalement, par l'histoire hébraïque dans laquelle Yahvé, le père premier, a inauguré le discours du maître ; le discours de l'analyste est son envers. En tant que rêve de Freud, "il a besoin d'être interprété⁵". Cette interprétation ne touche plus le Nom-du-Père mais le père réel, à partir de "Moïse et le monothéisme". Donc, Freud "échoue, faisant de la thématique du père une espèce de nœud mythique⁶", ratage qui prendra quatre ans à Lacan pour pouvoir le conceptualiser en tant que symptôme dans la névrose (cf. le séminaire "RSI"). Le père réel, à son tour, effet du langage, scientifiquement insoutenable, et maintes fois imaginé est encore, en 1970 (p. 149 du même séminaire), l'agent de la castration (tel qu'il le fut toujours dès le séminaire IV). Ce que Lacan ajoute en 1970 est ceci, que la découverte de Freud est si impressionnante qu'elle n'a toujours pas été absorbée, de

⁴ Cf. Mon texte sur le site www.estadosgerais.org/mundial_rj, Alberti S., 2003.

⁵ Lacan J., *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, 15 avril 1970, p. 159.

⁶ *Ibid.*

telle sorte que nous préférons souvent imaginer un Œdipe privé au lieu d'identifier l'impossible de sa structure. Travail auquel Lacan se consacrera dans les années suivantes de son enseignement, pour produire le savoir sur le non-rapport sexuel et la Femme qui n'existe pas. En 1974, dans la présentation de "L'éveil du printemps", ceci s'éclaire par le rapport entre la femme et le père réel. Les deux sont du champ de l'impossible.

Le 3 mai 1972, Lacan le confirme : "Les aventures mythiques de l'Œdipe ne sont pas du tout inconvenantes parce qu'elles structurent admirablement la nécessité qu'il y ait, quelque part, au moins Un qui transcende la fonction phallique... puisque le mythe du père primitif, c'est ça ce qu'il veut dire⁷", et il avance alors les formules quantiques de la sexualité. Celles-ci, très loin de vouloir normaliser la sexualité selon quelque modèle idéal, définissent la structure dans le champ de la jouissance, de l'impossible. Lacan l'exemplifie avec le poème d'Antoine Tudal : "Entre l'homme et la femme [...] il y a un mur" et c'est en fonction de cela que la lettre s'interpose entre l'homme et le mur, ce qui veut dire, c'est pour cela que la langue s'impose au champ lacanien⁸. Justement, au contraire de ce qu'on veut encore croire, c'est parce qu'il y a l'impossible qu'il y a aussi le champ des possibilités. Quand tel impossible est éliminé, tout devient possible (Lacan le disait déjà dans sa "Proposition", quand, comme nous l'avons vu, il affirmait que sans l'Œdipe, il n'y a pas de direction possible pour l'interprétation, la psychanalyse devenant alors "justiciable du délire de Schreber"), ce qui, comme nous le savons, implique que plus rien n'est possible, comme Dostoïevski le disait déjà.

Mais, comme Lacan le précisait aussi en 1967, cela ne pourrait arriver qu'à la psychanalyse en extension ! La psychanalyse en intension suit tout un autre discours, l'envers du discours du maître... celui-là même que, de nos jours, nous sommes en train de travailler dans le champ lacanien.

⁷ *Id.*, Séminaire "Le savoir du psychanalyste" (inédit).

⁸ *Ibid.*, séance du 6 janvier 1972.

Fulvio Marone,
Franco Scalzone
Naples

**“Heads I win, tails you lose.”
Anciens et nouveaux sophismes
du dialogue entre science et psychanalyse**

Temps et épistémologie

Qu'est-ce qu'une interprétation de la psychanalyse ? C'est Freud même qui se le demande, dans les premières lignes de “Constructions dans l'analyse” ; et c'est lui-même qui, dans ces lignes, nous les deux sens possibles de ce génitif. “Lorsque vous proposez vos interprétations à un patient – dit Freud, en mentionnant une critique faite à la psychanalyse – vous agissez envers lui selon le fameux principe ‘*Heads I win, tails you lose*’. C'est-à-dire : s'il est d'accord avec l'interprétation, c'est bien, mais s'il y contredit, ce n'est là qu'un signe de sa résistance et il nous donne encore raison.” L'analyse de l'interprétation devient donc, sous la plume de Freud, une clef pour l'interprétation de l'analyse. “De cette façon – continue Freud, en jouant encore le rôle du censeur – nous avons toujours raison contre ce pauvre être sans recours que nous analysons, quel que soit son comportement en face de nos affirmations.” Pour justifier la méthode psychanalytique, en respectant les lois caractéristiques de la métapsychologie, il n'y a alors qu'une indication “technique” à suivre : ce n'est pas le “oui” ou le “non” de l'analysant (*Analysierte*) – ce n'est pas la confirmation ou la falsification du contenu de l'interprétation, pourrait-on dire – qui indique “si on a deviné [*geraten*] juste ou faux¹”, parce que “ces réactions du patient sont la plupart du temps équivoques et n'autorisent pas de conclusion définitive²”.

¹ Freud S., “Constructions dans l'analyse”, dans *Résultats, idées, problèmes II 1921-1938*, Paris ; PUF, 1985, p. 275.

² Freud S., *op. cit.*, p. 277.

Dans cet article, Freud fait encore un effort pour différencier discours du maître et discours de l'analyste : le premier, où le signifiant/maître représente le sujet/analyste et réduit l'autre/analysant à son propre savoir (au savoir de l'analyste) ; le deuxième, où le signifiant/produit est lié au sujet (analysant) en tant qu'effet de la structure du discours, avec l'analyste en position de semblant et le savoir sous la barre, à la place de la vérité. Dans le séminaire *Les formations de l'inconscient*, Lacan a observé que "Constructions dans l'analyse"... montre l'importance centrale de la notion du rapport du sujet au signifiant pour concevoir le mécanisme de la remémoration dans l'analyse. Il est tout à fait avéré dans cet article que ce mécanisme est lié comme tel à la chaîne signifiante³. Donc, la construction se réalise *nachträglich*, après coup : avec les effets de rétroaction de ce qui sera sur ce qui a été, que Freud appelle, dans son article, "modes indirects de confirmation [*Bestätigung*] auxquels on peut absolument se fier". "Ce n'est qu'en continuant l'analyse que nous pouvons décider si nos constructions sont exactes ou inutilisables." C'est un principe épistémologique que Freud préfère énoncer à l'aide d'une citation littéraire, qu'il emprunte au personnage du *Zerrissene* "Le déchiré", de Johann Nestroy : "*Au cours des événements tout deviendra clair.*"

La structure signifiante est le temps de son développement – ou, avec le dernier Lacan : la topologie est le temps. On peut comparer l'inclusion du facteur "temps" dans la logique de la justification de l'analyse à ce qui dans la philosophie de la science contemporaine s'appelle "épistémologie évolutionniste", ou "principe anthropique", et qui, dans la méthodologie clinique, a obligé le passage de la "clinique du regard" à la "clinique de l'écoute". En témoigne E. Kraepelin, le sommet de la psychiatrie classique, qui a construit ses formes cliniques sur la logique de l'après-coup : les états hébéphréniques, paranoïdes et catatoniques, qui – bien que très différents de l'observation synchrone – *auront été* la même maladie (*Dementia praecox*) si on les suit pour un temps suffisant. La priorité du vecteur temporel rétroactif sur le vecteur progressif a été bien articulée par Freud

³ Lacan J., *Le Séminaire, Livre V. Les formations de l'inconscient*, Paris ; Seuil, 1998, p. 235.

même dans le cas de la jeune homosexuelle : “Aussi longtemps que nous... poursuivons le développement [d’un processus psychique] à partir de son résultat final, en remontant, ce qui se constitue sous nos yeux est une connexion sans lacunes, et nous tenons l’idée que nous en avons pour complètement satisfaisante, voire exhaustive. Mais si nous prenons la voie inverse, si nous partons des présuppositions découvertes par l’analyse et si nous cherchons à suivre celles-ci jusqu’à leur résultat, alors l’impression d’un enchaînement nécessaire et qu’il serait impossible de déterminer autrement, nous quitte complètement. Nous remarquons aussitôt qu’il aurait pu également en résulter quelque chose d’autre, et cet autre résultat nous aurions pu tout aussi bien le comprendre et l’expliquer. La synthèse n’est donc pas aussi satisfaisante que l’analyse ; en d’autres termes nous ne serions pas en état, à partir de la connaissance des présuppositions, de prédire la nature du résultat⁴.”

Épistémologie et psychanalyse

Mais la justification, disons, historique de l’analyse – fondée aussi sur le fait qu’elle est *un fait* ; que la psychanalyse, en tant qu’extension, institution psychanalytique, a donné un sens à la psychanalyse en intension – n’a pas eu un grand rôle dans les rapports tourmentés entre science et analyse (avec l’analyse dans le rôle du patient), comme le démontre le célèbre dossier “Épistémologie et psychanalyse”, que Freud, il faut le dire, avait parfaitement prévu. Ernst Nagel, en 1958, lors d’un congrès à New York sur *Psychoanalysis, Scientific Method, and Philosophy*⁵, en répondant à un rapport de H. Hartmann sur *La psychanalyse comme théorie scientifique*, a affirmé qu’il n’était pas possible de faire, précisément et spécifiquement, un lien entre les concepts théoriques de la psychanalyse et les observations ; pour cette raison, chaque analyste interprète différemment les éléments de sa clinique. “*Heads I win, tails you lose*”, évidemment. Faute d’un critère de *prévision vérifiable*, l’analyse ne peut pas être *em-*

⁴ Freud S., “Sur la psychogenèse d’un cas d’homosexualité féminine”, dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris ; PUF, 1973, p. 266.

⁵ Hook S. (éd.), *Psychoanalysis, Scientific Method and Philosophy*, New York University Press, 1959.

piriquement vérifiée. À la fin de son argument, Nagel prononça le fameux “verdict écossais” sur la psychanalyse : *pas prouvée*. Cette attaque a été neutralisée par celui qui s’est défini “l’assassin de l’empirisme logique”, et qui a lancé le second défi⁶ à la psychanalyse. Au début des années 60, K. R. Popper⁷, en démontrant qu’il n’y a pas de sciences qui soient vérifiées, et que la scientificité d’un savoir est fondée seulement sur sa *falsifiabilité*, a d’autre part confirmé que la psychanalyse ne satisfait pas le critère de démarcation entre science et non-science, parce qu’elle ne peut pas répondre à un seul falsificateur potentiel. Dans les années 80, la falsification poppérienne de la psychanalyse a été à son tour falsifiée par A. Grünbaum⁸, qui a aussi souligné le manque de fiabilité des données cliniques et l’insuffisance des données extra-cliniques pour le contrôle de la théorie analytique. “*Heads I win, tails you lose*”, encore.

Le point de vue de Freud, en ce qui concerne le statut épistémologique de son “invention”, a été plusieurs fois confirmé par lui-même : la psychanalyse est une science ; ou mieux, est une *science naturelle* ; mieux encore, est une *science naturelle fondée sur l’observation*. Cette position, Freud l’a soutenue en faisant souvent le parallèle entre le statut de la psychanalyse et celui de la physique – bien que la physique à laquelle Freud s’est toujours référé soit celle de l’époque de sa formation : la physique déterministe, newtonienne et laplacienne, du XIX^e siècle, et non la physique einsteinienne et quantique du XX^e siècle. On pourrait faire plusieurs citations sur ce point, mais en voici une bien connue, des *Nouvelles conférences d’introduction à la Psychanalyse* : “... la psychanalyse mène-t-elle à une vision du monde (*Weltanschauung*) déterminée, et à laquelle ? [...] En tant que science spécialisée, branche de la psychologie – [...] psychologie de l’inconscient –, elle est absolument impropre à former une vision du monde qui lui soit propre, il lui faut admettre celle de la science⁹”. L’objet, disons, de la pulsion épistémologique¹⁰

⁶ Comme la définit Edelson M. dans *Hypothesis and Evidence in Psychoanalysis*, University of Chicago Press, 1984 ; voir aussi Robinson P., *Freud and His Critics*, University of Chicago Press, 1994.

⁷ Popper K. R., *Conjectures and Refutations*, London ; Routledge and Kegan Paul, 1963.

⁸ Grünbaum A., *The Foundations of Psychoanalysis*, Los Angeles ; University of California, 1984.

⁹ Freud S., “Nouvelle suite des leçons d’introduction à la psychanalyse”, dans *Œuvres complètes*, XIX, Paris ; PUF, 1995, p. 277.

¹⁰ Lacan J., “La science et la vérité”, *Écrits*, Paris ; Seuil, 1975, p. 868.

de Freud – dans la mesure où ça nous intéresse – était de trouver la variable cachée, c’est-à-dire une cause unique produisant un effet spécifique, pour construire une *métascience* qui comprendrait les sciences du corps et de l’esprit. Et pour trouver la base biologique et les facteurs psychologiques du vivant, une théorie qui expliquerait les deux.

Ce point de vue a été pris au pied de la lettre par des orientations non lacaniennes de la psychanalyse. “Retour à Freud” a signifié, pour beaucoup d’articles parus dans les revues de l’IPA¹¹, retour au (supposé) désir de Freud de ranger la psychanalyse parmi les *Naturwissenschaften*, les sciences de la nature¹². La pointe de cette opération a été le dit “dialogue entre psychanalyse et neurosciences”, qui s’est fondé sur deux textes de la jeunesse théorique de Freud : *L’Auffassung der Aphasien* et *l’Entwurf*, utilisés comme cheval de Troie introduits dans la cité analytique, pour en révéler la vraie nature en tant que cryptologique chose : biologie, neurologie, etc. Pour les auteurs dont nous parlons, la vraie nature de la psychanalyse serait révélée par l’intention de son créateur – qu’un jour la physiologie, l’anatomie, etc., auraient confirmé ses découvertes – plus que par ses œuvres et ses actes. Bien que différents l’un de l’autre quant au but et aux formes de l’argumentation, ces articles partagent une même logique, sous-tendue par deux axiomes qui semblent aller de soi : 1) la psychanalyse doit étudier les neurosciences ; 2) les neurosciences peuvent ignorer complètement la psychanalyse. Le dit “dialogue”, donc, se révèle être un monologue au miroir de la psychanalyse, réduite sans reste au désir de l’Autre d’attribuer des valeurs de vérité – selon le vieux sophisme

¹¹ Par exemple : Galatzer-Levy R., “Qualitative change from quantitative change: mathematical catastrophe theory in relation to psychoanalysis”, *J. Amer. Psychoanal. Assn.*, 26, 1978, pp. 921-935 ; *Id.*, “On working through: a model from artificial intelligence”, *J. Amer. Psychoanal. Assn.*, 38, 1988, pp. 125-151 ; *Id.*, “Psychoanalysis and dynamical systems theory : prediction and self-similarity”, *J. Amer. Psychoanal. Assn.*, 43, 1995, pp. 1085-1113 ; Moran M.G., “Chaos theory and psychoanalysis: the fluidic nature of the mind”, *Int. Rev. Psychoanal.* 18, 1991, pp. 211-221 ; Palombo S.R., “Connectivity and condensation in dreaming”, *J. Amer. Psychoanal. Assn.*, 40, 1992, pp. 1139-1159 ; Rosenblatt A.D. & Thickstun J.T., “The psychoanalytic process: a systems and information processing model”, *Psychoanal. Inquiry*, vol. 4, n. 1, 1984, pp. 59-86 ; Solms M. & Saling M., “On Psychoanalysis and Neuroscience. Freud’s attitude to localizationist tradition”, *Int. J. Psychoanal.*, 67, 1986, pp. 397-416.

¹² C’est un point de vue qui a ses racines chez deux auteurs bien différents, lesquels ont quand même ce but en commun : H. Hartmann et D. Rapaport.

de l'épistémologie (néo)positiviste : 1) une science sait ce qui n'est pas une science 2) les sciences se reconnaissent entre elles 3) je m'affirme être une science, de peur d'être convaincue par les (autres) sciences de n'être pas une science. Donc, pour ces "post-freudiens", au moins une des blessures narcissiques que la psychanalyse a infligées à l'homme occidental – la découverte de l'inconscient – peut être suturée, et le moi – délogé à grand bruit de sa maison – peut redevenir maître – sinon de lui-même, au moins de l'appareil psychique de l'autre.

Psychanalyse et science

Le point de vue de Lacan¹³, à ce propos, est bien plus raffiné, grâce – aussi – aux disciplines qui lui sont utiles pour reformuler la psychanalyse freudienne – pour la comprendre, on pourrait dire, mieux encore que Freud même ne la comprenait : linguistique, mathématique, logique, philosophie... Dans ses premiers séminaires, Lacan rangeait la psychanalyse dans un sous-ensemble particulier de la science, qui est la science du particulier : "... l'analyse comme science est toujours une science du particulier. La réalisation d'une analyse est toujours un cas singulier, même si ces cas singuliers prêtent tout de même à quelque généralité, depuis qu'il y a plus d'un analyste. Mais l'expérience analytique avec Freud représente la singularité portée à son extrême, du fait que lui était en train de construire et de vérifier l'analyse elle-même¹⁴." En tant que science idiographique, l'analyse serait donc séparée et presque opposée aux sciences nomothétiques, comme la physique, et de ce fait elle aurait la possibilité de trouver sa validation dans sa singularité. C'est la voie de l'opposition entre *Geistes- et Naturwissenschaften*, que Lacan a plus tard "falsifié" en montrant que "l'opposition des sciences exactes aux sciences conjecturales ne peut plus se soutenir à partir du moment où la conjecture est susceptible d'un calcul exact (probabilité) et où l'exactitude ne se fonde que dans

¹³ Sidi Askofaré a très bien détaillé les étapes successives du parcours épistémologique lacanien dans son article : "De la science à la psychanalyse", *Hétérité 1*, mai 2001, pp. 223-252.

¹⁴ Lacan J., *Le Séminaire, Livre I. Les écrits techniques de Freud*, Paris ; Seuil, 1975, p. 29.

un formalisme séparant axiomes et lois de groupement des symboles¹⁵.” Donc, il faut fonder sur d’autres bases l’exception de l’analyse par rapport aux *hard sciences*. C’est ce que Lacan fera dans ses derniers séminaires, en prenant au pied de la lettre les conclusions de l’épistémologie du XX^e siècle : “La psychanalyse est à prendre au sérieux, bien que ça ne soit pas une science. C’est même pas une science du tout. Parce que l’ennuyeux, comme l’a montré surabondamment un nommé Karl Popper, c’est que ce n’est pas une science parce que c’est irréfutable. C’est une pratique. C’est une pratique qui durera ce qu’elle durera, c’est une pratique de bavardage¹⁶.”

En effet, la question de savoir “si la psychanalyse est ou n’est pas une science” doit aujourd’hui rentrer dans la question plus générale de savoir “si la science est ou n’est pas une science”. C’est la question à l’ordre du jour de la philosophie de la science contemporaine, post-poppérienne (Kuhn, Lakatos, Feyerabend), qui a cherché à montrer que La science – comme Lacan l’appelle dans les *Quatre concepts*¹⁷ – n’est pas toute, qu’elle implique un au-delà de la science. “Ce corps de la science – dit Lacan – nous n’en concevons la portée qu’à reconnaître qu’il est, dans la relation subjective, l’équivalent de ce que j’ai appelé ici l’objet petit *a*¹⁸.” S’il est vrai que – comme Heidegger l’a affirmé – *die Wissenschaft denkt nicht*, la science ne pense pas, la question n’est pas de “la faire penser”, mais celle, bien plus décisive, de trouver, à *l’intérieur de la science*, la place de cette *non-pensée*. C’est la voie de l’invention freudienne : la découverte de l’inconscient, que Lacan a plus tard formalisée à l’aide de la topologie du huit intérieur, où l’exclusion interne devient possible.

Science et éthique

On peut tenir le même discours épistémologique sur la psychanalyse : si la psychanalyse n’est pas une science, la question

¹⁵ Lacan J., “La science et la vérité”, *Écrits*, Paris ; Seuil, 1975, p. 863.

¹⁶ Lacan J., *Le moment de conclure*, séance du 15/11/77.

¹⁷ Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris ; Seuil, 1973, p. 239.

¹⁸ Lacan J., *op. cit.*, p. 238.

n'est pas de la rendre scientifique, mais de mettre au travail sa place d'exclusion interne par rapport à la science. Donc, la forme actuelle du questionnement épistémologique pourrait se formuler – en suivant Lacan – de la manière suivante : “Qu'est-ce qu'une science qui comprend la psychanalyse ?” Et si on demande : “Qu'est-ce que la science peut faire pour (fonder) la psychanalyse ?”, on peut alors reformuler la question ainsi : “Qu'est-ce que la psychanalyse peut faire pour (fournir un supplément à) la science ?” Question à l'ordre du jour, comme il est démontré par les préoccupations du monde par rapport à la science, qui ne sont pas aujourd'hui d'ordre épistémologique, mais (bio)éthique. Et ce que la psychanalyse peut faire, c'est de répondre à la demande que Lacan lançait en passant dans son onzième séminaire : “Qu'en est-il du désir du physicien¹⁹ ?” C'est la même question qu'il développera l'année suivante, résumée dans son article “La science et la vérité” : il ne suffit pas que l'état de *Spaltung* où le psychanalyste, dans sa praxis, repère le statut du sujet dans la psychanalyse soit pour lui un fait empirique. Il faut une certaine réduction, toujours décisive à la naissance d'une science, qui constitue proprement son objet. C'est ce que l'épistémologie se propose de définir en chaque cas comme en tous, sans s'être montrée égale à sa tâche. Car elle n'a pas pleinement rendu compte de cette mutation décisive qui par la voie de la physique a fondé *La* science au sens moderne, sens qui se pose comme absolu²⁰.

Il faut donc chercher à situer la place de l'exception occupée par la psychanalyse à l'intérieur même de la science. Une science qui inclut – ou mieux, qui comprend – la psychanalyse, est une science qui cherche à réintégrer les questions que l'épistémologie a rejetées hors du champ du savoir : la question de la cause, la question du temps avec ses effets d'après-coup. C'est un paradoxe bien connu, par exemple celui de la position de Popper, dans un livre qu'il a appelé *Logic of Scientific Discovery (Logique de la découverte scientifique)* : dans la science, il n'y a pas de logique de la découverte, mais seulement de la justification. La découverte, c'est l'affaire de la psychologie, qui ne touche pas le

¹⁹ Lacan J., *op. cit.*, p. 14.

²⁰ Lacan J., “La science et la vérité”, *Écrits*, Paris ; Seuil, 1975, p. 855.

Kern, le noyau de la science, qui, lui, est logique. C’est la base de la critique de Popper à la théorie de Kuhn, où la “psychologie” du scientifique révolutionnaire est au cœur du changement de paradigme, du passage de la science normale – où tous les problèmes de la théorie sont attribués aux erreurs des hommes ou à une mauvaise rencontre avec le réel – à la science révolutionnaire. Une science qui comprenne la psychanalyse est une science qui sauvegarde la place freudienne de ce qui ne se réduit pas au “destin de l’anatomie”, mais qui se distingue aussi du bavardage de ce que Lacan a défini comme “la psychologisation du sujet²¹” ; une science qui cherche à aborder ce que Lacan a appelé “champ lacanien²²”, en tant que champ où, premièrement, il est question de la jouissance en tant que réelle. Ce qui doit différencier la psychanalyse des autres sciences est que, tandis que ces dernières tiennent compte du sujet seulement dans la mesure où il est entièrement déterminé par la structure (ce que nous appelons le symbolique), ce dont la psychanalyse fait science, c’est avant tout du sujet et de sa relation libidinale avec ce qui le cause – en tant que sujet –, donc dans son exceptionnelle singularité.

La psychanalyse n’a pas “*sa Weltanschauung*” – Freud a raison –, elle participe de la vision du monde de la science. Mais cette participation est une appartenance commune, qui se situe à un niveau logique incommensurable à l’aune du vieux réductionnisme : celui-ci, en fait, demandait à la psychanalyse de s’adapter aux critères “positifs” de la science ; les théories de Freud et de Lacan – en agissant rétroactivement sur le statut de la science même – ont contribué à la construction d’une nouvelle idée de l’épistémologie, qu’elle le sache ou non. Le fait de prendre acte de cette position de la psychanalyse – pas-toute dans la science, mais également pas-toute hors de la science – doit signifier sa sortie hors d’un état de “minorité” épistémologique. Et il ne faut pas s’étonner si des évaluations critiques portées sur la scientificité de la psychanalyse – Popper disait que la psychanalyse ne peut pas plus invoquer un statut scientifique majeur que les contes d’Homère sur l’Olympe – ont été assumées, disons subjectivées,

²¹ Lacan J., *op. cit.*, p. 860.

²² Lacan J., *Le Séminaire, Livre XVII. L’envers de la psychanalyse 1969-1970*, Paris ; Seuil, 1991, pp. 79-95.

par la philosophie de la science contemporaine, et pas seulement par la plus “anarchique”, – W.v.O. Quine affirmait que “en ce qui concerne leur fondement épistémologique, les objets physiques et les dieux d’Homère diffèrent seulement par leur degré et non par leur nature”.

Et enfin : si la direction dans laquelle il faut lire les “malentendus scientifiques” de Freud est celle qu’adopte Lacan – c’est-à-dire de passer du neurone au signifiant, donc de l’imaginaire au symbolique, puis de la logique à l’éthique, donc du symbolique au réel ; si, en d’autres termes, le problème épistémologique de la psychanalyse admet une réponse éthique, parce que le statut de l’appareil psychique est plus éthique que logique ; alors, si cela se tient, on pourra penser à suivre un chemin identique pour essayer de reformuler l’autre grande loi (culturelle, cette fois, et non plus “naturelle”) qui s’impose à la psychanalyse, celle de la réglementation de l’activité psychanalytique. Et donc, on pourra (se) demander : qu’est-ce qu’une loi qui comprenne (dans tous les sens possibles du verbe) la psychanalyse ? Qu’est-ce qu’une loi qui s’occupe de la transmission d’un métier impossible ?

Jorge Zanghellini
La Plata

Le dire soustractif de l'interprétation*

Il doit y avoir quelque part un dépotoir où s'amoncellent les explications. Une chose inquiète dans cette juste perspective : ce qui pourrait arriver le jour où quelqu'un réussira à expliquer aussi le dépotoir.

Julio Cortázar

L'ouvrage qui a marqué les débuts de la psychanalyse, qui l'a fondée, dans les lettres, comprenait *interprétation* dans son titre. Il s'agissait des rêves et cela a tracé l'avenue qui a conduit jusqu'à l'obscur ensemble de l'inconscient. Plus d'un siècle plus tard, la question est de savoir si l'interprétation est restée digne, à la hauteur de l'époque. L'effet émouvant de l'interprétation freudienne sur Elizabeth von R¹, cette certitude sèche avec laquelle Freud a communiqué un savoir su puis rejeté qui a ensuite précipité la fuite de la patiente, a continué à être sensible dans ses travaux à partir des années 20, concluant que tout n'est pas interprétable et qu'il existe une attraction indiscutable de la pulsion de mort dans l'échec des cures.

Le fait que toutes les écoles psychanalytiques aient pris l'interprétation comme ressort fondamental n'a pas fait de celle-ci un concept sans équivoques ; sa définition va au-delà du "rendre conscient l'inconscient". Horacio Etchegoyen, dans son essai sur l'interprétation psychanalytique², présente une belle fresque des variétés de ses usages, surtout dans les territoires de l'IPA.

* Ce qui tire vers le bas. *Sous-traction*. L'innommable, ce qui est soustrait au nom propre, dit Alain Badiou dans sa conférence sur la soustraction à l'École de la Cause freudienne, Paris, 1991. Publié dans : *Actes*, Revue de l'ECF, fin 1991. En espagnol : *Philosophie et psychanalyse*. Ed. Trilce. Montevideo, 1995, p. 17-32.

¹ Freud S., Études sur l'hystérie, (*Estudios sobre la histeria*. Obras completas. Biblioteca Nueva, p. 107).

² Etchegoyen Horacio, *Un ensayo sobre la interpretación psicoanalítica*, Buenos Aires ; Ed. Pomelos, 1999.

On y sent l'oscillation entre l'accent mis sur la valeur de vérité de l'information communiquée et, à l'occasion, sur les limites du transfert. C'est toute la distance qu'il y a entre Heinz Kohut et Strachey.

L'Église s'évertue à soutenir les traditions, certaines écoles de psychanalyse, également. Il arrive que quelque chose de religieux se sente encore au niveau de l'élaboration théorique. Mais, ce qui conspire contre le musée des idées reçues est le réel de la clinique. Dans les termes d'Alejandra Pizarnik, nous pourrions dire que les mots dorment sous le soleil noir du silence.

Avec le temps, les différentes conceptions de l'interprétation psychanalytique trouvent leur justification, car l'interprétation se fait par la voie de la rencontre, elle en est son écho, sa violence, ce qui inonde comme des vagues frénétiques les terminaisons du soma.

Le symptôme est jouissance en tant qu'il suppose la satisfaction de la pulsion et ceci n'est pensable qu'à partir de ce qui passe par le corps. Toute interprétation, s'il s'agit vraiment d'une interprétation, au sens strict, a un effet sur le corps habité. Ne disons-nous pas qu'il y a interprétation lorsque deux paroles se rencontrent pour la première fois ? Sans doute, dans son caractère inattendu, bouleversant, changeant. Mais, pour qu'elle ait ce caractère, il faut une scène où la parole ait des conséquences. Toute magie – qui est peut-être l'ancêtre de notre discipline – repose sur la croyance en l'omnipotence des pensées. Toute incantation appartient également à la magie ainsi que la conviction que son pouvoir est lié à la connaissance d'un nom ou à sa déclaration, disait Freud dans son "Moïse". Être à la hauteur de l'époque implique donc que l'outil interprétatif rende compte de son efficacité. Il ne s'agit pas seulement de participer à une même compréhension, de partager le même univers de discours (question herméneutique) pour que l'information accumulée puisse être modifiée. Ceci ne conduit qu'à partager le même bain d'impuissance.

Le psychanalyste de notre époque se retrouve avec des corps travestis, siliconés, perforés. Michael Jackson, monstre transformé par la technologie, n'est-il pas devenu l'image paradigma-

tique de l'époque, le nouveau semblant de l'horreur séductrice ? L'anneau qui perfore est-il remède à l'angoisse ? Ou signal des voies de la jouissance ?

La thèse qui va de “rendre conscient l'inconscient” à faire de l'interprétation une explication qui ajoute du savoir, ne fait qu'augmenter la clameur et le vagissement du réel (Cf. la référence à Cortázar mise en exergue). Tout un pan de la psychanalyse débouche sur l'interprétation-explication, sur la croyance au fait que l'accumulation de savoir finit par rendre conscient l'inconscient. Mais si, à un moment donné, le savoir lié à la fiction œdipienne a eu un certain effet, notre époque a réduit cet effet à une banalité.

Je partage le point de vue de Colette Soler³ à propos du parcours de Lacan qui va d'une interprétation “réduite” à l'allusion du doigt levé à une “éthique réduite au silence par l'avènement du désir”. La réponse de Lacan dans ce texte de “La direction de la cure” est une réponse construite sur le “moyen” qu'est la parole, cette parole qui est acquise par nous tous, définitive, et qui, cependant, paradoxalement, n'est pas une réponse suffisante.

Le séminaire développé par Lacan dans les années 1967-68 essaye de donner toute sa place à cette intervention appelée “acte analytique”, à l'encontre de plus d'un demi-siècle d'une tradition psychanalytique qui avait hiérarchisé l'interprétation comme intervention exclusive et outil princeps propre à l'analyste, ayant une incidence sur les symptômes dans la direction de la cure et dans le dispositif transférentiel. Il est rare qu'une interprétation acquière le statut d'acte et *vice versa*. Mais alors que dire d'une interprétation qui ne se dirige pas vers un acte ?

Le dire interprétatif : rencontre avec le réel

Ce qui a orienté la recherche est la question de savoir comment le signifiant a une incidence sur le réel de la jouissance.

³ Soler C., “Les interprétations de la psychanalyse”. Prélude au rendez-vous international de l'EPFCL à Buenos Aires, *Hétérité* 4, 2004.

Dans "L'étourdit", dans la série de ce qui peut s'appuyer de la logique, Lacan fait de *réfuter, non-compléter, non-consister, non-démontrer et non-décider*, des mots qui se réfèrent à ce dont l'analyste dispose comme moyens d'interventions. Cependant, c'est dans la série des équivoques qu'il loge vraiment l'interprétation : c'est ce qui soustrait du discours une part de sens qui n'a d'autre valeur que celle de faire scansion dans la différence entre le dire et le dit. Elle soustrait du sens : la thèse lacanienne met en valeur une fonction d'éteignoir. Elle fait en sorte que le feu ou la lumière cessent, que certaines choses cessent ou disparaissent progressivement.

C'est parce qu'une interprétation juste élimine un symptôme que la vérité se définit d'être poétique. L'interprétation juste n'est pas poétique en elle-même mais ses effets sont incalculables. La métaphore, la métonymie, n'ont de valeur que si elles sont capables d'avoir pour fonction la rencontre entre le son et le sens, rencontre qui est celle de la poésie.

Affirmer qu'il n'y a pas de rapport sexuel veut dire qu'il faut reconstituer ce rapport dans un discours. Mais le discours sert aussi à autre chose : à ordonner, à commander. Tout discours a un effet de suggestion, il est hypnotique, sauf lorsqu'il n'est pas compris. Lacan se pose alors la question : est-ce que la vérité réveille ou endort ? Cela dépend du ton avec lequel elle est dite, répond-il, sans oublier que la vérité est poétique. Il rappelle que la poésie dite, c'est un fait, endort. Elle endort parce qu'elle participe de la fonction hypnotique du discours, en faisant résonner des sens qui colmatent. Elle endort parce qu'elle soutient les voiles du bien et du beau. Endort-elle comme le font les berceuses de la voix maternelle ?

L'interprétation entre dire et voix

Il faut réduire la notion du beau, dit Lacan. La résonance de la psychanalyse ne se fondera pas sur le beau mais sur le mot d'esprit. Ou plutôt, sur l'économie du mot d'esprit, à la manière d'une étincelle libératrice. L'union entre le son et le sens, comme en chimie, met en évidence l'affinité particulière d'un mot donné

avec un autre : des molécules qui se rencontrent et qui peuvent produire cette “étincelle” qui dépasse tout calcul et toute exactitude en révélant, dans le langage, ce néant qui nous habite. Autrement dit, si lorsque nous parlons nous le faisons du côté d'un savoir non su, ce savoir, lorsqu'il s'agit de la jouissance, échoue. Il n'y a aucune représentation qui couvre le champ du sexuel. Ainsi, ce que Lacan appelle “une pratique sans valeur” peut avoir pour résultat que celui qui traverse l'expérience de l'inconscient, fait la rencontre avec cet objet qui n'est rien d'autre que l'équivoque même : n'ayant pas de valeur, cela le rend, certainement, inestimable.

Une “interprétation juste”, comme la parole poétique, produit ce plus qui frappe et qui fait vaciller le sens, en renvoyant le sujet vers une signification que son moi prétend méconnaître. Évoquant la poésie chinoise, Lacan a dit que ça chantonnait. Le chant est un mélange de voix et de langage. L'inconscient est structuré comme un langage mais il est également un appareil de jouissance, et c'est justement à travers cet appareil que l'on peut avoir une incidence sur la jouissance.

Dans le séminaire *L'envers de la psychanalyse*, Lacan introduit le signifiant comme appareil de jouissance. Il s'agit de l'inconscient comme appareil traducteur qui mord sur le réel de la pulsion, qui rend possible, par rétroaction, l'incidence du signifiant et son efficace. C'est là la grande découverte freudienne. Le dispositif transférentiel met en scène le fait que le symptôme fait lien avec l'Autre permettant de soutenir l'efficace de la parole analytique. Mais la jouissance propre qui est mise en jeu est celle du *blabla*. Est-ce sur cette jouissance-là que l'on a une incidence ? La séance courte, la scansion, paraissent le confirmer. Mais, s'il ne s'agissait que de cette incidence-là, il suffirait de dire “Bonjour ... c'est fini !”. Que ferions-nous alors de ce qui n'est pas élaboré ? N'est-ce pas de cela dont nous parlons lorsque nous évoquons les impératifs qui ne consentent à aucune graduation symbolique, qui jouent indépendamment de l'Autre ?

Qu'en est-il de ces alcooliques, de ces toxicomanes, qui ne peuvent arrêter de consommer que sous un contrôle externe draconien ou grâce à une identification dévastatrice à d'anciens

toxicomanes qui, par leur parole évangélisante, leur permettent simplement d'échanger le produit contre une jouissance vidée de sens. Or, pour que le toxicomane arrive à parler de son impossibilité à mettre un frein à ses impératifs pulsionnels, il faut lui donner un temps et un lieu. Pour que le dire extincteur fasse son effet, il n'y a rien d'autre à faire que de lui en donner l'occasion. Il ne suffit pas de dire "Venez et allongez-vous !", pour constater que le fait de parler débouche sur le bien-dire. Il est nécessaire de remettre en question la dimension propre de la neutralité, cette neutralité qui, au dire de Lacan, est une aspiration au réel⁴. Mais, s'agit-il de la neutralité bienveillante post-freudienne ? S'il s'agit de s'abstenir de l'amour, de la haine et de l'ignorance, – passions de l'âme, certainement. Une intervention n'est jamais neutre, encore moins quand elle est efficace. Mais nous parlons là d'une neutralité au sens lacanien du terme.

Le pur Non en tant que dire

C'est dans "Lituraterre"⁵ que Lacan définit l'analyste comme étant celui qui soutient le virage entre le centre et le vide, entre savoir et jouissance. Soutenir un virage en tant qu'agent est une neutralité non neutre, une sorte de neutralité reliée à une fantaisie intime qui atteint la parole seulement grâce à une pression insistante, comme ces interventions répétées qui fonctionnent comme une interdiction. Pour cela, il n'y a que l'éthique, renvoyant à la question de savoir si l'analyste a été à la hauteur de son acte, à la hauteur de ce qui est articulé à la neutralité.

Le mot d'esprit, l'équivoque, le poème décompleté du beau, le chantonement, c'est ce que Freud a appelé les incantations de la parole ; je pourrais y ajouter : le dire sans valeur – c'est ce qu'expriment les témoignages de la passe – rien qui n'ait une valeur suffisante pour être retenu dans sa dimension de locution brillante.

⁴ Lacan J., Le Séminaire XXIV. Leçon du 6 février 1977. "Qu'est-ce que la neutralité de l'analyste sinon justement ça, cette subversion du sens, à savoir, cette espèce d'aspiration non pas vers le réel mais au réel."

⁵ "Entre centre et absence, entre savoir et jouissance, il y a littoral que vire uniquement vers le littéral pour que vous puissiez prendre ce virage de la même manière à tout instant. C'est seulement pour cela que vous pouvez vous considérer comme agents qui le soutiennent."

C'est ce qui mène au dire "soustractif" qui serait peut-être une manière de répondre à la subjectivité de l'époque. Le dire *extincteur*.

Une interprétation qui touche le réel existe lorsqu'un hiatus se produit entre la voix et le sens, l'ouverture d'une fissure, le frémissement du moment où l'analyste est surpris par l'effet de son dire. C'est un dire extincteur parce que son semblant laisse entendre l'objet voix.

Si l'interprétation pouvait se présenter sous un style poétique, dans le ton de ce qui réveille, ce serait de l'ordre de la *Jitanjáfora*. *Jitanjáfora* est un terme adopté par Alfonso Reyes, en 1929, à partir d'une strophe de l'écrivain cubain Mariano Brull : ce mot désigne ces poèmes de création populaire ou individuelle dans lesquels priment l'effet phonique, le jeu de mots et le non-sens. Sa condition essentielle est souvent l'humour, la saisie candide d'une rencontre fortuite entre mots dépareillés ; la *Jitanjáfora* comprend : des onomatopées, des interjections, des phrases difficiles à prononcer, certaines berceuses, des glossolalies puériles, des chants populaires qui ignorent la logique et la grammaire, des cris de guerre ou des slogans d'équipes sportives... je pourrais ajouter les interprétations de la clinique psychanalytique, sur la scène du transfert.

Le dire de la *Jitanjáfora* serait celui que nous trouvons si bien sous la plume d'Oliverio Girondo⁶ :

Le pur non

Le non

Le non désovulé

Le non non né

Le noon

Le non poslodocosmos d'impurs zéros non-est qui non-a non-a

⁶ Girondo Oliverio, El puro no, *En la masmedula*, Buenos Aires ; Ed. Losada, 1977, (1950). Traduction de Vicky Estevez pour *Hétérité* 5.

non-a
Et non-a
Et plurimono non-a au morbo amorphe noon
Non donémonon
Non deo
Sans son sans sexe ni orbite
Le noon transi et désossé en unissez-le amodule
Sans pores déjà sans nodule
Ni moi ni fosse ni trou
Le macro non ni poussière
Le non plus rien tout
Le pur non
Sans non.

Ce **pur non sans non** est la manière de se rapprocher du littoral du dire, de l'objet qui est porté par la parole, là où la parole ne peut taire la voix, à savoir, le dire de l'interprétation.

Achevé d'imprimer par
Trèfle communication
50, rue Saint Sabin
75011 Paris
N° d'imprimeur : 6637
Dépôt légal : juin 2005

Imprimé en France



BON DE COMMANDE

Je commande :

- numéro(s) 1 d'*Hétérité* : "Champ lacanien"
(20 € par exemplaire)
- numéro(s) 2 d'*Hétérité* : "L'odyssée lacanienne"
(20 € par exemplaire)
- numéro(s) 3 d'*Hétérité* : "Le temps de la psychanalyse"
(20 € par exemplaire)
- numéro(s) 4 d'*Hétérité* : "La psychanalyse et ses interprétations" I
(20 € par exemplaire)
- numéro(s) 5 d'*Hétérité* : "La psychanalyse et ses interprétations" II
(20 € par exemplaire)

Je joins un chèque de € à l'ordre de :
Forums du Champ Lacanien

Nom :

Prénom :

Adresse :

.....

.....

.....

Date Signature :

à retourner à :
Forums du Champ Lacanien - Hétérité
118, rue d'Assas
75006 Paris

